

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

FACULTÉ DE MÉDECINE, MAÏEUTIQUE ET SCIENCES DE LA SANTÉ

ANNÉE : 2022 N° :213

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DIPLÔME D'ÉTAT

DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Diplôme d'État

Mention Psychiatrie

Option PEA : Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent

PAR

COHEN Yossef

Né le 02/01/1994 à Sarcelles

L'enseignement de la psychose : des processus de pensée à la clinique

Président : Monsieur Gilles BERTSCHY, Professeur

Directeur de thèse : Monsieur Martin ROTH, Docteur

**FACULTÉ DE MÉDECINE, MAÏEUTIQUE ET
SCIENCES DE LA SANTÉ**

Edition MARS 2022
Année universitaire 2021-2022



- **Président de l'Université**
- **Doyen de la Faculté**
- **Premier Doyen de la Faculté**
- **Doyens honoraires :** (1976-1983)
(1983-1989)
(1989-1994)
(1994-2001)
(2001-2011)
- **Chargé de mission auprès du Doyen**
- **Responsable Administratif**

M. DENEKEN Michel
M. SIBILIA Jean
M. DERUELLE Philippe
M. DORNER Marc
M. MANTZ Jean-Marie
M. VINCENDON Guy
M. GERLINGER Pierre
M. LODES Bertrand
M. VICENTE Gilbert
M. STEEGMANN Geoffroy



HOPITAUX UNIVERSITAIRES
DE STRASBOURG (HUS)
Directeur général : M. GALY Michaël

A1 - PROFESSEUR TITULAIRE DU COLLEGE DE FRANCE

MANDEL Jean-Louis Chaire "Génétique humaine" (à compter du 01.11.2003)

A2 - MEMBRE SENIOR A L'INSTITUT UNIVERSITAIRE DE FRANCE (I.U.F.)

BAHRAM Sélimak Immunologie biologique (01.10.2013 au 31.09.2018)
DOLLFUS Hélène Génétique clinique (01.10.2014 au 31.09.2019)

A3 - PROFESSEUR(E)S DES UNIVERSITÉS - PRATICIENS HOSPITALIERS (PU-PH)

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
ADAM Philippe P0001	NRP0 CS	• Pôle de l'Appareil locomoteur - Service d'Hospitalisation des Urgences de Traumatologie / HP	50.02 Chirurgie orthopédique et traumatologique
AKLADIOS Cherif P0191	NRP0 CS	• Pôle de Gynécologie-Obstétrique - Service de Gynécologie-Obstétrique / HP	54.03 Gynécologie-Obstétrique ; gynécologie médicale Option : Gynécologie-Obstétrique
ANDRES Emmanuel P0002	RP0 CS	• Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Serv. de Médecine Interne, Diabète et Maladies métaboliques/HC	53.01 Option : médecine Interne
ANHEM Mathieu P0003	NRP0 NCS	• Pôle Tête et Cou-CETD - Service de Neurologie / Hôpital de Hautepiere	49.01 Neurologie
Mme ANTAL Maria Cristina M0003 / P0219	NRP0 CS	• Pôle de Biologie - Service de Pathologie / Hautepiere • Institut d'Histologie / Faculté de Médecine	42.02 Histologie, Embryologie et Cytogénétique (option biologique)
ARNAUD Laurent P0186	NRP0 NCS	• Pôle MIRNED - Service de Rhumatologie / Hôpital de Hautepiere	50.01 Rhumatologie
BACHELLIER Philippe P0004	RP0 CS	• Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Serv. de chirurgie générale, hépatique et endocrinienne et Transplantation / HP	53.02 Chirurgie générale
BAHRAM Sélimak P0005	NRP0 CS	• Pôle de Biologie - Laboratoire d'Immunologie biologique / Nouvel Hôpital Civil - Institut d'Hématologie et d'Immunologie / Hôpital Civil / Faculté	47.03 Immunologie (option biologique)
BALMERT Thomas P0007	NRP0 CS	• Pôle Hépato-gastro de l'Hôpital Civil - Institut de Recherche sur les Maladies virales et hépatiques/Fac	52.01 Gastro-entérologie ; hépatologie Option : hépatologie
Mme BEAU-FALLER Michèle M0007 / P0170	NRP0 NCS	• Pôle de Biologie - Laboratoire de Biochimie et de Biologie moléculaire / HP	44.03 Biologie cellulaire (option biologique)
BEAUJEUX Rémy P0008	NRP0 CS	• Pôle d'imagerie - CME / Activités transversales - Unité de Neuroradiologie interventionnelle / Hautepiere	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
BECMEUR François P0009	NRP0 NCS	• Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Services de Chirurgie Pédiatrique / Hôpital Hautepiere	54.02 Chirurgie infantile
BERNA Fabrice P0192	NRP0 CS	• Pôle de Psychiatrie, Santé mentale et Addictologie - Service de Psychiatrie I / Hôpital Civil	49.03 Psychiatrie d'adultes ; Addictologie Option : Psychiatrie d'Adultes
BERTSCHY Gilles P0013	RP0 CS	• Pôle de Psychiatrie et de santé mentale - Service de Psychiatrie II / Hôpital Civil	49.03 Psychiatrie d'adultes
BIERRY Guillaume P0178	NRP0 NCS	• Pôle d'imagerie - Service d'imagerie II - Neuroradiologie-imagerie ostéoarticulaire-Pédiatrie / Hôpital Hautepiere	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
BILBAULT Pascal P0014	RP0 CS	• Pôle d'Urgences / Réanimations médicales / CAP - Service des Urgences médico-chirurgicales Adultes / HP	48.02 Réanimation ; Médecine d'urgence Option : médecine d'urgence
BLANC Frédéric P0213	NRP0 NCS	• Pôle de Gériatrie - Service Evaluation - Gériatrie - Hôpital de la Robertsau	53.01 Médecine interne ; addictologie Option : gériatrie et biologie du vieillissement
BODIN Frédéric P0187	NRP0 NCS	• Pôle de Chirurgie Maxillo-faciale, morphologie et Dermatologie - Service de Chirurgie Plastique et maxillo-faciale / Hôpital Civil	50.04 Chirurgie Plastique, Reconstructrice et Esthétique ; Brûlologie
BONNEMAINS Laurent M0006 / P0215	NRP0 NCS	• Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Service de Pédiatrie 1 - Hôpital de Hautepiere	54.01 Pédiatrie
BONNOMET François P0017	NRP0 CS	• Pôle de l'Appareil locomoteur - Service d'Orthopédie-Traumatologie du Membre inférieur / HP	50.02 Chirurgie orthopédique et traumatologique
BOURCIER Tristan P0018	NRP0 NCS	• Pôle de Spécialités médicales-Ophthalmologie / SMD - Service d'Ophthalmologie / Nouvel Hôpital Civil	55.02 Ophthalmologie
BOURGIN Patrice P0020	NRP0 CS	• Pôle Tête et Cou - CETD - Service de Neurologie - Unité du Sommeil / Hôpital Civil	49.01 Neurologie
Mme BRIGAND Céline P0022	NRP0 NCS	• Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service de Chirurgie générale et Digestive / HP	53.02 Chirurgie générale
BRUANT-RODIER Catherine P0023	NRP0 CS	• Pôle de l'Appareil locomoteur - Service de Chirurgie Plastique et Maxillo-faciale / HP	50.04 Option : chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique
Mme CAILLARD-OHLMANN Sophie P0171	NRP0 NCS	• Pôle de Spécialités médicales-Ophthalmologie / SMD - Service de Néphrologie-Dialyse et Transplantation / NHC	52.03 Néphrologie

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
LAS LELAIN Vincent P0027	NRP0 NCS	* Pôle Urgences - Réanimations médicales / Centre antipoison - Service de Réanimation médicale / Hôpital Hautepierre	48.02 Réanimation
CHAKFE Nabil P0020	NRP0 CS	* Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Serv. de Chirurgie vasculaire et de transplantation rénale / NHC	51.04 Chirurgie vasculaire ; médecine vasculaire Option : chirurgie vasculaire
CHARLES Yann-Philippe M0013 / P0172	NRP0 NCS	* Pôle de l'Appareil locomoteur - Service de Chirurgie du rachis / Chirurgie B / HC	50.02 Chirurgie orthopédique et traumatologique
Mme CHARLOUX Anne P0028	NRP0 NCS	* Pôle de Pathologie thoracique - Service de Physiologie et d'Explorations fonctionnelles / NHC	44.02 Physiologie (option biologique)
Mme CHARPIOT Anne P0030	NRP0 NCS	* Pôle Tête et Cou - CETD - Serv. d'Oto-rhino-laryngologie et de Chirurgie cervico-faciale / HP	55.01 Oto-rhino-laryngologie
Mme CHENARD-NEU Marie-Pierre P0041	NRP0 CS	* Pôle de Biologie - Service de Pathologie / Hôpital de Hautepierre	42.03 Anatomie et cytologie pathologiques (option biologique)
CLAVERT Philippe P0044	NRP0 CS	* Pôle de l'Appareil locomoteur - Service d'Orthopédie-Traumatologie du Membre supérieur / HP	42.01 Anatomie (option clinique, orthopédie traumatologique)
COLLANGE Olivier P0193	NRP0 NCS	* Pôle d'Anesthésie / Réanimations chirurgicales / SAMU-SMUR - Service d'Anesthésiologie-Réanimation Chirurgicale / NHC	48.01 Anesthésiologie-Réanimation ; Médecine d'urgence (option Anesthésiologie-Réanimation - Type clinique)
COLLONGUES Nicolas M0016 / P0220	NRP0 NCS	* Pôle Tête et Cou-CETD - Centre d'Investigation Clinique / NHC et HP	49.01 Neurologie
CRIBIER Bernard P0045	NRP0 CS	* Pôle d'Urologie, Morphologie et Dermatologie - Service de Dermatologie / Hôpital Civil	50.03 Dermato-Vénérologie
de BLAY de GAIX Frédéric P0048	RP0 CS	* Pôle de Pathologie thoracique - Service de Pneumologie / Nouvel Hôpital Civil	51.01 Pneumologie
de SEZE Jérôme P0057	NRP0 CS	* Pôle Tête et Cou - CETD - Centre d'Investigation Clinique (CIC) - AX5 / Hôp. de Hautepierre	49.01 Neurologie
DEBRY Christian P0049	RP0 CS	* Pôle Tête et Cou - CETD - Serv. d'Oto-rhino-laryngologie et de Chirurgie cervico-faciale / HP	55.01 Oto-rhino-laryngologie
DERUELLE Philippe P0199	RP0 NCS	* Pôle de Gynécologie-Obstétrique - Service de Gynécologie-Obstétrique / Hôpital de Hautepierre	54.03 Gynécologie-Obstétrique ; gynécologie médicale (option gynécologie-obstétrique)
Mme DOLLFUS-WALTMANN Hélène P0054	NRP0 CS	* Pôle de Biologie - Service de Génétique Médicale / Hôpital de Hautepierre	47.04 Génétique (type clinique)
EHLINGER Mathieu P0188	NRP0 NCS	* Pôle de l'Appareil Locomoteur - Service d'Orthopédie-Traumatologie du membre inférieur / HP	50.02 Chirurgie Orthopédique et Traumatologique
Mme ENTZ-WERLE Natacha P0059	NRP0 NCS	* Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Service de Pédiatrie III / Hôpital de Hautepierre	54.01 Pédiatrie
Mme FACCA Sybille P0179	NRP0 CS	* Pôle de l'Appareil locomoteur - Service de Chirurgie de la Main - SOS Main / Hôp. Hautepierre	50.02 Chirurgie orthopédique et traumatologique
Mme FAFI-KREMER Samira P0060	NRP0 CS	* Pôle de Biologie - Laboratoire (Institut) de Virologie / PTM HUS et Faculté	45.01 Bactériologie-Virologie ; Hygiène Hospitalière Option Bactériologie-Virologie biologique
FAITOT François P0216	NRP0 NCS	* Pôle de Pathologie digestives, hépatiques et de la transplantation - Serv. de chirurgie générale, hépatique et endocrinienne et transplantation / HP	53.02 Chirurgie générale
FALCOZ Piems-Emmanuel P0052	NRP0 NCS	* Pôle de Pathologie thoracique - Service de Chirurgie Thoracique / Nouvel Hôpital Civil	51.03 Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
FORNECKER Luc-Matthieu P0208	NRP0 NCS	* Pôle d'Oncologie-Hématologie - Service d'hématologie / ICANS	47.01 Hématologie ; Transfusion Option : Hématologie
GALLIX Benoit P0214	NCS	* IRIJ - Institut Hospitalo-Universitaire - Hôpital Civil	43.02 Radiologie et imagerie médicale
GANGI Afshin P0062	RP0 CS	* Pôle d'imagerie - Service d'Imagerie A Interventionnelle / Nouvel Hôpital Civil	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
GARNON Julien P0221	NRP0 NCS	* Pôle d'imagerie - Service d'Imagerie A Interventionnelle / Nouvel Hôpital Civil	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
GAUCHER David P0063	NRP0 NCS	* Pôle des Spécialités Médicales - Ophtalmologie / SMO - Service d'Ophtalmologie / Nouvel Hôpital Civil	55.02 Ophtalmologie
GENY Bernard P0064	NRP0 CS	* Pôle de Pathologie thoracique - Service de Physiologie et d'Explorations fonctionnelles / NHC	44.02 Physiologie (option biologique)
GEORG Yannick P0200	NRP0 NCS	* Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Serv. de Chirurgie Vasculaire et de transplantation rénale / NHC	51.04 Chirurgie vasculaire ; médecine vasculaire/ Option : chirurgie vasculaire
GICQUEL Philippe P0065	NRP0 CS	* Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Service de Chirurgie Pédiatrique / Hôpital de Hautepierre	54.02 Chirurgie infantile
GOICHOT Bernard P0066	NRP0 CS	* Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service de Médecine interne et de nutrition / HP	54.04 Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
Mme GONZALEZ Maria P0067	NRP0 CS	* Pôle de Santé publique et santé au travail - Service de Pathologie Professionnelle et Médecine du Travail/HC	46.02 Médecine et santé au travail Travail
GOTTENBERG Jacques-Eric P0068	NRP0 CS	* Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service de Rhumatologie / Hôpital Hautepierre	50.01 Rhumatologie
HANNEDOUCHE Thierry P0071	NRP0 CS	* Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service de Néphrologie-Dialyse et Transplantation / NHC	52.03 Néphrologie
HANSMANN Yves P0072	RP0 NCS	* Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service des Maladies infectieuses et tropicales / NHC	45.03 Option : Maladies infectieuses
Mme HELMS Julie M0114 / P0209	NRP0 NCS	* Pôle Urgences - Réanimations médicales / Centre antipoison - Service de Réanimation Médicale / Nouvel Hôpital Civil	48.02 Médecine Intensive-Réanimation
HIRSCH Edouard P0075	NRP0 NCS	* Pôle Tête et Cou - CETD - Service de Neurologie / Hôpital de Hautepierre	49.01 Neurologie
IMPERIALE Alessio P0194	NRP0 NCS	* Pôle d'imagerie - Service de Médecine Nucléaire et Imagerie Moléculaire / ICANS	43.01 Biophysique et médecine nucléaire
ISNER-HOROBETI Marie-Eve P0189	RP0 CS	* Pôle de Médecine Physique et de Réadaptation - Institut Universitaire de Réadaptation / Clémenceau	49.05 Médecine Physique et Réadaptation
JAILHAC Benoît P0078	NRP0 CS	* Pôle de Biologie - Institut (Laboratoire) de Bactériologie / PTM HUS et Faculté	45.01 Option : Bactériologie-virologie (biologique)
Mme JEANDIDIER Nathalie P0079	NRP0 CS	* Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service d'Endocrinologie, diabète et nutrition / HC	54.04 Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
Mme JESEL-MOREL Laurence P0201	NRP0 NCS	* Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Cardiologie / Nouvel Hôpital Civil	51.02 Cardiologie
KALTENBACH Georges P0081	RP0 CS	* Pôle de Gériatrie - Service de Médecine Interne - Gériatrie / Hôpital de la Robertsau - Secteur Evaluation - Gériatrie / Hôpital de la Robertsau	53.01 Option : gériatrie et biologie du vieillissement

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
Mme KESSLER Laurence P0084	NRP0 NCS	• Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Serv. d'Endocrinologie, Diabète, Nutrition et Addictologie/ Méd B/HC	54.04 Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
KESSLER Romain P0085	NRP0 NCS	• Pôle de Pathologie thoracique - Service de Pneumologie / Nouvel Hôpital Civil	51.01 Pneumologie
KINDO Michel P0195	NRP0 NCS	• Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Chirurgie Cardio-vasculaire / Nouvel Hôpital Civil	51.03 Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
Mme KORGANOW Anne-Sophie P0087	NRP0 CS	• Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service de Médecine Interne et d'Immunologie Clinique / NHC	47.03 Immunologie (option clinique)
KREMER Stéphane M0036 / P0174	NRP0 CS	• Pôle d'Imagerie - Service Imagerie II - Neuroradio Ostéoarticulaire - Pédiatrie / HP	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
KUHN Pierre P0175	NRP0 CS	• Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Serv. de Néonatalogie et Réanimation néonatale (Pédiatrie I)/HP	54.01 Pédiatrie
KURTZ Jean-Emmanuel P0089	RP0 NCS	• Pôle d'Onco-Hématologie - Service d'hématologie / ICANS	47.02 Option : Cancérologie (clinique)
Mme LALANNE Laurence P0202	NRP0 CS	• Pôle de Psychiatrie, Santé mentale et Addictologie - Service d'Addictologie / Hôpital Civil	49.03 Psychiatrie d'adultes Addictologie (Option : Addictologie)
LANG Hervé P0090	NRP0 NCS	• Pôle de Chirurgie plastique reconstructrice et esthétique, Chirurgie maxillofaciale, Morphologie et Dermatologie - Service de Chirurgie Urologique / Nouvel Hôpital Civil	52.04 Urologie
LAUGEL Vincent P0092	RP0 CS	• Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Service de Pédiatrie 1 / Hôpital Hautepierre	54.01 Pédiatrie
Mme LEJAY Anne M0182 / P0217	NRP0 NCS	• Pôle d'activité médico-chirurgicale cardiovasculaire - Service de Chirurgie vasculaire et de Transplantation rénale / NHC	51.04 Option : Chirurgie vasculaire
LE MINOR Jean-Marie P0190	NRP0 NCS	• Pôle d'Imagerie - Institut d'Anatomie Normale / Faculté de Médecine - Service de Neuroradiologie, d'Imagerie Ostéoarticulaire et Interventionnelle/ Hôpital de Hautepierre	42.01 Anatomie
LESSINGER Jean-Marc P0	RP0 CS	• Pôle de Biologie - Laboratoire de Biochimie générale et spécialisée / LBGS / NHC - Laboratoire de Biochimie et de Biologie moléculaire / Hautepierre	82.00 Sciences Biologiques de Pharmacie
LIPSKER Dan P0093	NRP0 NCS	• Pôle de Chirurgie plastique reconstructrice et esthétique, Chirurgie maxillofaciale, Morphologie et Dermatologie - Service de Dermatologie / Hôpital Civil	50.03 Dermato-vénérologie
LIVERNEAUX Philippe P0094	RP0 NCS	• Pôle de l'Appareil locomoteur - Service de Chirurgie de la Main - SOS Main / Hôp. de Hautepierre	50.02 Chirurgie orthopédique et traumatologique
MALOUF Gabriel P0203	NRP0 NCS	• Pôle d'Onco-hématologie - Service d'Oncologie médicale / ICANS	47.02 Cancérologie ; Radiothérapie Option : Cancérologie
MARK Manuel P0098	NRP0 NCS	• Pôle de Biologie - Département Génomique fonctionnelle et cancer / IGBCMC	54.05 Biologie et médecine du développement et de la reproduction (option biologique)
MARTIN Thierry P0099	NRP0 NCS	• Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service de Médecine Interne et d'Immunologie Clinique / NHC	47.03 Immunologie (option clinique)
Mme MASCAUX Céline P0210	NRP0 NCS	• Pôle de Pathologie thoracique - Service de Pneumologie / Nouvel Hôpital Civil	51.01 Pneumologie ; Addictologie
Mme MATHÉLIN Carole P0191	NRP0 CS	• Pôle de Gynécologie-Obstétrique - Unité de Sénologie / ICANS	54.03 Gynécologie-Obstétrique ; Gynécologie Médicale
MALVIEUX Laurent P0102	NRP0 CS	• Pôle d'Onco-Hématologie - Laboratoire d'Hématologie Biologique - Hôpital de Hautepierre - Institut d'Hématologie / Faculté de Médecine	47.01 Hématologie ; Transfusion Option Hématologie Biologique
MAZZUCOTELLI Jean-Philippe P0103	NRP0 CS	• Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Chirurgie Cardio-vasculaire / Nouvel Hôpital Civil	51.03 Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
MENARD Didier P0222	NRP0 NCS	• Pôle de Biologie - Laboratoire de Parasitologie et de Mycologie médicale/PTM HUS	45.02 Parasitologie et mycologie (option biologique)
MERTES Paul-Michel P0104	RP0 CS	• Pôle d'Anesthésiologie / Réanimations chirurgicales / SAMU-SMUR - Service d'Anesthésiologie-Réanimation chirurgicale / NHC	48.01 Option : Anesthésiologie-Réanimation (type mixte)
MEYER Alain M0090 / P0223	NRP0 NCS	• Institut de Physiologie / Faculté de Médecine • Pôle de Pathologie thoracique - Service de Physiologie et d'Explorations fonctionnelles / NHC	44.02 Physiologie (option biologique)
MEYER Nicolas P0105	NRP0 NCS	• Pôle de Santé publique et Santé au travail - Laboratoire de Biostatistiques / Hôpital Civil • Biostatistiques et Informatique / Faculté de médecine / Hôp. Civil	46.04 Biostatistiques, Informatique Médicale et Technologies de Communication (option biologique)
MEZIANI Ferhat P0106	NRP0 CS	• Pôle Urgences - Réanimations médicales / Centre antipoison - Service de Réanimation Médicale / Nouvel Hôpital Civil	48.02 Réanimation
MONASSIER Laurent P0107	NRP0 CS	• Pôle de Pharmacie-pharmacologie - Labo. de Neurobiologie et Pharmacologie cardio-vasculaire- EA7295 / Fac.	48.03 Option ; Pharmacologie fondamentale
MOREL Olivier P0108	NRP0 NCS	• Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Cardiologie / Nouvel Hôpital Civil	51.02 Cardiologie
MOULIN Bruno P0109	NRP0 CS	• Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service de Néphrologie-Dialyse et Transplantation / NHC	52.03 Néphrologie
MUTTER Didier P0111	RP0 NCS	• Pôle Hépato-digestif de l'Hôpital Civil - Service de Chirurgie Viscérale et Digestive / NHC	52.02 Chirurgie digestive
NAMER Izzie Jacques P0112	NRP0 CS	• Pôle d'Imagerie - Service de Médecine Nucléaire et Imagerie Moléculaire / ICANS	43.01 Biophysique et médecine nucléaire
NOEL Georges P0114	NRP0 NCS	• Pôle d'Imagerie - Service de radiothérapie / ICANS	47.02 Cancérologie ; Radiothérapie Option Radiothérapie biologique
NOEL Eric M0111 / P0218	NRP0 NCS	• Pôle d'Anesthésie Réanimation Chirurgicale SAMU-SMUR - Service Anesthésiologie et de Réanimation Chirurgicale - HP	48.01 Anesthésiologie-Réanimation
OHANA Mickael P0211	NRP0 NCS	• Pôle d'Imagerie - Serv. d'Imagerie B - Imagerie viscérale et cardio-vasculaire / NHC	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
OHLMANN Patrick P0115	RP0 CS	• Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Cardiologie / Nouvel Hôpital Civil	51.02 Cardiologie
Mme OLLAND Anne P0254	NRP0 NCS	• Pôle de Pathologie Thoracique - Service de Chirurgie thoracique / Nouvel Hôpital Civil	51.03 Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
Mme PALLARD Catherine P0180	NRP0 CS	• Pôle médico-chirurgicale de Pédiatrie - Service de Pédiatrie III / Hôpital de Hautepierre	54.01 Pédiatrie
PELACCIA Thierry P0225	NRP0 NCS	• Pôle d'Anesthésie / Réanimation chirurgicales / SAMU-SMUR - Centre de formation et de recherche en pédagogie des sciences de la santé / Faculté	48.05 Réanimation ; Médecine d'urgence Option : Médecine d'urgences

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
Mme FERRETTA Sévana P0117	NRP0 NCS	- Pôle Hépatogastro-digestif de l'Hôpital Civil - Service de Chirurgie Viscérale et Digestive / Nouvel Hôpital Civil	52.02 Chirurgie digestive
PESSAUX Patrick P0118	NRP0 CS	- Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service de Chirurgie Viscérale et Digestive / Nouvel Hôpital Civil	52.02 Chirurgie Digestive
PETIT Thierry P0119	CDp	- ICANS - Département de médecine oncologique	47.02 Cancérologie ; Radiothérapie Option : Cancérologie Clinique
PIVOT Xavier P0206	NRP0 NCS	- ICANS - Département de médecine oncologique	47.02 Cancérologie ; Radiothérapie Option : Cancérologie Clinique
POTTECHER Julien P0181	NRP0 CS	- Pôle d'Anesthésie / Réanimations chirurgicales / SAMU-SMUR - Service d'Anesthésie et de Réanimation Chirurgicale/Hautepierre	48.01 Anesthésiologie-réanimation ; Médecine d'urgence (option clinique)
PRADIGNAC Alain P0123	NRP0 NCS	- Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service de Médecine interne et nutrition / HP	44.04 Nutrition
PROUST François P0152	NRP0 CS	- Pôle Tête et Cou - Service de Neurochirurgie / Hôpital de Hautepierre	49.02 Neurochirurgie
Pr RAILL Jean-Sébastien P0125	NRP0 CS	- Pôle de Biologie - Service de Médecine Légale, Consultation d'Urgences médico-judiciaires et Laboratoire de Toxicologie / Faculté et NHC - Institut de Médecine Légale / Faculté de Médecine	46.03 Médecine Légale et droit de la santé
REIMUND Jean-Marie P0126	NRP0 NCS	- Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Serv. d'Hépatogastro-Entérologie et d'Assistance Nutritionnelle / HP	52.01 Option : Gastro-entérologie
Pr RICCI Roméo P0127	NRP0 NCS	- Pôle de Biologie - Département Biologie du développement et cellules souches / IGSMC	44.01 Biochimie et biologie moléculaire
ROHR Serge P0128	NRP0 CS	- Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service de Chirurgie générale et Digestive / HP	53.02 Chirurgie générale
ROMAIN Benoît M0061 / P0224	NRP0 NCS	- Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service de Chirurgie générale et Digestive / HP	53.02 Chirurgie générale
Mme ROSSIGNOL-BERNARD Sylvie P0198	NRP0 NCS	- Pôle médico-chirurgical de Pédiatrie - Service de Pédiatrie I / Hôpital de Hautepierre	54.01 Pédiatrie
ROUL Gérard P0129	NRP0 NCS	- Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Cardiologie / Nouvel Hôpital Civil	51.02 Cardiologie
Mme ROY Catherine P0140	NRP0 CS	- Pôle d'imagerie - Serv. d'Imagerie B - Imagerie viscérale et cardio-vasculaire / NHC	43.02 Radiologie et imagerie médicale (opt clinique)
SANANES Nicolas P0212	NRP0 NCS	- Pôle de Gynécologie-Obstétrique - Service de Gynécologie-Obstétrique / HP	54.03 Gynécologie-Obstétrique ; gynécologie médicale Option : Gynécologie-Obstétrique
SAUER Arnaud P0163	NRP0 NCS	- Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMD - Service d'Ophtalmologie / Nouvel Hôpital Civil	55.02 Ophtalmologie
SAULEAU Erik-André P0184	NRP0 NCS	- Pôle de Santé publique et Santé au travail - Service de Santé Publique / Hôpital Civil - Biostatistiques et Informatique / Faculté de médecine / HC	46.04 Biostatistiques, Informatique médicale et Technologies de Communication (option biologique)
SAUSSINE Christian P0143	RP0 CS	- Pôle d'Urologie, Morphologie et Dermatologie - Service de Chirurgie Urologique / Nouvel Hôpital Civil	52.04 Urologie
Mme SCHATZ Claude P0147	NRP0 CS	- Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMD - Service d'Ophtalmologie / Nouvel Hôpital Civil	55.02 Ophtalmologie
Mme SCHLUTH-BOLARD Caroline P0225	NRP0 NCS	- Pôle de Biologie - Laboratoire de Diagnostic Génétique / Nouvel Hôpital Civil	47.04 Génétique (option biologique)
SCHNEIDER Francis P0144	NRP0 CS	- Pôle Urgences - Réanimations médicales / Centre antipoison - Service de Réanimation médicale / Hôpital de Hautepierre	48.02 Réanimation
Mme SCHRÖDER Carmen P0185	NRP0 CS	- Pôle de Psychiatrie et de santé mentale - Service de Psychothérapie pour Enfants et Adolescents / HC	49.04 Pédopsychiatrie ; Addictologie
SCHULTZ Philippe P0145	NRP0 NCS	- Pôle Tête et Cou - CETD - Serv. d'Oto-rhino-laryngologie et de Chirurgie cervico-faciale / HP	55.01 Oto-rhino-laryngologie
SERFATY Lawrence P0197	NRP0 CS	- Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service d'Hépatogastro-Entérologie et d'Assistance Nutritionnelle/HP	52.01 Gastro-entérologie ; Hépatologie ; Addictologie Option : Hépatologie
SIBILIA Jean P0146	NRP0 NCS	- Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service de Rhumatologie / Hôpital Hautepierre	50.01 Rhumatologie
STEPHAN Dominique P0150	NRP0 CS	- Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Serv. des Maladies vasculaires-HTA-Pharmacologie clinique/NHC	51.04 Option : Médecine vasculaire
THAVEAU Fabien P0152	NRP0 NCS	- Pôle d'activité médico-chirurgicale Cardio-vasculaire - Service de Chirurgie vasculaire et de transplantation rénale / NHC	51.04 Option : Chirurgie vasculaire
Mme TRANCHANT Christine P0153	NRP0 CS	- Pôle Tête et Cou - CETD - Service de Neurologie / Hôpital de Hautepierre	49.01 Neurologie
VEILLON Francis P0155	NRP0 CS	- Pôle d'imagerie - Service d'Imagerie 1 - Imagerie viscérale, ORL et mammaire / HP	43.02 Radiologie et imagerie médicale (option clinique)
VELTEN Michel P0156	NRP0 NCS	- Pôle de Santé publique et Santé au travail - Département de Santé Publique / Secteur 3 - Epidémiologie et Economie de la Santé / Hôpital Civil - Laboratoire d'Epidémiologie et de santé publique / HC / Faculté	46.01 Epidémiologie, économie de la santé et prévention (option biologique)
VETTER Denis P0157	NRP0 NCS	- Pôle de Médecine Interne, Rhumatologie, Nutrition, Endocrinologie, Diabétologie (MIRNED) - Service de Médecine Interne, Diabète et Maladies métaboliques/HC	52.01 Option : Gastro-entérologie
VIDALHET Pierre P0158	NRP0 CS	- Pôle de Psychiatrie et de santé mentale - Service de Psychiatrie d'Urgences, de liaison et de Psychotraumatologie / Hôpital Civil	49.03 Psychiatrie d'adultes
VIVILLE Stéphane P0159	NRP0 NCS	- Pôle de Biologie - Laboratoire de Parasitologie et de Pathologies tropicales / Faculté	54.05 Biologie et médecine du développement et de la reproduction (option biologique)
VOGEL Thomas P0160	NRP0 CS	- Pôle de Gériatrie - Serv. de soins de suite et réadaptation gériatrique/Hôp Robertsau	51.01 Option : Gériatrie et biologie du vieillissement
WEBER Jean-Christophe Pierre P0162	NRP0 CS	- Pôle de Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMD - Service de Médecine Interne / Nouvel Hôpital Civil	53.01 Option : Médecine Interne

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
WOLFF Philippe P0207	NRP0 NCS	* Pôle des Pathologies digestives, hépatiques et de la transplantation - Service de Chirurgie Générale et de Transplantations multiorganes / HP - Coordonnateur des activités de prélèvements et transplantations des HU	53.02 Chirurgie générale
Mme WOLFF Valérie P0201	NRP0 CS	* Pôle Tête et Cou - Unité Neurovasculaire / Hôpital de Hautepiere	49.01 Neurologie

HC : Hôpital Civil - HP : Hôpital de Hautepiere - NHC : Nouvel Hôpital Civil - PTM = Plateau technique de microbiologie
 * : CS (Chef de service) ou NCS (Non Chef de service hospitalier) CspI : Chef de service par intérim CSp : Chef de service provisoire (un an)
 CU : Chef d'unité fonctionnelle
 P0 : Pôle RP0 (Responsable de Pôle) ou NRP0 (Non Responsable de Pôle)
 Cons. : Consultant hospitalier (poursuite des fonctions hospitalières sans chef de service) Dir : Directeur
 (1) En sumontbre universitaire jusqu'au 31.08.2018
 (3) (7) Consultant hospitalier (pour un an) éventuellement renouvelable --> 31.08.2017
 (5) En sumontbre universitaire jusqu'au 31.08.2019 (8) Consultant hospitalier (pour une 2ème année) --> 31.08.2017
 (6) En sumontbre universitaire jusqu'au 31.08.2017 (9) Consultant hospitalier (pour une 3ème année) --> 31.08.2017

A4 - PROFESSEUR ASSOCIE DES UNIVERSITES

NOM et Prénoms	CS*	Services Hospitaliers ou Institut / Localisation	Sous-section du Conseil National des Universités
CALVEL Laurent	NRP0 CS	* Pôle Spécialités médicales - Ophtalmologie / SMO - Service de Soins palliatifs / NHC	46.05 Médecine palliative
HABERSETZER François	CS	* Pôle Hépato-digestif - Service de Gastro-Entérologie - NHC	52.01 Gastro-Entérologie
MIYAZAKI Toru		* Pôle de Biologie - Laboratoire d'Immunologie Biologique / HC	
SALVAT Eric	CS	* Pôle Tête-Cou - Centre d'Evaluation et de Traitement de la Douleur / HP	



SERMENT D'HIPPOCRATE

(version historique)

En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, je promets et je jure au nom de l'Être suprême d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.

Admis à l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe.

Ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser les crimes.

Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis resté fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

Remerciements

Au Dr Martin Roth, pour sa présence, la pertinence tant théorique que clinique de ses remarques, et l'accompagnement soutenu qu'il a su prodiguer. C'est un véritable privilège que d'avoir pu approfondir la thématique de la psychose avec un clinicien si subtil. Qu'une clinique enseigne, voilà ce dont témoigne sa praxis quotidienne. J'espère en avoir tiré leçon. Qu'il soit remercié pour la richesse de ses enseignements et la sincérité de son amitié.

A Monsieur le Professeur Gilles Bertschy, vous me faites l'honneur de présider le jury de cette thèse. Vous avez su nous transmettre, tout au long de notre cursus d'internat, la richesse d'une clinique psychiatrique ouverte sur la thérapeutique. Veuillez trouver ici le témoignage de mon respect et de ma reconnaissance.

A Monsieur le Professeur Jean-Christophe Weber et à Madame le Docteur Julie Rolling, vous avez accepté de faire partie de ce jury. Cela m'honore. Veuillez trouver ici le témoignage de ma gratitude et de mon respect.

A Nathaniel Hayoun et Simon Bengio, pour le labeur d'une lecture et relecture d'un travail à l'état d'ébauche, pour leurs commentaires mesurés et précis, je les remercie chaleureusement.

Un grand merci à Arié Levy pour sa précieuse aide typologique dans l'élaboration de ce manuscrit.

Profonde gratitude au Rav Smilevitch et au groupe d'étude « sept à neuf », une part du travail ici mené doit assurément aux réflexions ouvertes par l'enseignement du Rav et à l'exercice d'une étude groupale commune.

Enfin, un grand remerciement à mon épouse Alicia pour sa relecture soutenue et pertinente, ses commentaires d'une élégante justesse ainsi que pour son soutien continu dans l'ardu travail d'écriture.

Table des matières

Introduction.....	12
Première partie Freud, représentation et psychose.....	17
1 - Présentation du système psychanalytique.....	18
2 - Architecture des représentations	20
Le concept de représentation chez Freud.....	21
a - Représentation de mot.....	22
b - Représentation de chose.....	22
c - Signification, représentation de mot et de chose	23
d - Représentations dans leur rapport au conscient et à l'inconscient	23
3 - Considérations sur la psychose	24
Préambule.....	24
Une psychose compréhensible	25
A - Clinique et mécanismes psychopathologiques.....	26
a - Déné.....	26
b - Retrait de la libido, mégalomanie et hypochondrie.....	28
c - Hallucinations, délires et projections.....	30
d - Idéal du Moi externalisé.....	33
B - Articulation des concepts de représentation de mot, de chose et leurs conséquences sur l'analyse de la psychose chez Freud lui-même	36
4 - Apports de l'étude des mécanismes psychotiques au fonctionnement général de l'appareil psychique	40
5 - Conclusion	43
Deuxième partie Avec Lacan, autour de la psychose.....	44
1 - Saussure et la linguistique générale	45
A - De quelques définitions	46
a - Définition de la langue.....	46
b - Définition de la parole	47
c - Définition du langage.....	47
B - Nature de la langue et ses propriétés	47
C - Diachronie et synchronie.....	48
D - Lois synchroniques	50
a - Du signe	50

b - De la valeur	51
E - Rapports syntagmatiques et associatifs	53
a - Rapport syntagmatique	53
b - Rapport associatif (ou paradigmatic)	53
F - Des mécanismes de la langue dans leur rapport à la psyché	55
2 - Reprise et adaptation lacanienne des concepts saussuriens	57
A - Langage et signifiant.....	58
a - Signifiant saussurien, signifiant lacanien.....	59
b - Signifié et signification	62
c - Signifiant linguistique, signifiant inconscient, préambule d'une ambiguïté.....	63
d - Métaphore et Métonymie	65
e - Abord conclusif	69
B - Inconscient, rêve et signifiant.....	70
a - Propriétés de structure du rêve	71
b - Signifiant et association libre	73
c - Signifiant et sujet	74
C - Symptômes et signifiant.....	75
3 - Clinique psychotique et paradigme lacanien	78
A - D'un trouble dans la loi du signifiant	80
a - Disjonction du signifiant et signifié.....	80
b - Envahissement du signifiant, détour épistémologique	84
c - Du délire comme réarrangement de la partition signifiante.....	86
B - Explosion imaginaire et disjonction symbolique.....	87
C - La dérive du sujet de l'énonciation.....	89
D - Troubles du langage, principes et clinique.....	91
a - Du rapport métaphorique et métonymique.....	92
b - Clinique des troubles langagiers.....	94
4 - Conclusion et retour	100
Troisième partie Nom-du-père	103
1 - Le Nom-du-père, signifiant de la Loi.....	105
A - Détour anthropologique et mythique	105
B - Nom-du-père, signifiant de la Loi symbolique	106
a - Nom-du-père et signifiant.....	106
b - Forclusion du Nom-du-père	107

c - Concept de forclusion	108
d - Manifestation de la forclusion du Nom-du-père	108
C - Eléments critiques de cette acception du Nom-du-père et de sa forclusion.....	109
2 - Le Nom-du-père, un ailleurs garant de l'ordre symbolique	111
A - Incomplétude du signifiant, incomplétude de l'Autre	111
B – Nom-du-père et topos de la béance	112
a - Le signifiant phallique	114
b - De quelques variations du signifiant	115
c - Forclusion du Nom-du-père, seconde acception	116
C - Conséquence de la nouvelle acception sur la clinique de la psychose	117
a - Carence de la signification phallique	117
b - Dé-châînement du signifiant	117
c - Holophrase.....	118
D - Séquence concluante et ouverture	119
3 – Nom-du-père et Dieu	120
A – Nom-du-père, formalisation d'un dire sur Dieu	120
B - L'Un Nommé.....	120
a - Des attributs.....	121
b - Nom de Dieu, Nom-du-Père	123
C - Dieu, le penser et la psychose.....	124
D - Clinique de la psychose et figure du divin	125
a - Divin imaginaire	125
b - Clinique et intuition de l'opérateur.....	127
Conclusion	129
Avec Freud.....	130
Déni de représentation, ouverture et perspective	131
Autour de Lacan	132
Psychose et divin	133
Appareil de pensée et Dieu	134
Bibliographie.....	136

Introduction

Psychiatrie : « psyché » « iatros » Médecine, de l'âme. Ambition grandiose voir démesurée de cette discipline qui se propose de soigner les âmes des hommes. D'emblée, l'étymologie est dépassée et le sens de la discipline restreint, précisé.

L'on se trouve projeté dans les méandres de l'esprit. Plus encore, dans une mécanique psychique bouleversée. Folie, souffrance psychique, horreur, extase, rupture, sont autant de représentations suscitées par ce vocable.

La chaîne signifiante que l'on déploiera à partir de ce nom sera propre à chacun. Mais, le sens de la langue fait retour : médecin des aliénés, docteur de la folie, soignant des fous. Voilà ce dont il semble question. Car dans la langue de l'occident, l'esprit malade, dérangé, se dit folie. Descartes dirait : maladie du sujet en tant qu'il est sujet pensant. Médecin des âmes, médecin des aliénés, voilà ouvert le champ de la psychiatrie.

Comment passe-t-on de la maladie de l'âme à l'aliénation mentale ? Quel rapport le sens étymologique entretient-il avec le sens actuellement reçu du terme ?

Il apparaît à un rapide examen que les sens se superposent. De Pinel à Falret en passant par Esquirol, l'aliéné désigne le sujet aux fonctions psychiques supérieures dérangées. Le sujet se séquence alors en pensée, langage, volition, affect, motricité, héritage direct de la psychologie des facultés déployée au tournant du 19ème siècle. Que désigne la somme de ce saucissonnage sinon l'antique âme des classiques ? Chargée d'une dimension spirituelle graduellement désuète, le vocable se dissipe peu à peu. Sa charge sémantique se distille dans ses avatars et propriétés dont la psychiatrie se fait l'objet. Elle désigne alors la médecine des sujets aux fonctions psychiques supérieures malades, aliénées. Avec Falret, on pourra la dire médecine des maladies mentales.

En dépit d'une variation nominale, l'objet de la psychiatrie, certes quelque peu déplacé, apparaît recouvrir des zones conservées. Du désordre de l'âme au désordre de la psyché, le sens étymologique se trouve habilement recouvert d'un pudique voile conservateur. Pourtant, nous ne saurions faire autrement qu'usiter la langue de notre temps, ce à quoi nous nous emploierons. Gardons néanmoins en tête cette formulation de la psyché comme âme, peut être aura-t-elle l'occasion de resurgir.

En guise de faculté psychique humaine, invoquons le premier trésor des hommes, celui qui les hausse à cette dignité : la faculté de penser. Reine des facultés humaines, elle impulse leur direction à ses consœurs, habite dans un murmure incessant son porteur et transpose en énoncé son contenu. Elle fait l'homme et l'institue comme tel. A rebours, elle le défait dans l'aliénation mentale, le phénomène de la folie. Ce que l'on nomme depuis E. von Fechttersleben la psychose, archétype de la pathologie mentale face à laquelle le psychiatre est sommé de répondre. Un dérangement terrible que cette pensée désorganisée, hallucinée, évanescence, étrange, dont la sanction tombe inéluctablement si le trouble perdure ; l'écartement et exil de la société des hommes pour cause d'inaptitude.

Ainsi, sa non advenue au stade de l'infans qualifie essentiellement nos maladies du développement psychique sous les vocables de retard mental, autisme et dysphasie. Masse des pathologies au regard desquelles le pédopsychiatre est convoqué.

Certes, une certaine modernité n'a que faire de la question du penser. Tout comme de sa déchéance. Pourtant, la folie persiste et point, faisant saillie parmi les poncifs creux d'une santé totale et d'un bonheur absolu. Nous voilà venir au premier objet de notre thèse : dire ou plutôt répéter la psychose comme maladie de la représentation psychique, maladie de la pensée dans son émergence et ses propriétés.

La pensée, qu'est-ce à dire ? est-elle la mesure de l'idée ? de l'image mentale ? S'agit-il de la représentation ? Peut-être encore se superpose-t-elle à aux procédés de langage ? A l'évidence, poser la pensée et ses dérèglements en objets de travail nécessite un exercice de définition impliquant une armature de ses processus et de sa nature. Ce que nous nommerons appareil de représentation psychique ou encore appareil de pensée. Que l'on nous ne tienne rigueur des qualificatifs mécanistes d'appareil et de processus. Ceux sont ceux offerts par la langue du contemporain pour approcher la pensée. Etape préliminaire, donc, à l'étude de la psychose sous le prisme d'une maladie de la pensée : énoncer une certaine architecture de représentations mentales.

Deuxième temps de notre travail, quelque peu plus riche et novateur, être enseigné. De la Maladie au Normal, de la psychose sur la psyché... Suivant Claude Bernard et son intuition du pathologique révélateur du physiologique, tentons l'homologie en direction du psychisme. Si la psychose peut se dire maladie de la pensée, que professe-t-elle à son endroit ? Qu'enseigne le dérèglement de l'esprit sur sa nature propre ?

Partir d'une énonciation clinique de la psychose et de sa psychopathologie, traverser ses manifestations et leur dynamique dans l'étendue de leur morbidité. Puis, faire retour vers l'appareil de pensée, apprendre d'une dérélition. Cela constituera le deuxième objet de cette écriture.

Explicitons sous le mode de la condensation notre projet de travail :

Le premier temps se veut proposition et énonciation d'un appareil psychique déterminé.

Le second s'organise en déploiement des processus et de la clinique de la psychose.

Le troisième offre de faire retour enseignant sur les processus de la pensée.

Une première séquence du projet se fera sous l'égide freudienne, la seconde sur les traces de Lacan. Pourquoi choisir l'angle psychodynamique en tuteur d'une œuvre psychiatrique ?

Et comment oblitérer la dimension bifide de la psyché découverte par Freud ? Si l'inconscient se réserve une part majeure au lieu consacré de la psyché, thèse à laquelle nous souscrivons, ce dernier se doit d'être de la partie dans l'élaboration d'un écrit traitant de la chose psychique. Ne craignons pas les vocables audacieux, nous voilà introduits à l'incontournable d'une pensée inconsciente. Que cet argument, décisif s'il en est, n'oblitére pas les motifs autres qui conduisent notre clavier.

Freud, Lacan, deux noms majeurs dans la doctrine analytique si ce ne sont les deux principaux. Tour à tour, une conception de la psychose riche, complexe, profondément clinique et heuristique s'est déployée dans leurs œuvres. Qualificatifs de travaux aptes à guider nombre de réflexions authentiquement psychiatriques.

Tuteurs, mais aussi ferments. La pensée freudienne comme lacanienne déploient une vaste articulation potentielle des procédés de la psychose dans leur rapport aux circonlocutions de la pensée. Les pousses élémentaires de notre travail y ont déjà fleuri, notre écriture est exégèse et agencement sélectif. Quelque chose d'un commentaire organisé doublé d'interrogations et d'ouverture.

Dernier préambule mais non des moindres, celui de notre horizon. Gardons-nous de prétentieuses et absolues velléités étiologiques. Notre quête est de transcription, de la psychose comme maladie de la pensée et ses potentialités enseignantes.

Première partie

Freud, représentation et psychose

Nous nous proposons dans le prochain chapitre de débiter par une brève introduction à l'approche analytique freudienne. Nous poursuivrons ensuite par un regard épistémologique sur la formation et la mécanique de la pensée dans le discours psychanalytique freudien.

En effet, il s'agit d'apprendre de la psychose ; apprendre ce qu'elle enseigne sur les processus de représentation et de pensée. Pour procéder à cela à partir de l'enseignement freudien, il est indispensable de travailler avec le paradigme du fonctionnement mental porté par Freud. Nous ferons donc un détour par la présentation de ce paradigme.

Puis, nous enchaînerons par un examen psychodynamique de la notion de psychose, dans son amplitude clinique et ses processus psychopathologiques. Traversant l'enseignement de Freud, quelques conceptualisations déterminantes du penseur viennois seront exposées.

Après cela, il sera fait retour sur les mécanismes de la psychose et ce qu'elle peut susciter d'une plus pénétrante compréhension du psychisme tel que conçu dans le modèle freudien.

1 - Présentation du système psychanalytique

En guise d'introduction à l'approche, il importe de poser quelques jalons conceptuels de l'approche analytique générale. Nous débiterons de ce fait par une très brève présentation de ce système selon la théorisation conduite par S. Freud. Dans cette présentation, nous ne ferons pas état des différents remaniements théoriques des concepts globaux ni de leur évolution diachronique. Cela dépasserait en effet les limites de notre travail.

La psychanalyse peut se penser comme une analyse-recherche méthodique du fonctionnement inconscient, mis à jour notamment par ses manifestations (sous les formes d'associations libres et du rêve). Cette discipline vise d'un même mouvement la connaissance d'un espace psychique voilé et la thérapie de certaines pathologies mentales.

La question inconsciente est posée comme fondamentale et structurelle dans la détermination psychique et celle des désordres mentaux. Analyser la psyché, le sujet, ses motions pulsionnelles et son rapport aux monde (« objets ») passe alors par une réflexion structurée et intégrée des déterminants inconscients.

Exposons brièvement quelques éléments thématiques de ces opérateurs fondamentaux ; psyché, sujet, pulsion et rapport au monde.

La psyché, dans sa détermination inconsciente, s'analyse sous 3 angles. Topique, Dynamique et Economique.

Topique : il s'agit d'une partition « géographique » de la psyché qui comporte 3 « lieux » ; le Ça réservoir des pulsions, de nature foncièrement inconsciente ; le Surmoi, instance en partie consciente et inconsciente responsable de la censure et des conduites morales. Le Moi, lieu du transit et du compromis entre Ça et Surmoi, instance des « défenses » face aux menaces et pulsions.

Economique : les différentes pulsions transitent entre les différents topos en conservant une certaine quantité d'énergie. Ces quantums sont globalement conservés et transformés. Il faut rendre compte dans l'analyse psychodynamique d'une véritable économie pulsionnelle

Dynamique : considérer les phénomènes psychiques comme résultant de forces en rapport et en tensions, possiblement antagonistes.

Le sujet, lui, est traversé tout au long de son développement par des pulsions, entité hybride entre psyché et soma. Ces dernières impulsent quelque chose du sujet vers le monde-objets environnants.

Les objets des pulsions sont posés comme partiels ou totaux. Le Moi peut tout aussi bien être pris comme objet d'amour ou de haine par le sujet.

A chaque pulsion est lié une/des représentations à l'investissement variable. La décharge pulsionnelle (ou la rétention de la décharge) s'accompagne d'affects.

Quant aux symptômes de la maladie mentale (angoisse, paralysie, compulsions, hallucinations), ils sont envisagés comme la résultante d'un trouble majeur dans la partition qui lie sujet, pulsion et objet d'amour.

2 - Architecture des représentations

A présent, il sera question d'un développement du fonctionnement psychique dans sa dimension non morbide. Dans cette optique, nous suivrons Freud le long de son œuvre. Cela, en focalisant notre discours sur les représentations mentales et leurs places dans la dynamique psychique.

D'autres concepts comme ceux de pulsion, d'affect, de développement psychogénétique sont tout à fait nécessaires à la compréhension de l'appareil psychique tel que pensé par Freud. Néanmoins, traiter sérieusement ces concepts et leur place dans l'organisation mentale n'est pas l'objet de notre travail. En effet, la complexité de l'ouvrage en serait grandement augmentée et impliquerait de bien longues digressions hors de propos.

Surtout, la thématique des représentations et celle de leurs dynamiques se dessine comme centrale et déterminante dans la théorisation de l'appareil psychique déployée par Freud.

Ainsi, l'univers mental du sujet est posé comme peuplé de représentations. Ces dernières peuvent être définies ainsi : « terme classique en philosophie et psychologie pour désigner ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée et en particulier la reproduction d'une perception antérieure. Freud oppose la représentation à l'affect, chacun de deux éléments subissant, dans les processus psychiques, un sort distinct. »¹

Si la philosophie considère ce terme comme relevant de la vie consciente et des capacités d'un sujet à se représenter subjectivement un objet, Freud insiste sur la dimension de trace mnésique de l'objet. Mécanisme qui relève alors aussi d'une logique inconsciente. L'ensemble des représentations étant susceptible d'un investissement libidinal/énergétique différente.

¹ (1) J. Laplanche et B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 414

Le concept de représentation chez Freud

Précisons le propos :

Dans la pensée freudienne, la représentation renvoie au phénomène du “re-présenter”. Le terme allemand pour désigner cela est *Darstellen*. Ce terme est construit directement à partir de *Darstellung* qui désigne le processus de représentation dans sa dimension présentative. A savoir que s’actualise à nouveau une pensée déjà présentée. Ce procédé est quasi permanent dans la psyché, en effet nous mobilisons en permanence des pensées anciennes qui nous sont de nouveau présentées sous une modalité combinatoire parfois identique, parfois différente.

Par exemple, avoir la pensée « pomme » est une re-présentation mentale (*Vorstellung*) de la chose pomme. L’idée de la chose pomme est de nouveau présente dans notre esprit, tout comme ses attributs de texture, taille et couleur.

Cette fonction de l’esprit apparaît alors fondamentale et structurelle. En ce sens, il est envisageable d’en faire l’un de ses attributs principaux.

Il faut bien distinguer ce sens de « représentation » (*Darstellen*) de *Gestalten* ou *Bilden* que l’on traduit en Français par représentation mais qui ne signifie pas la même chose. En effet, *gestalten* ne renvoie pas au phénomène de re-présentation, il désigne la représentation dans ce qu’elle a de figuratif. C’est à dire la capacité de l’esprit à produire une image, figurer, modeler.

Par exemple, si l’on se représente (*bilden*) une scène de guerre, nous allons l’imager, former les protagonistes dans notre esprit, nous figurer le lieu de l’affrontement. Dans notre exemple précédent, nous allons imaginer la pomme en détail, ciseler sa texture, figurer sa taille et sa couleur. Nous allons fabriquer une image précise à partir d’une idée.

Une fois clarifiés le sens et l’horizon du terme « re-présentation » employé par Freud, nous pouvons à présent continuer à suivre le déploiement de sa pensée sur ce sujet.

Il y a alors lieu de distinguer deux types de représentations, représentations de choses et représentations de mots. Cette dichotomie remonte aux premiers travaux neuropsychologiques de Freud, travaux sur l’aphasie ², elle sera soutenue quoique remaniée dans ses travaux tardifs.

² (2) S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*.

a - Représentation de mot

« Le mot est une représentation complexe, composée des images mentionnées, ou autrement dit, au mot correspond un processus associatif compliqué ou les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en relation les uns avec les autres »³.

Le mot (Wort en allemand) serait par définition dans le champ représentatif ; la représentation de mot (Wortstellung) revient à pointer la représentation des images sonores (sonorité), visuelles (écriture et lecture), image de mouvement (ceux des organes de la phonation) d'un mot.

Point important, ce processus de Wortstellung n'existerait que dans le système conscient. Par exemple, la représentation du mot table renvoie à l'image psychique de sa sonorité [\tabl](#), de son écriture-lecture « table » ainsi que des mouvements phonatoires nécessaires à sa prononciation.

Précisons rapidement que cette définition diffère en tout point de celle de F. de Saussure, où la représentation psychique de l'image sonore constitue l'entièreté de la notion de signifiant-représentation de mot. Nous réservons un développement conséquent à la pensée saussurienne dans la suite de notre travail, nous ne nous attarderons donc pas pour l'heure sur les rapports entre les deux conceptions de la représentation de mot.

b - Représentation de chose

« La représentation d'objet (Dingvorstellung) elle-même est par contre un complexe associatif constitué des relations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles, kinesthésiques et autres »⁴.

Elle renvoie donc à une notion de représentation de l'objet, de son concept et de ses attributs ; l'esprit se représente l'idée, l'ensemble des qualités d'une chose, d'un objet. Pour reprendre

³ (2) S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, p. 103

⁴ (2) Ibid p. 127 A visée de simplification, nous assimilerons représentation d'objet (Dingvorstellung) et représentation de chose (Sachvorstellung).

notre exemple, il s'agit de l'idée de table ainsi que de ses qualités : son apparence, sa texture, température...

Cette représentation de chose supporte quelques propriétés notables :

Premièrement, celle d'une représentation ouverte, ajoutant sans cesse des possibilités nouvelles de représentations autres, constituée par un afflux d'impressions de la même chaîne associative. Toute représentations de chose dérive donc vers d'autres représentations de chose. Cette propriété conduit l'esprit à ouvrir une chaîne de représentations à partir d'une unique idée.⁵

Secondairement, cette représentation d'objet laisse trace dans la dynamique consciente et inconsciente. Pour rappel, la représentation de mot ne concerne que le périmètre conscient dans la pensée freudienne.

c - Signification, représentation de mot et de chose

Nous avons d'une part la représentation de mot, qui englobe l'image sonore, acoustique, kinesthésique d'un terme. D'autre part, la représentation de chose qui désigne le concept de la chose et ses différents attributs.

Lorsque l'esprit procède à une articulation entre représentation de mot et représentation de chose, lorsqu'il connecte ces deux types de processus, la signification advient. Pour poursuivre sur notre exemple, connecter la triade mot-son-écriture table au concept de table consiste à établir la signification du mot table comme renvoyant à son concept. Le mot table renvoie au concept de table, il le signifie.

d - Représentations dans leur rapport au conscient et à l'inconscient

Nous l'avons annoncé en préambule, le concept de représentation freudien comprend à la fois une dimension consciente et inconsciente. Il importe donc de situer les deux types de représentation, mot et chose, dans leurs rapports aux systèmes conscient et inconscient.

⁵ Idée par ailleurs développé et probablement emprunté à J.S Mill dans son œuvre *Système de logique déductive et inductive*.

Relativement à cette problématique, nous avons pu établir la représentation de chose comme appartenant aux deux systèmes. Par contre, la représentation de mot ne relèverait à priori que du système conscient. Ce dernier point n'est pas tout à fait précis car la représentation de mot existe dans le système inconscient mais de manière modifiée.

Ainsi, il est fondamental de remarquer avec M. Arrivé ⁶ que dans la dynamique inconsciente et ses productions, les représentations de mot sont traitées comme des représentations de chose. L'un des indices majeurs de cette modification consiste en l'adoption des propriétés et attributs des représentations de chose par les représentations de mot. Ainsi, dans le rêve (lieu de l'inconscient par excellence), les *Worstellung* se dotent de toute les propriétés associatives et condensatrices des *Dingstellung*.

« Le processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint des mots et des noms. Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Ces sortes de rêves aboutissent à la création de mots comiques et étranges. »⁷

3 - Considérations sur la psychose

Préambule

Après cette exposition du système analytique et d'une vue d'ensemble de l'appareil de représentation psychique freudien, attaquons-nous à la psychose. Le procédé de travail sera le suivant :

Suivre la voie somme toute classique consistant à en exposer les grandes manifestations cliniques et les mécanismes psychopathologiques qui la sous-tendent dans l'œuvre freudienne. L'articulation avec l'appareil de représentation psychique n'apparaîtra qu'ensuite.

⁶ (3) M. Arrivé, *Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses*, p. 7-21

⁷ (4) S. Freud, *Le président Schreber, Un cas de paranoïa*, p. 257

En effet, de nombreux textes freudiens traitant de la psychose n'opèrent pas selon l'angle d'approche qui nous anime : la psychose comme trouble de la représentation psychique. Par contre, dans d'autres textes, la perspective est celle d'une psychose envisagée sous cet horizon. De ce fait, nous débuterons par un traitement des textes traitant de la psychose sous l'angle général (non principalement centré sur les représentations). En filigrane, nous constaterons la prégnance de la question de la représentation et son heuristique pour saisir la psychopathologie freudienne. Nous poursuivrons ensuite par les travaux freudiens traitant de la psychose sous l'abord représentationnel. Enfin, nous tenterons d'énoncer l'ensemble des mécanismes de la psychose sous l'abord d'un trouble de la représentation psychique.

Une psychose compréhensible

Avant l'abord des textes freudiens proprement dits, un point épistémologique se doit d'être précisé. L'approche de la psychose des psychiatres contemporains du neurologue viennois est avant tout descriptive. Le clinicien est un observateur très fin et minutieux des différents phénomènes morbides. Si la forme et le fond du délire-hallucination sont méthodiquement relevés, les phénomènes n'apparaissent pas comme compréhensibles. Il revient à Freud et à ses successeurs d'avoir proposé une approche compréhensive où les phénomènes morbides, tant au niveau de la forme que du contenu, peuvent trouver résonance avec l'histoire de vie du sujet, ses préoccupations, désirs et fantasmes. Une véritable logique des phénomènes morbides et de leur articulation à la psyché du sujet est ainsi mise à jour.

« L'intérêt du psychiatre praticien pour ce type de formations délirantes s'épuise en règle générale lorsqu'il a constaté le produit du délire et évalué son influence sur la manière dont le malade mène sa vie ; son étonnement ne marque pas le début de sa compréhension. Partant de sa connaissance des psychonévroses, le psychanalyste apporte l'hypothèse que même des formations intellectuelles aussi singulières, divergeant à ce point de la pensée habituelle de l'homme, sont issues des motions les plus générales et les plus compréhensibles de la vie psychique ; il aimerait découvrir les motifs et les chemins de ce remaniement. Dans cette

intention, il se plongera volontiers dans l'histoire du développement du délire autant que dans ses détails »⁸.

Comme exposé plus haut, s'intéresser à la psychose sous le prisme freudien passe par une attention aux différents types de symptômes objectivables. Mais aussi et surtout, cette approche implique d'articuler ces manifestations dans une approche compréhensive, c'est à dire psychopathologique. Approche où l'on connecte manifestations morbides et processus psychiques sous-jacents. Processus que l'on peut qualifier de mécanismes. Ces mécanismes et leurs désordres relevant chez Freud de manifestations principalement inconscientes.

Dans notre présentation de la psychose tel que pensée par Freud, nous déploierons de ce fait les différentes manifestations cliniques de la pathologie et leur corrélat psychopathologique.

A - Clinique et mécanismes psychopathologiques

a - Dénî

Une des premières théorisations parcellaires sur le domaine des psychoses apparaît dans *Les psychonévroses de défense*⁹.

Ce texte expose les différents types de défense pouvant être mis en œuvre dans les fonctionnements pathologiques divers. Fonctionnements défensifs permettant de moduler l'impact d'un évènement et sa représentation. Ainsi, lorsqu'une représentation est insoutenable, inconciliable avec les représentations en présence, le moi réagit par des mécanismes de défense : refoulement, oubli, déplacement, isolation...

L'affect douloureux sera séparé puis isolé de la représentation en question. Ou encore, dans le déplacement, cet affect sera déplacé à d'autres représentations.

Donnons un exemple succinct des mécanismes de défense de type refoulement et déplacement : Un enfant éprouve une frayeur face à la colère déchaînée d'un parent. Au côté du parent se tient un chien. L'enfant, pétri de motion d'amours envers son parent, ne peut soutenir la

⁸ (4) S. Freud, *Le président Schreber, Un cas de paranoïa*, p. 29

⁹ (5)

représentation du parent en colère et l'affect qui s'y lie (frayeur). Par conséquent, la représentation parent-colère est refoulée, mise à l'écart, oubliée. L'affect qui s'y lie, la frayeur, est susceptible de déplacement. L'enfant pourra alors développer une phobie, frayeur des chiens. C'est le caractère inconciliable de la représentation et de l'affect qui s'y lie qui motive le refoulement et son déplacement d'affect corrélatif.

Il est important de souligner la persistance de cette représentation dans le moi, certes modifiée, isolée, momentanément oubliée mais somme toute persistante. Voilà pour le fonctionnement psychopathologique névrotique.

« Il existe pourtant une espèce beaucoup plus énergique et efficace de défense. Elle consiste en ce que le moi rejette la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'au moi »¹⁰.

Ici, Freud introduit le mécanisme de Dénî, défense prédominante et fréquente dans la psychose. La défense ne se fait pas par transformation de la représentation et de l'affect qui s'y lie mais purement et simplement par une oblitération, un rejet de cette dyade. Dans notre exemple, cela se traduirait par une disparition totale de la représentation insoutenable, à savoir le parent en colère et la frayeur corrélatrice. Nous distinguons ici le mécanisme de déni de la représentation, subodorée dans le texte, de celui de *Verwerfung*¹¹. En effet, dans la *Verwerfung*, la représentation est refusée, ne parvient pas jusqu'au moi. Elle n'est pas détruite, oblitérée, elle ne se forme tout simplement pas. Pour le neurologue viennois, il s'agira aussi d'une défense énoncée comme prédominante dans la psychose.

A notre connaissance, Freud ne mentionnera plus ce déni de représentation psychique défini comme destruction d'une représentation existante. Pourtant, ce concept est déployé dans notre texte, *Les psychonévroses de défense*. Il permet par ailleurs une grande richesse explicative quant aux mécanismes défensifs corrélatifs à la psychose. C'est pourquoi nous y reviendrons dans notre approche explicative des processus en jeu dans la maladie psychotique.

¹⁰ (5) S. Freud, *Les psychonévroses de défense*, p. 12

¹¹ Ce mécanisme psychopathologique est déployé dans le texte *La dénégation*, (6). La *Verwerfung* pourrait se traduire rejet, refus de la représentation, et serait l'un des processus explicatifs du négativisme psychotique.

Dans le même temps, Freud explique le déni de réalité dans la psychose par un arrachement de la réalité événementielle, percepts et sensations lié à cette représentation. Par un mouvement similaire, le moi s'arrache à cette représentation insupportable et au morceau de réalité qui lui est associé. La confusion hallucinatoire serait un des effets de ce déni et retrait de la réalité.

Mentionnons la proximité de la description de la « psychose hallucinatoire » dans cet article, résultante du déni, et celle de l'Amentia décrite par Meynert¹².

Le mécanisme psychopathologique qualifié de déni d'une représentation signifie donc disparition, refus d'une représentation avec pour conséquence la destruction de la réalité vécue associée à cette représentation. Ici, la manifestation clinique corrélée serait celle d'un retrait de la réalité, voire d'une hallucination négative, suivie d'une confusion associée au délire et à l'hallucination.

Voilà donc proposée et isolée une défense propre à la psychose expliquant certaines de ses manifestations cliniques.

b - Retrait de la libido, mégalomanie et hypochondrie

Continuons sur ce déploiement des considérations psychodynamiques de la psychose proposées par Freud. Intéressons-nous alors à deux textes majeurs *Le président Schreber, un cas de paranoïa* et *Pour introduire le narcissisme*. Au vu de certaines redondances et reprises ainsi que de leurs proximités temporelles de rédaction, nous rapporterons les apports des deux textes d'un même mouvement.

Dans *Pour introduire le narcissisme* tout comme dans l'analyse du président Schreber, Freud expose l'idée d'un autre mécanisme prépondérant dans la genèse de la psychose. Celle d'un

¹² Autrefois déficience mentale congénitale, ou "absence d'esprit" (par opposition à "dementia", ou folie en général) ; plus tard, état le plus souvent aigu, constitué principalement d'obnubilation psychique avec confusion, anxiété, éléments délirants, hallucinations et divers troubles des actes (T. Meynert, 1884-1890).

Ce tableau clinique est proche de celui de la confusion mentale primitive (P. Chaslin, 1895), elle-même issue de la stupidité (E. Georget, 1820), qui dérivait de la démence aigüe (J. E. Esquirol). D'autres applications diverses de ce mot, par ex. à un trouble intellectuel (idiotie) inné ou acquis, ont été proposés notamment par des auteurs de langue anglaise.

Dictionnaire médical de l'académie de médecine, version 2022.

retrait de la libido du monde externe, des objets, de la réalité, en faveur d'un surinvestissement libidinal du Moi.

On peut aisément faire correspondre cette proposition psychodynamique avec le corrélat clinique dénommé dans la modernité « symptômes négatifs » de la psychose. Progressivement, le sujet se désintéresse du monde, de ses relations sociales et centres d'intérêt, en faveur d'un investissement narcissique. En effet, ce syndrome négatif manque rarement à l'appel dans la présentation psychotique et caractérise l'un des plus fréquents mode d'entrée dans cette pathologie. Dans la suite de ce retrait apparaissent alors des symptômes positifs, productifs, de type délire et hallucinations.

L'on voit ici qu'il s'agit d'un mécanisme psychopathologique bien distinct de celui de du déni de représentation. En effet, le premier mécanisme consiste en un déni de représentation avec amputation de la part de réalité qui lui est associée. Le second pose la survenue d'un retrait libidinal avec abandon progressif d'investissement des objets du monde. Néanmoins, ces deux mécanismes sous-jacents rendraient compte d'une clinique similaire, à savoir celle du retrait de la réalité et de la présence au monde de l'individu.

La clinique qui s'ensuit, verbalisée comme symptômes productifs, se veut la résultante d'une motion psychopathologique sous-jacente. Cette motion peut se dire comme surinvestissement énergétique, libidinale, des productions Moïques. Notamment lorsqu'il s'agit d'éléments délirants de type mégalomane où cette notion de Moi, sa place et ses possibilités sont nettement surinvesties de manière pathologique.

Résumons le propos en citant l'un des textes susmentionnés : « Ces malades, que j'ai proposé de désigner du nom de paraphrènes, présentent deux traits de caractère fondamentaux : le délire des grandeurs et le fait qu'ils détournent leur intérêt du monde extérieur (personnes et choses). »¹³

Mentionnons un autre phénomène pathologique abordé, l'hypochondrie, que Freud intègre dans les manifestations prodromales puis constitutives de psychose. Elle se dit comme autre modalité de surinvestissement du Moi, qui passe par un surinvestissement libidinal du corps propre et des organes des sens, alors à l'origine d'une clinique de sensations parasites, étranges,

¹³ (7) S. Freud, *L'inconscient* in *Métapsychologie*, p. 1

provenant du corps et signal symptôme d'un dysfonctionnement libidinal. Sensations qui pousseront ce malade à scruter, quémander et investiguer auprès du corps médical l'origine de ces sensations pénibles, désagréables.

c - Hallucinations, délires et projections

L'analyse du cas Schreber est l'occasion d'une insistance particulière sur d'autres éléments déterminants dans l'analyse de la psychose.

Premier axe déterminant, celui du destin des représentations déniées. Les représentations psychiques internes ayant subi les affres du déni sont pensées comme susceptibles de resurgir sous la forme de perceptions et stimuli externes : « Il n'était pas correct de dire que la sensation réprimée à l'intérieur est projetée vers l'extérieur : nous constatons au contraire que ce qui a été supprimé à l'intérieur revient de l'extérieur »¹⁴. Précisons le point suivant : dans les deux textes commentés (l'analyse du cas Schreber et *Pour introduire le narcissisme*) Freud ne mentionne pas le mécanisme de déni de représentation, il est seulement question d'une répression de sensation. Or, le texte précédent, *Les psychonévroses de défense*, esquisse ce mécanisme comme prédominant dans la psychose. Bien que Freud ne soit pas formel sur le rapport entretenu entre déni de représentation et processus psychotiques autres, nous formulons l'hypothèse d'un mécanisme de déni profondément déterminant. Plus encore, nous le posons nécessaire à une articulation clinique et théorique globale de la psychose. Ainsi, ce mécanisme, quand bien même non mentionné, se subodore en filigrane dans l'ensemble des conceptions freudiennes de la psychose. C'est pourquoi nous le mentionnerons et articulerons aux processus psychotiques alternes dans notre travail.

Poursuivons : dans l'analyse du président Schreber¹⁵, la clinique de l'hallucination tout comme celle du délire est en jeu. L'hallucination est considérée sans accent sur sa modalité sensorielle. Le délire n'est pas catégorisé selon son contenu ni selon sa structure. Ce qui importe, c'est leur nature processuelle, psychopathologique. Cette nature se décline ainsi : le déni de représentation n'opère pas d'amputation définitive de la pensée en question. Cette représentation resurgit sous forme autre, différente. Elle est l'objet d'une transformation en

¹⁴ (4) S. Freud, *Le président Schreber, Un cas de paranoïa*, p. 73

¹⁵ Ibid (4) p. 73

contenu de nature sensible, et se présente comme objet du monde perçu. Il y a alors conversion d'une pensée en percept dans le cadre de l'hallucination. Ou encore transformation d'une représentation en formation et conviction délirante dans le cadre du délire.

Cette conception du déni de représentation comme moteur de l'hallucination et du délire implique une correspondance forte entre les contenus déniés et les contenus hallucinés et constitutifs du délire. En effet, si ce sont ces mêmes représentations qui font retour sous forme autre, cette homothétie est susceptible de se manifester. Le médecin psychopathologue est alors susceptible de recueillir ces éléments pathologiques comme porteurs de sens pour le sujet et résonnant dans son histoire et vécu. Cela ouvrant alors un travail thérapeutique particulier, centré sur ce contenu dénié et ce mécanisme de déni subi.

Nous l'avons vu, le retour dans la réalité de la représentation peut prendre différentes formes, hallucinatoire comme délirante. Ce retour peut par ailleurs s'arrimer à une réalité déjà existante. En effet, le retour de la représentation est susceptible de s'incarner dans un objet dont les caractéristiques s'en trouvent modifiés. Ou encore elle peut se cheviller à un individu existant et lui attribuer des caractéristiques spécifiques.

Ainsi, dans la paranoïa mais aussi dans la paraphrénie (terme préféré à celui de schizophrénie pour Freud), le mécanisme de projection psychotique vient superposer des représentations, affects et volontés déniés et refusés sur un objet/individu externe.

Cela est illustré par le fameux tryptique « je l'aime, je le hais, il me hait » du délire de persécution. L'amour homosexuel pour un individu, insupportable pour la psyché, est retourné en affect contraire puis projeté hors de la psyché sur l'individu aimé. Ainsi, la représentation insupportable n'est pas détruite. Son caractère non assimilable engendre une attribution de cette dernière sur l'autre individu. Ce qui est refusée comme représentation-percept interne fait retour du côté de la perception-représentation externe.

Pareillement, le délire de jalousie amoureuse peut se dire ainsi : ce n'est pas moi qui l'aime, c'est toi (le partenaire de l'autre sexe). La représentation affective homosexuelle est refusée, déniée. Le sentiment amoureux est attribué au conjoint. C'est lui qui est amoureux d'un/une autre.

L'érotomanie obéit au même schème, selon le syntagme suivant : je l'aime, il m'aime. La représentation d'un amour pour un autre est vécue comme insoutenable. La représentation se

voit refusée et projetée sur l'individu autre. C'est à présent lui qui m'aime. Séquence psychopathologique que l'on peut condenser dans le phrasé suivant : ce n'est pas moi qui l'aime c'est lui qui m'aime.

Second axe déterminant, celui de l'équilibre psychique faisant suite aux phénomènes de déni puis de retour de représentations sous forme réelle. En effet, l'éviction de représentations insoutenables induit un équilibre plus pérenne. Les représentations faisant retour sous forme réelle étant plus acceptables du fait de leur nature sensorielle, non mentale. La vie psychique peut alors se redéployer à partir de ces nouveaux éléments de réel. Cela, par le biais d'une redistribution de la libido sur ces nouveaux objets hallucinés ou déformés (parallèlement et en sus de la redistribution libidinale sur l'instance moiïque mentionnée précédemment).

La libido retirée du monde se re-déploie dans de nouveaux investissements. Le délire n'est pas seulement une manifestation morbide mais une tentative de guérison du processus mortifère de retrait de la libido caractéristique des psychoses : « Ce que nous considérons comme la production de la maladie, la formation du délire, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction. »¹⁶

En somme, deux destins du délire ont pu être énoncés. Le premier se dit comme modalité de retour du dénié. La représentation déniée faisant retour sous forme projetée est susceptible de formation de délire (de persécution, de jalousie...). Le second s'énonce comme reconstruction et réinvestissement libidinal des nouveaux contenus et percepts ayant fait retour.

Un autre mécanisme supposé, assez curieux, est brièvement déployé ; celui d'une possible corrélation entre architecture macroscopique symptomatique et endo perception d'une architecture de la psyché. En effet, dans son délire, Schreber élabore une mécanique des rayonnements divins, de leur retrait du monde puis de leur projection, à l'image du processus psychotique de retrait de la libido du monde puis d'un réinvestissement spécifique. Comme si

¹⁶ (4) S. Freud, *Le président Schreber, Un cas de paranoïa*, p. 72

l'ensemble du vécu morbide et délirant du patient prenait leur source dans une perception fine et profonde des processus psychopathologiques à l'œuvre dans sa psyché.

« Les « rayons divins » de Schreber, composés par condensation de rayons solaires, de fibres nerveuses et de spermatozoïdes (...) formation du délire chez Schreber ressemblent presque à des perceptions endo psychiques des processus dont j'ai posé ici l'hypothèse comme base d'une compréhension de la paranoïa »¹⁷.

d - Idéal du Moi externalisé

Reste à rendre compte des phénomènes d'influence et des manifestations hallucinatoires accusatrices très souvent rencontrés dans la pathologie psychotique. L'introduction du concept d'idéal du moi permet d'y suppléer et de construire une psychopathologie explicative de cette clinique. Le concept d'idéal du moi peut se définir ainsi : « Il s'agit de l'instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. »¹⁸

Cet idéal du Moi, commun à tous les individus en tant que support de la conscience morale, résulte du développement psychogénétique et se soutient d'un attachement libidinal à ces représentations d'objets parentaux/sociétaux. Dans la maladie psychotique, l'intérêt et la libido du sujet se désengagent de ces représentations et figures. Elles surgissent alors sous forme de réalité acoustique et verbale, commentant et incriminant les faits et gestes du sujet. Voilà donc nos phénomènes hallucinatoires accusateurs.

Quant au syndrome d'influence, défini par une sensation de présence humaine diffuse s'accompagnant d'impressions de vol de pensée ¹⁹, il peut s'entendre comme manifestation

¹⁷ (4) S. Freud, *Le président Schreber, Un cas de paranoïa*, p. 78

¹⁸ (1) Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 184.

Précisons le point suivant : dans le texte où Freud déploie le rapport de l'idéal du moi et d'une certaine symptomatologie psychotique (Pour introduire le narcissisme), la distinction d'avec le Surmoi n'est pas tout à fait formalisée, elle le sera dans « Nouvelle conférence sur la psychanalyse », texte de 1932 où le Surmoi serait support de la conscience morale en tant qu'elle supporte le sentiment de culpabilité et l'idéal du moi en tant qu'il supporte le sentiment d'infériorité)

¹⁹ Voici une définition plus exacte du phénomène :

clinique d'un processus similaire. L'idéal du moi extériorisé et présentifié, scrute les faits, gestes et pensées du malade. Tout se passe comme si une instance externe soumettait à l'examen ses réflexions, les dédoublant d'une présence et d'un commentaire continu.

Pour ces deux phénomènes cliniques (syndrome d'influence et accusations hallucinatoires) la séquence processuelle est donc la suivante : il y a retrait d'investissement des figures d'attachement et de leurs fonctions développementales corrélatives. S'ensuit un surgissement de ces figures-instances sous forme réelle.

Dans le texte : « Les voix, ainsi que cette foule laissée indéterminée, viennent maintenant au premier plan, du fait de la maladie, de sorte que l'histoire du développement de la conscience morale se reproduit régressivement. Quant à la rébellion contre cette instance de censure, elle provient de ce fait, conforme au caractère fondamental de la maladie, que la personne veut se dégager de toutes ces influences, à commencer par celle des parents, et qu'elle en retire sa libido homosexuelle. Sa conscience morale lui revient alors, sous une figure régressive, comme action hostile de l'extérieur. »²⁰

Apparaît un mécanisme non formulé dans nos énoncés précédents : nous avons préalablement fait état du retrait d'investissement des objets-mondes environnants, mécanisme réutilisé dans cette séquence explicative. Le surgissement dans le réel d'une représentation déniée a pu être énoncée précédemment mais n'est pas repris pour notre explication du phénomène d'influence. Ici, les représentations en question ne sont pas posées comme déniées. Il y a simplement retrait d'investissement de certaines figures d'attachement. C'est ce retrait qui entraînera ce surgissement dans la réalité de l'idéal du moi. Le retrait libidinal de ces instances serait donc susceptible d'entraîner une extériorisation de ces mêmes instances. Ce processus de

Phénomènes parasites vécus par le patient avec la conviction d'une action occulte qui dirige ses pensées, oriente ses sentiments, commande tout ou partie de ses actes et de ses comportements : "on me fait parler, on me fait penser, on me fait agir, etc." (J. Séglas et L. Barat, 1913). *Les hallucinations psychiques y tiennent un rôle fondamental. Parfois par le biais d'une machine à influencer, ont été décrits des délires médiumniques, de possession, de protection, manichéens. Ces expériences s'observent essentiellement : au cours des schizophrénies surtout lors de leurs moments féconds, alors accompagnées de sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation ; dans les psychoses hallucinatoires chroniques où, avec p. ex. l'écho de la pensée, elles font partie de l'automatisme mental.* H. Claude, neuropsychiatre français, membre de l'Académie de médecine (1930)
 Syn. syndrome d'action extérieure
Dictionnaire médical de l'académie de médecine, version 2022.

²⁰ (7) S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, p. 14

surgissement des instances à la suite d'un retrait n'a pas été formulé jusque lors, il est suffisamment remarquable et étonnant pour le notifier de manière précise.

Cette présentation condensée des travaux freudiens sur la psychose ne nous permet certes pas de questionner nombre de points obscurs de la théorie. Il nous semble néanmoins nécessaire d'interroger quelques propositions précises ayant trait aux mécanismes pathologiques déployés notamment celui d'extériorisation des instances.

Dans cette présentation du phénomène d'influence, il est difficile de saisir le lien fait entre retrait du monde, stase narcissique de la libido et retour sous forme régressive et acoustique de la conscience morale. Certes, le Surmoi/idéal du moi est posé comme instance de la conscience morale. Certes, elle est le substratum des injonctions et idéaux parentaux et sociétaux.

Mais par quel processus le retrait libidinal des objets sociaux-parentaux et de leurs corrélats représentatifs entraînerait-il un retour des représentations liées à cette instance sous forme réelle ? Nous avons en effet posé comme prérequis d'un retour dans le réel le déni de représentation. Or, d'une, il ne s'agit pas ici de représentations mais d'instances représentatives. De deux, ces instances ne sont pas déniées, le sujet opérant un retrait à leur égard.

Faut-il élargir le concept de manière plus large ? Et envisager alors un retour dans le réel non seulement des représentations déniées, mais aussi des instances autres supportant ces représentations et simplement refusées ?

Certains phénomènes cliniques et leur corrélats psychopathologiques ont pu être traités. Mais quid des autres phénomènes morbides souvent associés dans les pathologies psychotiques comme les symptômes psychomoteurs, le petit automatisme mental et autres accès maniaques ? La question des troubles du langage est quant à elle traitée de manière assez étendue par Freud, nous y reviendrons ultérieurement et proposerons une articulation psychopathologique spécifique de ces troubles.

Avant de poursuivre, reprenons rapidement les différentes manifestations cliniques de la psychose et leur corrélats psychopathologiques explicités à partir de l'œuvre de Freud. L'hallucination négative ainsi que les symptômes négatifs procèdent d'une part d'un retrait d'investissement libidinal du monde-objet, d'autre part d'un déni de représentations insoutenables (et de l'amputation des affects et percepts qui lui sont associés).

L'hallucination, le délire, peuvent s'entendre de différentes manières. Premièrement, elles relèvent d'un retour sous forme de percept des représentations déniées. Deuxièmement, elles fonctionnent comme substrats d'une reconstruction délirante dans un investissement renouvelé du monde. Troisièmement, dans leurs modalités de syndrome d'influence et d'hallucinations accusatrices, comme extériorisation d'une instance constitutive de la psyché nommée Idéal du Moi.

A l'énoncé condensé des processus morbides en jeu, la thématique des représentations psychiques et d'un destin pathologique de ces représentations apparaît centrale. Nous avons de fait pu établir les principales acceptions des concepts de représentation chez Freud ainsi que leur extension topique dans un chapitre précédent. Un déploiement de la clinique psychotique dans une dimension psychopathologique s'en est suivie. A présent, exposons l'utilisation des concepts de représentations formalisés par le neurologue viennois pour rendre compte de la pathologie psychotique.

B - Articulation des concepts de représentation de mot, de chose et leurs conséquences sur l'analyse de la psychose chez Freud lui-même

Ce mouvement est exposé dans « L'inconscient », l'un des chapitres de l'opuscule *Métapsychologie*, ouvrage freudien écrit en 1915²¹.

La thématique des psychonévroses narcissiques (c'est à dire les psychoses) est proposée comme modèle d'accès privilégié au fonctionnement psychique notamment inconscient. Un certain nombre de processus et contenus enfouis, seulement accessibles chez le névrosé par le biais de la méthode analytique, se révèle affleurant dans le monde psychotique. Nul besoin de méthode d'investigation de l'inconscient pour l'observer chez ces malades, l'intervalle psychique conscient-inconscient apparaît aboli. Ainsi, le malade exprime en état de conscience des contenus auparavant inaccessible à la conscience (en état pré-morbide). Les enjeux œdipiens, centrés sur la menace de castration, peuvent ainsi affleurer chez le sujet schizophrène. Tandis

²¹ (8) S. Freud, *Métapsychologie*

que la mise à jour de ce complexe inconscient chez le sujet névrosé appartient à l'un des enjeux de la cure.

« En ce qui concerne la relation des deux systèmes psychiques, il a été remarqué par tous les observateurs que, dans la schizophrénie, beaucoup de choses étaient exprimées en tant que conscientes, alors que, dans les névroses de transfert, il nous faut d'abord en montrer l'existence dans l'inconscient grâce à la psychanalyse »²².

Autre caractéristique déterminante, l'altération du langage du sujet malade et ce, à différents étages. Le mode d'expression est étrange, recherché, affecté. Le discours et les propos sont désorganisés. Le contenu du propos se centre sur des intérêts spécifiques et notamment la relation aux organes et l'innervation du corps.

L'analyse du langage se poursuit ensuite à l'aune des distinctions de représentation de choses et de mots :

Chez le sujet non psychosé, les représentations de mot relèvent d'un phénomène conscient, cloisonné. La représentation de chose quant à elle appartient aux deux systèmes, conscient et inconscient. Les représentations de chose et leurs investissements sont non cloisonnés dans l'espace inconscient. Leurs investissements libidinaux sont susceptibles de condensation, déplacement.

Pour donner un rapide exemple simplifié : envisageons un individu en conflit avec sa mère. Lors d'une dispute violente avec cette dernière, l'individu observe une araignée. Il développe par la suite une phobie des araignées mais continue à avoir de bonnes relations à sa mère.

Les représentations de mot de la scène seraient les termes mère-violence-araignée. Les représentations de choses seraient l'apparence, la souffrance, les émotions, liées aux trois termes. Dans l'inconscient, les représentations de chose ont été l'objet d'un déplacement, la représentation de chose araignée est venue se substituer à la chose maman-violence. Ce qui explique la phobie constituée. Les représentations de chose sont donc mobiles, permutable dans l'inconscient. Par contre, les représentations de mots sont intactes et non modifiées.

²² (8) S. Freud, *Métapsychologie* p. 102

Revenons à notre propos. Chez le sujet psychosé, les mots sont soumis aux processus psychiques primaires, ils condensent et transfèrent aux autres mots leurs investissements par déplacement. Cette attitude est ordinairement propre aux représentations de choses. Ainsi, dans notre exemple, la représentation de mot est susceptible d'interversion. La représentation de mot araignée se substituera à la représentation de mot maman pour désigner la représentation de chose maman. Le sujet malade pourra ainsi se penser fils des araignées.

Précisons qu'à cette articulation, le texte freudien apparaît difficile voire contradictoire, nous en restituons donc ce que nous pouvons en extraire et harmoniser. Une autre compréhension apparaît possible au vu des difficultés du texte : les représentations de mot (domaine du conscient) et leur corrélat représentatif de chose consciente vont acquérir une autre fonction ; celle de mettre en jeu le processus de représentation de chose dans ses aspects conscients et inconscients lors de l'évocation de la représentation de mot. Autrement dit, l'inconscient de « chose » affleure y compris à la simple représentation de mot. En guise d'exemple, la représentation du mot « mère » chez le sujet psychosé évoquera aussi sa charge inconsciente, à savoir les affects et motions sexuels la concernant.

Au regard de l'investissement libidinal des représentations de chose et de mot chez le schizophrène, des modifications s'opèrent comparativement au névrosé. L'on pourrait les traduire ainsi : le schizophrène présente un retrait de la libido-investissement en égard aux objets du monde, il dévoile un retrait de l'investissement des représentations de choses. De manière parallèle, l'étrangeté du rapport au langage et sa soumission au processus primaire signent un investissement marqué des représentations de mot. Le mouvement morbide de retrait du monde et des relations, mouvement qui semble global, inéluctable et aux conséquences des plus effroyables, s'accompagne curieusement d'un investissement particulier d'un certain domaine : celui du langage.

Freud propose une analyse du paradoxe et nous indique qu'il s'agit possiblement d'une ébauche de guérison. Le malade tente ainsi de recouvrer quelque chose d'un investissement des objets du monde en débutant par l'investissement d'« objet » représentation de mot.

De fait, poursuivons avec l'auteur de la *Métapsychologie* et faisons remarquer la chose suivante « on peut avancer au sujet du mode de pensée des schizophrènes la chose suivante : ils manient les choses concrètes comme si elles étaient abstraites »²³.

Cette focalisation sur la représentation de mot relative à un objet déterminé entraîne donc une forme d'abstraction qui conduit le malade à méconnaître la qualité d'existence sensible des objets, à les manipuler comme des abstractions. Cela n'est pas sans rappeler une certaine propension des hommes « sains » à penser sur une modalité abstraite ressemblante. Ce que l'on qualifie communément de posture philosophique. Où l'objet semble dégagé de ses qualités sensibles et où l'abstraction, le mot-concept, devient prépondérant²⁴.

Refermons ce bref aparté et concluons :

Nous avons donc pu exposer l'articulation freudienne entre théorie de la représentation et schème explicatif de la psychose. A présent, envisageons de poursuivre plus personnellement cette dialectique entre mécanismes de la psychose et appareil représentatif. Notre tentative consistera à interroger et questionner cette articulation, à en déployer les conséquences non explicitement déployées par Freud.

²³ S. Freud, *Métapsychologie*, p. 110

²⁴ Cette remarque freudienne ouvre sur une perspective bien riche, largement développée dans l'excellent ouvrage de Louis Sass, *Les paradoxes du délire*. Cette proximité entre pensée philosophique et pensée schizophrénique est longuement analysée notamment à l'aide d'outils conceptuels proposés par Wittgenstein.

4 - Apports de l'étude des mécanismes psychotiques au fonctionnement général de l'appareil psychique

En reprenant les différents mécanismes psychopathologiques dégagés par Freud le long de son œuvre, un mécanisme paraît fondamental. Sa survenue se situerait d'ailleurs en amont des mécanismes autres et entraînerait la cascade des processus morbides psychotiques.

Il s'agit du phénomène de déni de représentation. Une représentation insupportable pour le sujet est mise à l'écart de la psyché, refusée de manière bien plus tranchée que dans le refoulement. Conjointement, l'intérêt du sujet pour le monde et les objets qui l'environnent s'affaïsse, intérêt qui se concentre peu à peu sur le Moi du sujet. Aux désinvestissements des choses succède un investissement curieux des mots, entraînant ce rapport au langage étrange, maniéré, abstrait. La représentation refusée et déniée fait retour par les percepts externes tandis que l'intérêt-libido du sujet se re-déploie autour de cette représentation devenue hallucination et délire.

Déroutons donc quelques conséquences de cette succession de mécanismes et de leur hiérarchie sur le fonctionnement psychique général :

La place des représentations dans le phénomène pathologique est donc centrale. En effet, nous proposons de dire le déni de représentation comme engendrant la mise en branle du processus psychotique.

L'appareil de représentation, son fonctionnement et sa morbidité, sont donc au cœur du processus psychotique²⁵. C'est la une thèse majeure à laquelle nous conduit notre réflexion psychopathologique.

²⁵ L'origine des représentations est un sujet que l'on ne peut manquer d'aborder. D'où proviennent les représentations qui constituent la psyché ? Nous avons établi le caractère « présentatif » des représentations. Il s'agit de re-présenter à la psyché des objets déjà présentés. Cela implique des représentations premières, primitives. Qu'il faudrait faire remonter à l'histoire infantile du sujet. L'enfant apprenant le langage serait exposé à des stimuli, perceptions, qui laisseraient trace dans son conscient et inconscient. Traces mnésiques possiblement ressuscitées par une nouvelle exposition aux percepts et stimuli. Cela ne dédouane pas d'explicitier le motif de formation premier des représentations primitives, ensuite rappelées et remaniées, voire déniées. Les travaux de psychodynamiciens tels W.Bion, D.Anzieu, P Aulagnier sont d'un grand secours pour expliciter ces processus archaïques.

L'appareil psychique serait donc capable de retirer, dénier, exclure certaines représentations inconscientes de son espace propre. Il existerait donc une forme de maîtrise et une relative liberté de l'esprit-inconscient sur certains de ses constituants. Il ne semble pas pertinent d'étendre cette propriété de la psyché aux représentations conscientes. Nous n'avons en effet pas d'exemple d'un déni de représentation consciente que ce soit dans le domaine de la pathologie, psychotique ou autre ou bien encore du sujet sain.

La distinction représentation de mot et de chose traverse l'œuvre freudienne. Nous avons par ailleurs une proposition descriptive du rapport au langage schizophrénique où la représentation de mot se voit traitée comme représentation de chose. Pourtant, nous n'avons pas d'indice explicite du type de représentation déniée dans l'émergence psychotique. Inférons qu'il s'agit de la représentation de chose. En effet, nous avons pu inférer le caractère inconscient des représentations déniées. Or, seules les représentations de choses relèvent d'un caractère inconscient.

Le motif de déni relevé est celui du caractère insupportable de la représentation en question. Le terme insupportable se doit d'être traduit en termes d'économie psychique. De fait, nous discutons non pas d'un sujet humain mais de l'appareil psychique. Il paraîtrait déplacé de lui prêter de telles affections de caractère. Insupportable pourrait alors se traduire par incompatible, discordant, qui jurerait avec l'articulation de l'ensemble des représentations en présence. Ainsi, ce qui serait susceptible d'un tel état de discordance serait une représentation « fondamentale » ou cruciale du sujet. Du coup, l'on suppose une psyché en tension vers une homéostasie, un équilibre, mobilisant différents artifices et procédés pour maintenir cela. L'on ne peut manquer de comparer cette dynamique avec celle d'un organisme, vivant et animé, mobilisant tours et détours afin d'assurer son équilibre.

Dans la même lignée, il est remarquable qu'un déni de représentation localisé puisse entraîner une destruction ou modification en profondeur de l'appareil psychique. La représentation localisée, particulière, constitue en effet une partie de l'appareil global. Le caractère discordant d'une des parties serait à même de « saboter » l'ensemble de l'appareil. Modifiant et empêchant

Lacan, grand commentateur de Freud, s'y est aussi attelé. Nous tenterons d'y revenir dans la suite de notre travail.

par la même la possibilité de représentation psychique. Nous pouvons ainsi dire qu'une des parties peut avoir une influence majeure sur le tout.

L'anamnèse des sujets psychotiques apporte très souvent l'indice d'un événement, tragique ou parfois bénin à l'orée du phénomène psychotique symptomatique. Est-ce cet événement et la représentation associée qui opèrent sur une représentation ancienne, cette dernière étant alors déniée ?

Ou alors ce déni de représentation préexistait à l'événement ? La survenue de ce dernier ayant eu pour effet de ramener une chaîne représentative dont l'une des mailles a préalablement été « déniée » ?

La question de l'instance opératrice de ce mécanisme est déterminante. En effet, si ce mécanisme apparaît prépondérant dans le destin psychique d'un grand nombre d'individus à travers les âges, il serait licite de dégager un opérateur constant de cela. Ou encore de nommer l'opération-opérateur. Il ne s'agit pas de repérer une instance matérielle mais plutôt de désigner qualité et nature du processus en jeu (Exemple du mécanisme de refoulement « opéré » par le Surmoi).

La représentation est déniée mais reparaît sous forme de perception hallucinatoire. Différentes déductions s'ensuivent :

D'une part, il existerait un lien bidirectionnel entre représentation et appareil sensible. Si la perception sensible d'un objet du monde entraîne l'émergence de représentations associées, le trouble de représentation d'une chose est capable de faire émerger une perception « sensible » nouvelle de cette chose même.

D'autre part, si la psyché dénie la représentation insupportable, il ne peut la faire disparaître purement et simplement. Il compose avec, la transforme en quelque chose de nature différente. De représentation à perception. La chose sous forme de perception sensible serait moins discordante et insupportable car ne faisant pas partie de la chaîne représentative du sujet mais de sa chaîne de perceptions. (Une question s'impose alors : la chose perçue sous le mode sensible, y compris sous le mode halluciné, est supposée génératrice d'une nouvelle représentation psychique de chose. C'est pourquoi le modèle freudien implique un désinvestissement des représentations de chose, il n'y a donc pas de retour sous forme représentative de cette perception).

Il apparaît licite de se demander quel processus soutient pareil mécanisme transformatif. Ce mécanisme est-il propre à la psychose ? Ou bien retrouve-t-on cette capacité transformative, de la représentation aux percepts, dans d'autres types d'état mentaux ?

5 - Conclusion

Faisant suite à une courte présentation du modèle de l'appareil psychique articulé autour des notions de représentation de chose et de mot, nous avons pu exposer les mécanismes psychopathologiques principaux impliqués dans la pathologie psychotique à partir de l'enseignement freudien. Autorisant alors un enseignement possible de ces mécanismes pathologiques de la psychose sur les processus de pensée et de représentation chez l'homme.

Dans la suite de notre exposé, nous nous attarderons sur les travaux de Jacques Lacan, psychiatre et psychanalyste qui n'est plus à présenter. Si Freud esquisse une théorisation de la psychose chevillée aux concepts de représentations de chose et de mot et au paradigme psychique qui les soutient, Lacan prend une autre voie.

Nous suivrons une lignée commune à celle déployée précédemment : articuler psychose et processus de pensée autour d'un enseignement de la première pour les seconds. Nous débuterons par une présentation de l'appareil de représentation psychique lacanien puis nous exposerons sa fécondité quant à l'analyse et au traitement de la psychose. Enfin, nous terminerons par une critique et articulation plus personnelle sur les rapports entre psychose et appareil de pensée.

En guise de préambule, précisons le caractère « modeste » de notre exposé. La pensée lacanienne est d'une complexité parfois extrême, sans cesse remaniée et dont les développements s'étalent sur plusieurs dizaines d'années. Le prisme de notre réflexion sera défini au préalable et se focalisera sur une dimension précise de son œuvre et de sa pensée.

Deuxième partie

Avec Lacan, autour de la psychose

Notre spectre de travail sera le suivant : une réflexion qui s'axera sur les concepts linguistiques de signifiant et signifié et leur articulation à la maladie psychotique.

Nous commencerons par une présentation des concepts linguistiques proposés par Ferdinand de Saussure dans leurs rapports avec une modélisation de l'appareil de pensée.

Puis nous envisagerons la reprise de ces concepts et l'adaptation qu'en propose J. Lacan pour penser l'homme, l'inconscient et la psychopathologie.

Ensuite, il va s'agir de travailler sur une théorisation de la psychose à partir des champs du signifiant et du signifié, tout en faisant retour sur ce que la psychose laisse à voir de l'appareil linguistique.

Pour finir, nous envisagerons quelques éléments critiques de cette théorisation.

1 - Saussure et la linguistique générale

Rappelons de nouveau la perspective psychiatrique et psychopathologique qui est la nôtre conduisant au déploiement de l'enseignement saussurien. Il s'agit de dire la maladie psychotique comme maladie des processus du penser. Cela suppose un préalable incontournable, l'édification d'un appareil du penser déterminé.

C'est celui proposé par Saussure, repris ultérieurement par Lacan, que nous déploierons ici : un appareil du penser prenant assise sur le langage.

Saussure propose une vision particulièrement novatrice et pertinente de la science linguistique. Ses travaux eurent une influence retentissante sur l'ensemble du monde intellectuel et initièrent ce que d'aucuns nomment l'approche structuraliste. La quasi-entièreté de ses travaux sont présentés dans les *Cours de linguistique générale*²⁶, document rédigé par ses élèves et condensé

²⁶ (9)

des cours donnés par leur maître au cours de sa carrière. C'est à partir de cet écrit que nous déploierons sa pensée.

A - De quelques définitions

En guise de préambule, les objets de cette science sont définis. Il va s'agir entre autres de dégager des lois universelles, générales et permanentes de la langue en prenant pour matière toute manifestation du langage humain. Nous allons décrire un découpage d'une séquence de langage en temps fondamentaux qui autoriseront une définition précise de l'objet de la langue.

Lorsqu'un individu A s'adresse à un individu B, disons par le biais d'un terme, celui de chaise. En A, le sujet pense l'image acoustique « i » de chaise, c'est-à-dire l'ensemble des phonèmes de ce terme qu'il associe au concept « c » de chaise. Il énonce le terme chaise par le biais « p » des organes phonatoires. L'individu B réceptionne via sa capacité d'audition « a » ce terme, forme alors l'image acoustique « i » associé au concept « c ». La séquence c-i relève du domaine psychique, la séquence p-a du domaine physique.

a - Définition de la langue

Elle sera définie comme l'ensemble des unités qui associent une image acoustique « i » à un concept « c ». Cette association « i » et « c » prendra le nom de signe. Pour l'exemple mentionné, il s'agira du signe « chaise » qui renvoie à la fois à l'image acoustique chaise et au concept de chaise. Précisons bien entendu la nature psychique de cette image acoustique « i ». Ce signe est partagé par l'entière population des individus parlant cette langue définie. Il existe virtuellement dans tous les esprits de cette collectivité.

L'ensemble des signes « c-i » présent dans l'esprit d'une collectivité parlant le même langage sera défini comme la langue. C'est donc un fait social, collectif, qui se définit par des objets concrets, formels mais purement psychiques. Elle n'existe parfaitement que dans la masse.

La langue, objet central de la linguistique et définie comme système de signes, appartient à ce que l'on qualifie de sémiologie ou science des signes. La sémiologie comprend en effet l'ensemble des systèmes de signes et leurs lois. A titre d'exemples, mentionnons l'écriture, les

rites, les codes de politesse et bien sûr la langue. La sémiologie a donc trait aux faits psychiques humains, à ce titre elle est régie par des lois psychologiques (langue compris).

b - Définition de la parole

Lorsqu'un individu combine spécifiquement un ensemble de signes et en formule l'expression, nous parlerons alors de parole. Il s'agit d'un phénomène à la fois physique et psychique. C'est un phénomène individuel.

Les faits de parole sont évidemment connectés au fait de langue : c'est en puisant et combinant dans le réservoir de la langue qu'une parole individuelle peut survenir. De plus, l'apprentissage des langues se fait chez tous les hommes via l'apprentissage d'une langue maternelle, véhiculée par les paroles des individus environnants. Ajoutons le fait que la langue est susceptible d'évolution et de modification le temps faisant. Cette évolution est permise par les faits de parole, individuels, se distribuant ensuite dans la collectivité.

c - Définition du langage

Le langage peut s'entendre comme la combinaison de l'ensemble des faits de langue et de parole (c-i-p-a).

B - Nature de la langue et ses propriétés

Nous avons au préalable défini la langue comme système de signes distincts. Nous avons par ailleurs précisé sa qualité d'objet principal de la linguistique en tant qu'elle détermine une science autonome, non dépendante des lois physiques et acoustiques.

Soit le signe défini comme la combinaison c-i. Substituons avec Saussure les vocables de concept et d'image acoustique par ceux, respectivement, de signifié et signifiant.

Les rapports de signifié-signifiant apparaissent de manière claire comme arbitraire. Prenons l'exemple du signifiant arbre : il n'y a pas de rapport entre l'inscription phonémique de ce terme et le concept d'arbre, entre l'image acoustique et l'objet représenté. La langue pourra au gré des

aléas signifier le concept d'arbre par le signifiant chaise. Il en est ainsi de l'entièreté des signes d'une langue. Dans le texte : « Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire. »²⁷ Nous pouvons donc différencier le signe du symbole, ce dernier évoquant dans son signifiant quelque chose du signifié (le symbole de la balance pour la justice évoque directement dans son symbolisme l'idée d'équilibre et donc de justice). Cet arbitraire du signe n'est pas le propre de la langue, il en est de même pour l'ensemble des systèmes signes (rites, écriture...) dont la dimension d'arbitraire signe la définition.

Autre propriété de la séquence signifiante, son caractère linéaire dans le temps (succession de termes selon une linéarité).

Comme évoqué précédemment, le signe est immuable, il est imposé à la masse, au collectif, à l'image d'une loi avec laquelle on ne transige pas. La dimension d'arbitraire appuie cette dimension impérative, en tant que le signe est non rationnel, arbitraire, on ne peut y transiger. On ne peut décider à son aise de modifier un des signes de la langue, au risque du ridicule et de porter sa modification dans une solitude éperdue. Malgré cette apparente immutabilité, la langue se modifie au gré du temps, portée initialement par la parole de quelques-uns. Il ne s'agit pas d'une pure altération des phonèmes et signifiants mais aussi modification des signifiés. Les altérations et modifications vont modifier les rapports entre signifiant et signifié « Quels que soient les facteurs d'altération, qu'ils agissent isolément ou combinés, ils aboutissent toujours à un déplacement du rapport entre le signifié et le signifiant »²⁸.

C - Diachronie et synchronie

Une fois précisées ces définitions et propriétés de la langue, une distinction fondamentale se donne à voir dans l'analyse de cette dernière. Il est possible de l'étudier sur une modalité synchronique, c'est-à-dire à un temps t déterminé, en tant que système défini. Cette modalité sera alors régie par certains principes et lois « la linguistique synchronique s'occupera

²⁷ (9) *Cours de linguistique générale* p. 100

²⁸ *Ibid* (9) p. 109

des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistant et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective »²⁹.

Un autre prisme d'étude est celui de la diachronie, qui s'intéresse à l'étude de la langue dans le temps, à ses altérations et modifications : « La linguistique diachronique étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux. »³⁰

Notre propos se poursuivra principalement sur l'analyse de la synchronie de la langue. En effet, c'est cette dimension de la langue qui apparaît la plus féconde pour penser la psyché dans son ensemble. De plus, notre démarche consiste à présenter les outils linguistiques et saussuriens mobilisés par Lacan dans ses travaux sur l'homme et sa psyché. Or, ce qu'il mobilise relève principalement de ce que Saussure qualifie de synchronie de la langue.

Tout de même, pour faciliter l'intelligence du propos général, déroulons un bref aperçu de ce que l'on qualifie de diachronie de la langue :

Comme énoncé précédemment, la linguistique diachronique étudie la langue dans sa dimension temporelle, elle est attentive aux successions et variations dans le temps amenant à terme une transformation de la langue. Cette évolution se soutient de trois grandes propriétés diachroniques de la langue.

En premier lieu, elle est permise par les changements phonétiques aboutissant éventuellement à des changements de mots.

En second lieu, le procédé analogique autorise cette évolution. Il consiste en une unification des formes une fois l'altération phonétique survenue. L'analogie vivifie les formes et rétablit la régularité, c'est donc un facteur crucial d'organisation temporelle des langues, elle suppose conscience et compréhension du collectif d'un rapport unissant les formes langagières entre

²⁹ Ibid (9) p. 140

³⁰ Ibid (9) p. 140

elles. Ainsi : « Toute création doit être précédée d'une comparaison inconsciente des matériaux déposés dans le trésor de la langue. »³¹

Un troisième principe régit la diachronie de la langue, il s'agit de l'agglutination. Lorsque deux termes successifs se rencontrent selon un rapport régulier dans une séquence de termes, ils peuvent en venir à ne former qu'une seule unité ou terme. (Exemple de ce-ci qui devient ceci ou tous-jours qui devient toujours). Le moteur de l'agglutination serait la perception d'un concept, signifié commun aux deux termes successifs.

D - Lois synchroniques

Etudier la langue dans sa dimension synchronique, c'est-à-dire à un état constitué, statique, implique bien entendu une attention à ce qui la constitue, ses unités. Il va s'agir de définir ces unités puis d'interroger et analyser leurs rapports respectifs.

a - Du signe

Un des modes de définition de l'unité linguistique synchronique réside dans la désignation du signe, déjà mentionné. Si l'image acoustique-signifiant pure relève de la phonologie, le concept-signifié de la psychologie ou philosophie, leur jonction dans le signe constitue l'unité linguistique. Dans le texte : « Tranche de sonorité qui est à l'exclusion de ce qui précède et de ce qui suit dans la chaîne parlée, le signifiant d'un certain concept. »³² Il s'agit d'une définition positive.

De fait, ces unités ne recourent pas les notions de phrase, de mot ni de locution. Elles procèdent d'un champ de définition reposant sur la dimension du signe.

Les signes sont qualifiés d'entités concrètes, non abstraites. En effet, distinguer signifiant isolé ou concept seul relève de l'abstraction. Les signifiants et signifiés ne se donnent à voir que joints, dans une tranche de sonorité-sens qui les relie. La forme primitive, concrète, de la saisie

³¹ (9) *Cours de linguistique générale* p. 227

³² *Ibid* (9) p. 146

d'une pensée-idée-terme est celle de la jonction signifiant-signifié, leur décomposition n'est qu'ultérieure, abstraite.

b - De la valeur

Une autre modalité de définition des unités linguistiques repose sur la notion de valeur. Cette définition se superpose à celle précédemment établie. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une seconde propriété du signe. La valeur d'une chose implique un échange possible de cette chose contre son dissemblable. De plus, elle se définit comme pouvant être comparée avec des entités similaires. Ainsi, la valeur d'un signe repose sur une substitution possible de ce signe par un autre signe mais aussi et surtout par la comparaison de ce signe avec d'autres signes. (Par exemple, une pièce d'un euro peut s'échanger contre une baguette de pain, on peut la substituer par autre chose de valeur similaire. De plus, sa valeur de deux euros s'établit d'une comparaison avec d'autres valeurs monétaires : pas un, pas trois, pas quatre mais deux euros).

La valeur implique la notion de comparaison avec ce qui existe en dehors de la chose. Appliquée au champ du signe, elle se décline et féconde l'horizon signifié comme signifiant. Soit un signifié déterminé comme « redouter » : ce concept prend sa définition et son champ d'application de la comparaison avec d'autres concepts comme celui de « craindre, avoir peur ». Son sens réside dans la différence et l'exclusion des autres concepts de sens voisins. Si l'un des concepts voisins est modifié, le sens de « redouter » s'en trouvera lui aussi impacté. Ou l'on voit que ce qui fonde l'unité conceptuelle est une différence. Celle de l'unité d'avec les autres unités voisines.

Le signifié prend alors sa valeur de sens de la position qu'il occupe dans l'espace des signifiés et à l'exclusion de ces derniers. Il relève d'une définition négative.

Résumé par Saussure, cela donne : « Dans tous ces cas, nous surprenons donc au lieu d'idées données d'avance, des valeurs émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement

par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. »³³

De manière similaire, dans le périmètre signifiant, ce qui fonde l'unité d'un phonème précis est la comparaison et différence d'avec les autres phonèmes. Preuve en est des latitudes d'articulation et sonorités possibles pour un phonème sans en impacter l'intelligence pour l'auditeur. Cette observation s'étend au champ du mot et de la phrase. Ce qui assoit donc la nature du signifiant, image acoustique d'un terme, est sa différence acoustique d'avec les autres termes, leur non coïncidence : « Cela est plus vrai encore du signifiant linguistique ; dans son essence, il n'est aucunement phonique, il est incorporel, constitué, non par sa substance matérielle, mais uniquement par les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres. »³⁴

En somme, les signifiants comme signifiés pris isolément répondent à une logique de caractérisation négative, ils tirent leur substance et leur unité d'une chaîne de différence d'avec les autres signifiants et signifiés. Nulle substance ni détermination positive dans ce prisme de la langue, mais seulement des différences. Plus encore : « Une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système. »³⁵

En revanche, si l'on considère la dimension du signe, jonction du signifié et du signifiant, la définition relève d'un positif. Le signe *est* la jonction d'un signifiant et d'un signifié donnés. Comparer deux signes, c'est distinguer deux réalités positives. En sus de cette positivité constituée, les signes de la langue sont eux aussi faits et institués par jeux d'opposition constants. Ainsi, la dimension grammaticale du pluriel et du singulier s'alimente de leur opposition. Sans singulier pas de pluriel et vice versa. De sorte que la langue dans son organisation globale ne se soutient que d'un jeu continu des différences entre ses unités. Le signe lui-même s'institue comme unité en égard à ce qui le distingue des autres signes.

³³ (9) *Cours de linguistique générale* p. 162

³⁴ *Ibid* (9) p. 164

³⁵ (9) *Cours de linguistique générale* p. 166

E - Rapports syntagmatiques et associatifs

Nous avons au préalable esquissé une définition des unités de la langue par le biais des vocables de signe et de valeur. Cela, sur une modalité d'étude synchronique. Poursuivons notre analyse de ces unités et des rapports qu'elles entretiennent entre elles sur une modalité similaire.

a - Rapport syntagmatique

Deux rapports entre unités linguistiques se donnent à voir. Le premier consiste en une attention portée à la séquence linéaire des termes de la langue dans un énoncé de parole. C'est un rapport qualifié de syntagmatique, à savoir focaliser sur un minimum de deux unités de langue consécutive. Suivant la ligne de pensée élaborée plus haut, les valeurs des termes du syntagme reposent sur l'opposition entre ses unités. Il va s'agir d'opposer les deux unités entre eux. Ou bien d'opposer le tout avec ses parties.

Soit donné le syntagme « contre tous », sa valeur repose sur l'opposition et la différence des termes « contre » et « tous ». « Contre » prend valeur de sa place dans le syntagme et de sa différence d'avec le vocable « tous ». Si l'on inverse les positions des termes, le sens s'en trouve modifié. Par ailleurs, la valeur de « contre tous » s'origine aussi dans son opposition et sa différence avec les parties qui la composent. « Contre tous » s'opposent à « contre » et à « tous ».

En somme, l'analyse syntagmatique donne à voir l'unité de langue comme dépendante de ce qui l'entoure et des parties qui la composent.

b - Rapport associatif (ou paradigmatique)

Il s'agit du second rapport étudié. C'est un rapport qui s'origine dans la langue en tant qu'elle véhicule l'ensemble des unités linguistiques dans la masse des esprits parlants. Lorsqu'un signe nous est présenté matériellement ou psychiquement, une myriade d'associations d'autres termes, de signifiants et signifiés se déploient. La loi qui règle le type de termes associés au premier signe est celle de l'analogie : c'est la ressemblance qui influence sur le type d'unités déroulés. Cette analogie peut cibler le signifié du signe. Ainsi, penser ou énoncer le terme « pomme » implique de dérouler une série associative autour de ce dernier. Du côté signifié,

cela donne : arbre, fruit, citron, jaune, plante... Le déploiement d'une série associative sur la modalité signifiante existe aussi largement. De fait, penser à « faire » peut déployer les termes « fer », « affaire ».

La valeur du vocable nous est donnée par l'opposition de ce dernier avec l'ensemble des séries associatives. Pomme n'est pas fruit, arbre, poire, plante. C'est par opposition à l'ensemble des analogons du vocable que son sens ou encore sa valeur se détermine.

Les deux rapports sus mentionnés, syntagmatique et paradigmatic, sont constitutifs du mécanisme de la langue. Ils sont présents de manière simultanée dans toute association d'unités linguistiques. Illustration peut s'en donner de la manière suivante : dans « défaire », l'analyse syntagmatique s'enquiert du rapport-opposition entre « dé », « faire ». Le rapport associatif déroule les séries associatives analogues des deux unités (dé : décoller, déplier, déplacer... faire : refaire, contrefaire, fabriquer...) et autorise ainsi une spécification de sens.

Ce mécanisme bimodal intéresse toute phrase, tout mot, tout phonème et constitue le déploiement de la loi langagière fondamentale : tout réside dans un jeu d'opposition, seuls les rapports de différence importent.

Nous avons donc pu exposer quelques-uns des principaux apports saussuriens à l'étude la langue. Cela, en définissant son objet, ses propriétés et ses briques élémentaires. Signe et valeur ont pu être identifiées comme constituants des unités linguistiques premières dont les rapports s'entendent comme syntagmatique et associatif.

Certes, l'analyse de la langue a été menée. Néanmoins, la visée de notre travail concerne l'étude des processus de pensée et leur liaison à la psychose. Et si l'on convient aisément des rapports approximatifs que la pensée entretient avec le langage, les points de rencontre et de rupture se doivent d'être formulés. Proposons à présent quelques éléments de précision permis par le déploiement de la pensée saussurienne.

F - Des mécanismes de la langue dans leur rapport à la psyché

Cette jonction des mécanismes de langue et de pensée est assez clairement pointée par Saussure dans son chapitre « De la valeur linguistique »³⁶. C'est à travers la question du signe linguistique que cette jonction se déploie pour étendre ses ramifications aux processus de pensée généraux.

Déployons le texte saussurien : de manière primitive, la pensée ne serait qu'une masse amorphe, indistincte, indéfinie. Philosophes et linguistes s'accordent sur ce point, le langage introduit des éléments différenciés et précis dans ce magma initial : « Sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. »³⁷

Mais, la stabilité des idées et des pensées ne saurait venir de la pure image acoustique, avatar d'une stabilité préexistante auquel les idées viennent s'agglutiner. En effet, les sons et leur image mentale obéissent à la même évidence confuse en dehors des unités signifiantes. Il n'y a qu'à examiner la posture de l'individu à l'écoute d'une langue qu'il n'entend pas. Les éléments perçus seront un long continuum de sons indéterminés.

Reprenons : Comment donc la langue s'articule-t-elle aux processus de pensée ? Quel mécanisme fait d'un amas indistinct une suite organisée ?

Saussure propose l'agencement suivant : Si la pensée-son initiale est une masse indéterminée, la langue vient former des unités, image de sons-pensées, que l'on qualifie alors de signe. Ces unités soutiennent et décomposent la pensée en éléments différenciés : « Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. »³⁸

³⁶ (9) *Cours de linguistique générale* p. 155

³⁷ *Ibid* (9) p. 155

³⁸ *Ibid* (9) p. 156

La pensée ne se saisit que d'une jonction du sens à l'image sonore, au signifiant. Réciproquement, le signifiant est pris dans le signifié. A l'image du recto et du verso d'une feuille, le signifiant et le signifié sont pris l'un dans l'autre, on ne peut découper le recto sans en abîmer le verso. Les deux faces de l'unité du signe, signifiant et signifié sont donc le prisme à travers lequel la pensée se saisit.

Le paradigme saussurien mérite d'être spécifié dans son originalité. Cela favorisera sans nul doute l'intelligence du propos. En effet, la question du signe évoquée ci-dessus tranche drastiquement avec les acceptions des théoriciens précédents.

Développons : pour les stoïciens, la dimension du signe désigne ce qui du perceptible, renvoie à l'imperceptible (par exemple, la fumée est un perceptible qui renseigne sur un actuel imperceptible, à savoir le feu. La fumée est donc un signe du feu. Le perceptible est signe de l'imperceptible). Saint Augustin puis surtout Arnaud et Nicole dans « La logique ou l'art de penser » vont étendre cette dimension du signe au langage. Actant ainsi le langage comme fondamentalement signe perceptible d'une pensée imperceptible³⁹.

Le signe est donc défini comme contenant l'idée de la chose qui représente et l'idée de la chose représentée. Sa nature consistant à « exciter » la seconde par la première. Le langage étant signe de la pensée par excellence « Ainsi les mots sont signes d'institution des pensées et les caractères des mots. »⁴⁰

Au passage, l'on ne peut manquer de retrouver ici l'un des soubassements théoriques aux catégories freudiennes de représentations de chose et de mot ce qui n'est guère étonnant au vu de la réception très élargie de la logique de Port royal.

L'une des approches conceptuelles pré saussuriennes est donc articulée sur la relation d'un signe-image acoustique (perceptible) qui renvoie à l'idée de la chose (imperceptible). Supposant alors un espace des idées et de la pensée constituée, auquel des éléments autres réfèrent. Autre

³⁹ (10) Voir JC. Milner, *Le périple structural*, p. 30-32

⁴⁰ (11) A. Arnaud et P. Nicole, *La logique ou l'art de penser*, p. 48

élément notable, cette relation est asymétrique. Si le mot renvoi à l'idée de la chose, la réciproque n'est pas vraie.

Très différente est l'approche saussurienne ; le signe est constitué de l'image acoustique comme de l'idée de la chose. Le signifiant renvoie au signifié tout comme le signifié au signifiant dans une dynamique symétrique. De plus, l'espace des idées constitué auquel le langage renvoi n'a plus cours. La pensée-idée se constitue et se différencie dans la jonction du signifiant au signifié.

Tel est donc le programme saussurien : certes, proposer une orientation tout à fait audacieuse de la science linguistique. Mais aussi, redéfinir en profondeur les rapports du langage et de la pensée. Si les unités de la langue sont le prisme de formation de toute pensée articulée, la science linguistique s'institue alors voie royale pour l'étude de la psyché.

L'orientation nouvelle de la science linguistique proposée par Saussure ouvre à d'étonnantes perspectives et autorisera un prodigieux renouveau des sciences de l'homme. Renouveau que l'on qualifiera alors de structuraliste. Ainsi, Claude Levi Strauss déploiera cette amplitude dans le domaine de l'ethnologie, Michel Foucault dans le domaine de l'épistémologie ; il reviendra à Jacques Lacan d'avoir proposé une articulation de type linguistique et structuraliste à la psychiatrie et à la psychanalyse.

2 - Reprise et adaptation lacanienne des concepts saussuriens

La dimension linguistique traverse l'œuvre lacanienne de manière très conséquente jusque dans les années 1966-67. Elle se met à jour dans divers textes des *Ecrits* mais aussi de manière progressive dans l'enseignement des séminaires. Sa reprise et sa dette à l'égard de Saussure et des linguistes postérieurs y est inlassablement répétées.

De fait, la psychopathologie lacanienne et avec elle, sa compréhension des psychoses, est chevillée à l'appareil de représentation psychique proposée par Lacan. Cet appareil de représentation lui-même s'appuie très fortement sur les énoncés initiés par Saussure. A savoir, la jonction serrée du phénomène du langage, de la pensée et leur interdépendance, la pensée ne se saisissant que d'une segmentation par les briques de la langue. Ces unités obéissant à certaines lois et normes.

L'on voit alors qu'exposer lois et mécanismes de la psyché s'apparente à spécifier principes et ordres du langage. Pour éclairer ce système de représentation lacanien, il faut donc nous atteler à transcrire la reprise lacanienne des énoncés saussuriens. Bien sûr, il s'agira aussi de pointer les divergences qu'elle comporte.

S'ensuivra une appréhension de la question inconsciente, symptomatique et psychopathologique à l'aide de ces énoncés. Cela nous autorisant subséquemment un abord original de la pathologie psychotique et un retour sur l'appareil psychique ainsi délimité.

Le texte *Instance dans la lettre de l'inconscient, Ecrits I*, apparaît déterminant dans le déroulé de l'articulation linguistique à la question psychiatrique et psychanalytique. Nous allons nous en saisir et suivre son agencement que nous disposerons en trois temps : langage et signifiant ; rêve, inconscient et signifiant ; symptômes et signifiant. Nous émaillerons cet agencement de distinctions à opérer entre la posture saussurienne et celle de Lacan. Par ailleurs, nous ne manquerons pas d'étayer notre propos par d'autres textes, notamment *Fonction et champ de la parole et du langage, Ecrits I*. Ces travaux seront de facture lacanienne ou composés par d'autres. Il sera ainsi question des travaux de R. Jakobson, linguiste russe héritier de l'approche structuraliste initiée par F. de Saussure et penseur d'une approche spécifique de la métonymie et de la métaphore. Approche reprise par Lacan dans une complémentarité aux apports Saussuriens.

A - Langage et signifiant

La connaissance du langage et la mise à jour de ses propriétés sont posées comme déterminantes pour l'appréhension du psychisme et l'étude de la psychopathologie. Les catégories de langue, langage et parole définis plus haut dans la perspective saussurienne opèrent dans la reprise du psychiatre français. Ces propriétés, distinctions et leurs conséquences apparaissent nécessaires

à toute approche analytique soucieuse d'une psychopathologie authentique et d'une thérapeutique exigeante « Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole »⁴¹.

Ainsi, le sujet est irrémédiablement pris dans un appareil langagier qui lui préexiste et le détermine. Il apparaît comme « serf du langage »⁴², utilisateur d'une langue préalable dont il use, qui détermine son espace et sa prise de parole.

Ce langage constitue son univers et crée un monde susceptible d'être pensé, appréhendé « c'est le monde des mots qui crée le monde des choses »⁴³. Cela, par le biais du diptyque signifiant-signifié enserrant l'expérience humaine et fondant l'unité de la langue comme définie dans le *Cours de linguistique générale*. Pas d'expérientielle pure, donc. Le percept et sa pensée se trouvent distingués par le prisme du signe. C'est ce mouvement que Lacan nommera l'ordre symbolique.⁴⁴

a - Signifiant saussurien, signifiant lacanien

i. Définitions, convergence et distinction

L'auteur des *Ecrits* axe son argumentaire sur cette unité de la langue dégagée par Saussure : le signe dans sa dimension signifiante comme signifié, image acoustique psychique comme sens du terme. Chez Lacan, une insistance lourde se fait entendre sur la radicale distinction des deux régimes. Certes, signifiant et signifié participe d'une forme d'unité. Leur distinction est tout de même radicale et renvoie à des ordres de lois séparés « la thématique de cette science est dès

⁴¹(12) J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage*, p. 244

⁴²(13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 492

⁴³(11) J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage*, p. 274

⁴⁴ Lacan poursuit cette reprise et son remaniement dans le séminaire sur les psychoses (14), p. 296. Le concept du signe comme venant instaurer des unités différentielles dans une masse amorphe est explicité via le schéma saussurien du *Cours de linguistique générale* sur le même thème. Sur cette articulation de la pensée et du langage, il est encore plus explicite p. 128 du même séminaire : « pensée veut dire la chose qui s'articule en langage ».

lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés par une barrière résistante à la signification. »⁴⁵

Pour Saussure, la distinction des régimes n'est pas opérée. A tout le moins, c'est une question qui n'est pas abordée, laissant planer incertitudes et confusion sur leurs lois respectives. En effet, le signifiant comme le signifié composant l'unité du signe obéissent tous deux au régime de la valeur (prennent leur sens et leur distinction de la différence d'avec les autres signifiants et signifiés), se déclinent et s'analysent sous l'angle paradigmatique comme syntagmatiques. Par ailleurs ils possèdent un isomorphisme certain : le découpage d'un segment signifiant implique le découpage de l'unité signifié et vice versa.

Au regard de l'enseignement lacanien, donc, la distinction des ordres est nette. Elle s'initie en premier lieu d'une détermination de l'ordre de loi du signifiant : « ses unités propres sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers (phonèmes) et de les composer selon les lois d'un ordre fermé. »⁴⁶ Où l'on voit que la question de la valeur du signe et des lois régissant ses unités différentielles prend toute son ampleur sur la dimension du signifiant. De fait, ce registre est affirmé comme autonome « ce que nous pourrions appeler provisoirement l'autonomie du signifiant, à savoir qu'il a des lois qui lui sont propres »⁴⁷ et comme « hiérarchiquement » prédominant à l'endroit du signifié. Le signifiant détermine le signifié dans une relation asymétrique. Nous y reviendrons dans quelques lignes.

La nature du signifiant, dans sa définition sous le mode de l'image acoustique psychique, est ainsi élargie. La référence à Saussure se modifie et le signifiant devient élément du langage « à caractère matériel ou encore lettre »⁴⁸, c'est-à-dire ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

⁴⁵ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 494

⁴⁶ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 496

⁴⁷ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 223

⁴⁸ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 65

ii. Propriétés et lois régissant le rapport signifiant

Lacan reprend la radicale définition différentielle de l'unité linguistique à propos de l'unité signifiante (et d'elle seule). Elle se différencie et se constitue dans son opposition aux autres unités signifiantes. Sa définition repose sur des propriétés différentielles.

Les propriétés relatives de l'unité signifiante avec ces autres unités, qualifiées de rapport syntagmatique et paradigmatique par Saussure, sont bien sûr réaffirmées. La nature paradigmatique et syntagmatique de ce lien est alors exposée sous la forme suivante : tout signifiant renvoie inéluctablement à un autre signifiant. On parle alors de chaîne signifiante :

« Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux. »

Cette chaîne formalise et explicite l'une des propriétés fondamentales du signifiant déduite par Lacan, à savoir qu'il ne se signifie jamais lui-même. Tout signifiant nécessite l'intervention d'une chaîne de signifiant pour faire advenir sa signification. Aucun signifiant ne renvoie en définitive à lui-même.⁴⁹

Une propriété corrélatrice de cette loi de la chaîne du signifiant est mentionnée plus avant dans l'enseignement de Lacan⁵⁰ : si le signifiant est susceptible d'un renvoi à un autre signifiant, c'est donc qu'il se structure sur une modalité manquante, qu'il porte et signifie l'absence d'un autre signe, en sus de sa signification propre.

Insistons de nouveau sur l'absence d'isomorphisme dans la reprise lacanienne. La segmentation signifiante n'implique pas son revers signifié. C'est un point de divergence conséquent tout à fait explicité par Lacan « M. de Saussure pense que ce qui permet le découpage du signifiant, c'est une certaine corrélation entre signifiant et signifié (..) ce schéma est discutable. On voit bien en effet que, dans le sens diachronique, avec le temps, il se produit des glissements et qu'à

⁴⁹ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 498-499.

⁵⁰ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 188

tout instant le système en évolution des significations humaines se déplace, et modifie le contenu des signifiants, qui prennent des emplois différents »⁵¹.

b - Signifié et signification

Nous l'avons formulé précédemment, le signifié saussurien est le pendant isomorphe du signifiant. Cependant, la définition du signifié dans le *Cours de linguistique général* apparaît ardue et changeante. Est-ce le sens reçu du terme ? est-ce le concept de la chose ? quid des rapports variables en fonction des contextes, des aléas syntaxiques, des énonciateurs ?

Cela conduit Lacan à introduire un autre vocable, celui de signification. Soumise à l'articulation et à la chaîne signifiante, elle est susceptible de rétroaction et s'arrime d'une orientation dans le temps. C'est là même une des propriétés de la signification : le sens d'une unité linguistique supérieure comme la phrase se donne en effet au terme de cette dernière.⁵²

Non pas qu'une phrase ne se saisisse que de son terme. En effet, pour un signifiant donné inséré dans une phrase, le sens insiste, se dessine, s'ébauche via son insertion à une chaîne signifiante. (Par exemple, le sens du syntagme « une table » se constitue et s'ébauche via son opposition à tablature, chaise, meuble...) Pourtant, sa signification ne se donne à voir qu'achevée et constituée en phrase : « car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte devant lui sa dimension »⁵³. (Dans notre exemple, le sens achevé du mot « table » ne se donnera qu'avec la fin de la phrase.)

Le signifié-signification lacanienne s'oriente bien différemment du signifié saussurien. Comme susmentionné, il y a hétéromorphisme d'avec le signifiant. Un ou des signifiés sont susceptibles de s'adjoindre au signifiant. Mais cette signification varie en fonction des autres éléments du discours, de la chaîne signifiante donc et surtout du sujet énonciateur. Ainsi, il est possible de

⁵¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 135

⁵² La question des niveaux de l'analyse linguistique et de l'unité dernière de l'analyse constitué par la phrase se déploie chez E. Benveniste « quand le linguiste essaie pour sa part de reconnaître les niveaux de l'analyse, il est amené par une démarche inverse, partant des unités élémentaires, à fixer dans la phrase le niveau ultime. C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure » p. 131. Nous renvoyons à l'article entier pour saisir l'ensemble de sa démonstration. (15) E. Benveniste. *Les niveaux de l'analyse linguistique, In Problèmes de linguistique générale, tome I*

⁵³ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 499

faire signifier à la langue tout autre chose que ce qu'elle dit. Il existe donc « un glissement incessant du signifié sous le signifiant »⁵⁴. La signification n'est pas donnée d'emblée, dans la masse collective que constitue la langue, elle est essentiellement changeante et sujette à l'articulation signifiante d'un sujet déterminé dans sa parole.

Prenons un exemple simple. Dans l'expression « allons donc », si l'on prend le signifié de chacune des propositions de manière séparée, dans leurs correspondances avec leur unité signifiante respective, nous avons « allons » qui exprime le sens de venir et la conjonction « donc » évoquant la conséquence. Or la signification de cette expression est bien différente de l'adjonction des deux signifiés pris isolément. En effet, elle exprime l'incrédulité, l'ironie, ce que n'expriment pas ces unités prises indépendamment. Où l'on voit que la signification (globale et pour chacune des unités) advient dans l'articulation des deux signifiants dans une phrase énoncée.

Revenons aux propriétés et définitions de la signification chez Lacan. Nous l'avons compendieusement mentionné, elle advient d'une présence du sujet énonciateur dans l'articulation signifiante. C'est la survenue du sujet au champ du signifiant qui autorise la signification pleine. Sans sujet, pas de signifié incarné en parole, pas de sens déployé. Le sujet, par sa composition particulière de la chaîne signifiante, ordonne la signification à venir pour un interlocuteur donné. Pour reprendre l'exemple précédent, « allons donc » s'entend comme incrédulité du fait d'une syntaxe et d'un sujet qui ordonne ce sens ainsi. Sans sujet énonciateur, l'expression se décompose en unité disparate.

c - Signifiant linguistique, signifiant inconscient, préambule d'une ambiguïté

Ce court texte vient prévenir une difficulté conséquente dans l'œuvre de Lacan. Cette difficulté se retrouvera à différents étages dans la suite de notre exposé. C'est pourquoi nous l'introduisons dès à présent.

Si Lacan use du signifiant comme socle fondamental du langage-pensée, quelques complications se posent d'emblée dans la compréhension du concept. En effet, le signifiant saussurien modélise la brique unitaire de la langue. A ce titre, il s'agit d'une conception

⁵⁴ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 499

linguistique et psychique. Nous pourrions dire qu'elle s'appose sur la psyché individuelle comme collective. Chez Lacan, la reprise du signifiant se veut aussi analyse de la langue et de la parole dans sa dimension linguistique.

Cependant, la question du signifiant s'élargit, devenant non seulement unité linguistique dernière mais aussi unité ultime du contenu inconscient. Si Lacan laisse entendre que le signifiant inconscient partage l'entièreté de sa structure et de ses propriétés avec le signifiant linguistique, sa segmentation ne s'opère pas selon les mêmes lignes de fuite. Prenons un exemple succinct. Soit les signifiants linguistiques « la rousse ». Sur le plan paradigmatique, il se constitue par opposition avec l'ensemble des unités de langue qui ne sont pas le vocable « la », ni « rousse ». Sur le plan syntagmatique, il se constitue par opposition et distinction des unités « la » et « rousse ». Sur le plan du signifiant inconscient, il est envisageable de segmenter la partition signifiante sur une modalité similaire. Il est aussi tout à fait possible que le signifiant soit segmenté sur une modalité différente : larousse, lar-ousse. Renvoyant en cela une segmentation propre au sujet et sa partition signifiante propre.

Les unités signifiantes linguistiques ne sont donc pas assimilables aux unités signifiantes inconscientes. Or, la distinction chez Lacan entre ces deux régimes est parfois peu étayée, difficilement perceptible. L'on peine à savoir s'il est question de l'un ou de l'autre. Qui plus est, le signifiant inconscient emprunte massivement les voies du langage et de la parole pour se manifester. Ce qui complique d'autant plus la clarté des acceptions.

Autre élément problématique, le trouble dans la loi du signifiant survenant dans la maladie psychotique. Ce dernier se verra toucher à la fois la structure du signifiant linguistique et inconscient, sans que distinction de régime ne soit formellement opérée.

Dans la suite de notre travail, nous tenterons de clarifier ces obscurités sur le concept de signifiant lorsque la nécessité s'en fera sentir, selon nos possibilités de compréhension.

Après ce bref aparté, reprenons notre argumentaire. Nous avons pu explorer la reprise et l'adaptation lacanienne des concepts saussuriens ci-dessus. A présent, poursuivons dans ce registre et explorons un autre abord de la relation des unités de langue entre elles : la relation métonymique et métaphorique.

d - Métaphore et Métonymie

Les rapports de l'enseignement lacanien à ces deux concepts sont ardues et complexes. Il importe de bien les situer car ils traversent l'entièreté de l'œuvre du psychanalyste : formalisant l'ordre du signifiant, déployant son acception sur le registre inconscient et autorisant une analyse novatrice de la maladie psychotique.

i. Du côté de Jakobson

On doit la formalisation théorique des concepts de rapports métonymiques et métaphoriques au linguiste R. Jakobson. Cela, dans son texte *Deux Aspects du langage et deux types d'aphasie*⁵⁵. Jakobson y établit deux dimensions se conjuguant dans l'arrangement des signes linguistiques. Ces deux dimensions parcourent la sphère du langage et la constituent.

La première qu'il qualifie de combinaison : l'unité linguistique sert en même temps de contexte à des unités plus simples. Elle trouve son propre contexte dans une unité linguistique plus complexe. Ainsi, l'assemblage effectif d'unités linguistiques les relie dans une unité supérieure. Formulé différemment, cela peut se dire ainsi : lorsqu'un sujet énonce une parole, il se doit de coordonner syntaxiquement les unités langagières entre elles. Qui plus est, en sus de la coordination des unités linguistiques elles-mêmes, il y a agencement et pontage entre l'ensemble du message et ce que Jakobson nommera son « contexte ». Ce rapport de contiguïté des unités de langage sera nommé rapport métonymique. Autorisant d'ailleurs la métonymie telle que définie plus classiquement comme figure de style : désigner un objet au moyen d'un terme impliquant une relation de proximité. C'est l'existence d'une relation de proximité constitué entre les unités de la langue qui ouvre la voie à cette désignation métonymique.

La seconde qu'il qualifie de sélective : Lorsqu'un sujet énonce une parole, certains termes sont choisis au détriment d'autres possibilités. Ces termes sont alors théoriquement substituables par d'autres. Cette dimension de substitution d'une unité à une autre érigée en loi de la langue est nommée rapport métaphorique. Cette dimension de substitution trouve son expression condensée dans la figure de style de type métaphore, avec un terme spécifique substitué à un autre.

⁵⁵ (16)

Jakobson construit et étaye sa distinction à partir de la clinique des aphasies : dans les aphasies sensorielles (de Wernicke), le rapport métaphorique, de substitution n'est plus possible. Les sujets ne sont plus capables d'opérer de sélection dans leur choix de termes, d'user de synonymes. Leur langage consiste dans une pure relation de métonymie entre les unités linguistiques. Seule la contiguïté régit leur organisation verbale. Ils s'appuient sur les termes précédents pour dérouler les suivants dans une sub-logorrhée insidieuse mais sont incapables d'expliquer le sens des paroles énoncés par eux-mêmes ou par d'autres.

Dans les aphasies motrices (de Broca), la problématique est inversée, le rapport de contiguïté disparaît, seule persiste la capacité de sélection des termes et de substitution. Le sujet n'est plus capable de « construire des propositions, de combiner des entités linguistiques simples en unités plus complexes »⁵⁶.

ii. Répétition lacanienne

Pour Lacan, les deux vocables de métonymie et de métaphore s'inscrivent comme rapports et lois du langage, suivant en cela la thèse du linguiste russe.

L'ordre du signifiant, nommément l'appel continu d'un signifiant à un autre selon les modalités d'une chaîne, se traduit aisément sous le vocable d'ordre métonymique. Si le signifiant désigne la « lettre » dans sa segmentation dernière d'une unité linguistique, le rapport d'un signifiant à un autre peut se dire comme rapport métonymique. C'est-à-dire comme rapport des unités de langue entre elles en tant qu'elles se connectent les unes aux autres et renvoient l'une à l'autre. Dans le texte : « La fonction proprement signifiante qui se dépeint dans le langage a un nom(..) Ce nom, c'est la métonymie. »⁵⁷ C'est dans et par cette chaîne signifiante que le sens-signifié s'insère au gré de la parole du sujet et nous pouvons alors réaffirmer le glissement du signifié sous le signifiant. Ce rapport métonymique ouvre à un possible hétéromorphisme du sens selon le schème suivant. Il découle des propriétés du signifiant préalablement établie. En effet, si :

⁵⁶ (16) R. Jakobson, *Deux aspects du langage et deux types d'aphasies*. In : *Essai de linguistique générale*. p. 57

⁵⁷(13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 502

-Le signifiant consiste avant tout dans l'image acoustique psychique d'un terme, sa « lettre ».

-Le signifié n'est pas isomorphe au signifiant : il est susceptible de déplacement.

-Les unités de langue se connectent dans leur contiguïté et dans leur entourage associatif proximal.

Alors le signifié a toute latitude pour se déplacer au terme précédent, suivant, ou bien plus largement, proximal.

Le rapport métaphorique, rappelons-le, est défini par Jakobson comme potentialité de sélection et de substitution des termes de la langue afin d'organiser une parole constituée. La traduction lacanienne dépeint la métaphore de manière relativement semblable. Elle est en effet définie comme substitution d'un signifiant à un autre dans une parole donnée, « un mot pour un autre »⁵⁸. Cette idée a de fait quelque accointance avec celle avancée par Jakobson : la sélection d'un terme au détriment d'un autre dans un énoncé implique leur caractère substituable.

Un exemple permettra de saisir le propos. Prenons la phrase « les fenêtres de l'âme » qui désigne de manière métaphorique les yeux d'un individu. Le terme « yeux » a été substitué par le terme(signifiant) fenêtre. Sur ce dernier signifiant (fenêtre), la signification de « yeux » s'est condensée à la signification standard du signifiant fenêtre. Cette condensation nourrit l'énoncé d'un sens nuancé et riche, à savoir les yeux sont tels des fenêtres de l'âme. A l'instar d'une fenêtre, ils ouvrent un accès vers une demeure dont la jouissance ne s'offre que par à coup, le temps d'une ouverture. Où l'on voit l'ouverture de sens permise par la permutation d'un signifiant à l'autre.

Il apparaît alors que la métaphore se soutient de la dominance de la signification à l'égard du signifiant substitué, qu'elle oriente d'un sens inédit⁵⁹. Elle « arrache ce signifiant à ses connexions lexicales »⁶⁰ dans une perspective autre. Ainsi, fenêtre est arraché à ses

⁵⁸(13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 504

⁵⁹ Il s'agit d'un autre abord de l'advenue du sens relativement à celui proposé dans le rapport métonymique. Dans la configuration métonymique, le sens circule, court, se déplace entre signifiants. Dans la dimension métaphorique, c'est la substitution du signifiant qui permet de coopter le sens du signifiant substitué, faisant émerger un sens nouveau.

⁶⁰ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 248

connexions contiguës : défenestrer, n'être, fendre, pour se déployer dans une nouvelle acception. A savoir, les yeux dans une dimension d'ouverture et d'accès à l'âme.

Pour Lacan, à l'instar de Jakobson, cette dimension métaphorique traverse tout le périmètre du langage. En tant qu'elle supporte le procédé métaphorique, trésor de la langue sans cesse réifié, support de la poésie et de l'émergence du sens. Mais aussi en tant qu'elle incarne cette dimension sélective d'un terme dans la combinatoire d'une parole au détriment d'un autre potentiellement substituable. C'est donc une véritable propriété de la langue qui se fait jour. Un signifiant peut en substituer un autre sur une chaîne signifiante, le signifié du substitué persiste.

iii. Quelques remarques sur le concept de métaphore

La permutation signifiante est qualifiée par Lacan de métaphore. Attention, il est à bien noter le caractère « distal » de la substitution. Comme exposé par Nathalie Charraud dans son article *La topologie freudienne*⁶¹, la substitution métaphorique d'un signifiant à l'autre s'effectue sur un groupement associatif non contiguë au signifiant substitué. Autrement dit, le signifiant substitué ne se trouve pas dans l'horizon de la chaîne signifiante du premier. Pour reprendre notre exemple, le signifiant « yeux » ne renvoie pas dans sa contiguïté au signifiant « fenêtre ».

Par ailleurs, nous avons précédemment exposé la nécessité de poser l'énonciation d'un sujet afin de faire advenir la signification. Pour rappel, la signification tel qu'exposée par Lacan implique une certaine orientation de la disposition des unités de langue afin de faire parvenir une certaine parole au récepteur du message. Cette orientation implique la survenue d'un sujet énonciateur et une hétéronomie des régimes signifiant et signifié.

De manière similaire, dans le registre métaphorique, il s'agit de faire advenir quelque chose d'une signification pour un sujet à partir d'un signifié permuté. En effet, toute métaphore suppose un sujet énonciateur qui se prête à l'exercice de substitution de signifiant afin d'accoucher d'un signifié différent. La métaphore peut donc être lue comme support de l'advenue du signifié dans le langage. Ou encore comme instituant la nécessité d'un sujet à tout acte de parole sensée.

⁶¹ (17) N. Charraud, *La topologie freudienne*, in : *Ornicar N°36*

Quelques mots de condensation au sujet de la métaphore et de la métonymie : les rapports métaphoriques et métonymiques traverseront toute l'œuvre de Lacan, et seront pensés comme propriétés de la langue. La métonymie désignera donc le déroulé d'une chaîne signifiante dans sa contiguïté, c'est-à-dire le renvoi constant d'un signifiant à l'autre au sein d'une séquence de parole ou d'une association potentielle. C'est alors la métonymie qui supporte le déplacement de signifié d'une unité à l'autre. La métaphore pourra se dire comme relative aux propriétés de substitution d'un signifiant non contiguë à un autre au cœur. Elle autorise la condensation du signifié substitué au signifié substitut.

e - Abord conclusif

Avant de conclure sur la reprise lacanienne de l'approche saussurienne, il paraît licite de mettre en exergue une autre différence notable entre les deux penseurs. Saussure fonde son analyse du langage sur celle de la langue (masse des discours existants à chaque instant dans l'esprit du sujet parlant) et de la parole (énoncée par un individu). L'analyse paradigmatique relève du régime de la langue, et nous rappelons qu'elle consiste en une analyse des unités de langue définies *in absentia*, c'est-à-dire définies comme s'opposant au reste des séries associatives initiées par cette unité (phonème, mot, phrase). L'approche syntagmatique relève de la parole : réitérons sa modalité d'analyse. Elle se soutient d'un régime différentiel et consiste à définir les signes de l'énoncé relativement aux autres unités de l'énoncé. C'est une approche *in praesentia*. Le projet saussurien relève donc d'une analyse de la langue et de la parole dans la définition des signes et leur rapport mutuel.

Chez Lacan, l'exposé procède surtout d'une analyse de la parole. Parole impliquant l'adresse d'un sujet à un autre. La métonymie comme la métaphore relèvent d'un rapport des unités de langue *in praesentia*. En effet, la métonymie se dit comme rapport de contiguïté et d'appel des signifiants entre eux, dans la phrase et dans leur contexte prochain. La métaphore s'autorise d'un rapport de sélection des unités-langue d'un sujet parlant, laissant place à une permutation potentielle. Chez Lacan, les propriétés du langage se centrent donc sur des propriétés définies à partir de l'espace de parole.

En somme, il a été proposé d'exposer l'articulation lacanienne à la pensée saussurienne dans sa dimension linguistique et son rapport à la modélisation d'un « appareil de pensée »⁶². Nous avons pu spécifier les éléments de reprise et de divergence des deux auteurs, notamment autour du diptyque signifiant-signifié, de la notion de signification. Par la suite, les concepts de métaphore et métonymie dans leurs conséquences sur les propriétés de la langue ont pu être déployés.

A présent, nous nous attacherons à transcrire les conséquences de cette modélisation linguistique sur le champ de l'inconscient freudien.

B - Inconscient, rêve et signifiant

Nous l'avons précédemment exposé, l'appareil linguistique et les propriétés de la langue permettent le déploiement de la perspective de sens et de ce qui la supporte. Dans cette optique, il n'y a pas d'accès possible à la pensée et à ses processus de manière directe. D'ailleurs, la pensée ne s'écrit pas d'une existence autonome et ne se manifeste que d'une incarnation dans les signes et leurs relations. Voilà pour la psyché dans ses rapports à la langue.

Chez Lacan, ce modèle de la science linguistique s'étend. Ce n'est pas la seule pensée-langue qui se structure sur le modèle du signifiant et de ses propriétés. L'inconscient « freudien » possède des propriétés similaires. Tout se passe comme si la chose psychique, humaine, ne peut se passer de l'ordre symbolique, du régime signifiant.

Explicitons ce propos d'apparence complexe : la science linguistique ne dégage donc pas seulement les propriétés spécifiques de la langue, ni uniquement les attributs d'une pensée consciente, articulée dans une parole. Elle statue de fait des propriétés d'une structure-pensée inconsciente. A ce titre-là, les propriétés de métaphore, métonymie, signifiant et chaîne signifiante se retrouvent dans la langue-pensée comme dans l'inconscient « freudien ».

⁶² Ne manquons pas de réaffirmer le motif ayant conduit ce déploiement de l'appareil linguistique Saussuro-lacanien dans ses rapports avec une modélisation du penser : il s'agit pour nous d'énoncer la maladie psychotique à l'image d'un trouble fondamental du penser, dans ses briques élémentaires. Il est donc primordial d'établir précisément lois et mécanismes de la psyché et du langage afin de circonscrire la nature d'un trouble de ces lois, nommément dans la psychose.

Autrement dit, si pour Lacan la pensée consciente ne s'incarne que d'une parole calibrée en unités liées par les lois de la métaphore et de la métonymie, la machinerie inconsciente suit le même destin. Elle en épouse les formes et les principes ne s'instituant que d'une organisation signifiante liée par les mêmes lois. C'est donc d'une véritable armature symbolique structurée qu'est dotée la chose inconsciente, il est alors licite d'user avec Lacan du vocable de pensée inconsciente « c'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme qui a provoqué dès l'abord la résistance à l'analyse »⁶³. Ces deux régimes de langue-pensée, consciente et inconsciente, sont en dernière analyse structurés par des unités dernières, à savoir les unités signifiantes. Les rapports de ces unités obéiront aux lois de la métonymie et de la métaphore, autorisant alors l'émergence de la signification.⁶⁴⁻⁶⁵

a - Propriétés de structure du rêve

La démonstration de la similarité des régimes de structure entre langue et inconscient en est donnée à partir du rêve et de l'ouvrage de Freud intitulé *L'interprétation du rêve*⁶⁶.

⁶³ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 520

⁶⁴ Où l'on retrouve la fameuse sentence lacanienne à souhait : « l'inconscient est structuré comme un langage ». Il n'est pas question de faire de l'inconscient une langue et de rabattre la nature de l'un sur l'autre. Le terme « comme » y veille. Ce qui est énoncé, c'est l'identité des propriétés de structure de l'inconscient avec celle du langage.

⁶⁵ Attention, comme énoncé plus haut, chapitre « signifiant saussurien, signifiant lacanien, préambule d'une ambigüité », la définition du signifiant lacanien et celle du signifiant saussurien se disjoignent quelque peu à mesure que l'on introduit la perspective inconsciente. Précisons à nouveau cette distinction : les dimensions linguistique et inconsciente se superposent mais ne s'identifient pas. En effet, chez Lacan, la nature du signifiant se veut unité dernière de ce que l'on peut qualifier de lettre d'une pensée inconsciente. Elle s'articule selon les lois sus mentionnées de la signification, métaphore et métonymie. Parfois, cette unité signifiante « inconsciente » recoupe l'unité signifiante dans son sens linguistique (mot, du morphème, du phonème). Dans d'autres situations, ce n'est absolument pas le cas. La segmentation des unités dernières opère sur une modalité invoquant la question inconsciente et organise une autre partition unitaire. Ainsi, deux images acoustiques d'un terme peuvent constituer un signifiant, tout comme une séquence phrasée. Ou encore, quelques lettres d'une image acoustique linguistique. Le signifiant lacanien est alors segmenté, mais parfois sous d'autres lignes que le signifiant saussurien. Il conserve néanmoins l'entièreté des propriétés de constitution différentielle, oppositionnelle, paradigmatique et syntagmatique comprenant alors la dimension consciente comme inconsciente.

Les unités dernières de la langue-pensée inconsciente sont donc soit identiques aux briques de la langue, soit distinctes et segmentées différemment. Malgré cette différence de segmentation entre unités signifiantes, les lois liant ces éléments apparaissent de nature identique.

⁶⁶ (18)

Pour rappel, le rêve dans la perspective analytique se veut la manifestation par excellence de la chose inconsciente. C'est dans le rêve que s'écrivent de manière imagée les souhaits, pulsions, désirs et souvenirs qu'agitent les hommes. C'est à travers lui que peuvent se décrypter les motions inconscientes qui sourdent dans l'âme. Il est donc l'un des reflets les plus immédiats voire accessibles de la chose inconsciente. Une étude des propriétés et lois de l'inconscient via les manifestations oniriques apparaît de ce fait approprié. Prudence, cette écriture du rêve s'avance masquée au regard de son auteur, ses lois et propriétés ne se donnent pas aisément. Il revient à Freud d'avoir proposé un schème possible de lecture et de transcription de ce discours assourdissant déployé comme « un rébus »⁶⁷. Et ainsi, rendre compte des lois qui régissent son organisation. Ainsi, « dans l'analyse du rêve, Freud n'entend pas nous donner autre chose que les lois de l'inconscient dans leur extension la plus générale. »⁶⁸

Suivons la présentation lacanienne, nous ne reprendrons pas en détail la démarche freudienne explicitée dans *L'interprétation du rêve*⁶⁹. Il s'agira (avec Lacan) d'établir l'émergence des propriétés de structure du rêve (et donc de l'inconscient) à partir de l'analyse freudienne du phénomène onirique. Cela, en proposant une traduction plus formelle et « linguistique » des énoncés freudiens.⁷⁰

Le rêve est donc posé comme structuré sur un modèle de chaîne signifiante. « Les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant »⁷¹ : cela revient à désigner les différents éléments constituant du rêve (images ou autres) comme autant d'unités, de signifiants. A l'instar des unités linguistiques de la langue, ces signifiants du rêve, segmentés de part et d'autre, s'offrent au signifié de manière non isomorphe. Elles sont susceptibles de venir fixer un signifié déterminé « le travail du rêve suit les lois du signifiant »⁷².

Ce signifié possède comme potentiel destin le déplacement vers un autre signifiant, le cas présent, une image onirique autre connexe. Où l'on retrouve le rapport métonymique (rapport

⁶⁷ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 507

⁶⁸ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 511

⁶⁹ (18)

⁷⁰ Il importe de rappeler qu'au regard de la pensée lacanienne, certains ouvrages de Freud préfigurent de manière éminente la formalisation linguistique : « vous aurez la surprise de constater que Freud, à énoncer ces lois dans leur détail, n'a fait que formuler avant la lettre celle que Ferdinand de Saussure ne devait mettre à jour que quelques années plus tard ». (19) J. Lacan, *La psychanalyse et son enseignement*, p. 444.

⁷¹ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 507

⁷² (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 509

de contiguïté des unités) entretenu par les signifiants et autorisant une mobilité du signifié. Freud nomme ce déplacement de signifié permis par la configuration métonymique des signifiants : *Déplacement, Verschiebung*. Ce qui est désigné ici, c'est le déplacement d'une signification vers un autre signifiant. Il désigne par ailleurs cette possibilité de glissement du signifié sous le signifiant du vocable d'*Entstellung, Transposition*.⁷³

Prenons un exemple simple construit à partir d'une séquence de rêve fictive. Séquence que nous segmenterons en succession d'images. Image première, Marine voit sa sœur. Image seconde, elle se saisit d'une fraise. La notion de déplacement s'incarnerait ainsi : le souhait de Marine exprimé dans le rêve n'est pas de saisir une fraise mais de « saisir » sa sœur. L'image de la fraise fonctionne comme déplacement de la figuration de la sœur. Le signifié « sœur » s'est déplacée sur le signifiant « fraise ».

Autre propriété du rêve, corrélative à la métonymie, celle de la métaphore. Dans la perspective freudienne, elle se nomme : *Verdichtung, Condensation*⁷⁴. Elle désigne la propension d'un signifiant à agglutiner son signifié propre et celui d'un signifiant autre. A l'instar de la métonymie, cette dimension se retrouve de manière très large dans le phénomène onirique.

Reprenons le schéma d'exemple précédent : en rêve, Marine voit sa sœur porter une robe appartenant à sa mère. Cette image du rêve ou séquence signifiante condense alors le signifié sœur et le signifié mère.

b - Signifiant et association libre

En somme, Lacan étend les propriétés structurales de la langue aux propriétés du rêve et de l'inconscient freudien « l'inconscient est dans son fond structuré, tramé, chaîné, tissé de langage. Et non seulement le signifiant y joue un aussi grand rôle que le signifié, mais il y joue le rôle fondamental »⁷⁵. Le rêve et l'inconscient se constituent d'une chaîne de signifiants, (images ou sensations pour le rêve), porteur d'un signifié qui se meut selon les lois du rapport métonymique (déplacement) et métaphorique (condensation).

⁷³ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 508

⁷⁴ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 508

⁷⁵ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 135

La chaîne signifiante étant au cœur des mécanismes inconscients selon les propriétés sus mentionnées, avoir accès à la chose inconsciente peut donc se soutenir donc d'un « déroulé » de cette chaîne. C'est-à-dire de la mise en acte d'un renvoi du signifiant à un autre.

Où l'on voit que la méthode d'association libre prônée par Freud afin d'accéder à la chose inconsciente trouve un sens plein et solidement établi. En effet, cette méthode d'association libre consiste justement à déployer signifiant après signifiant, dans la perspective d'un renvoi continué d'un élément à l'autre. Elle se garde de toute volonté de signification préétablie, laissant cette dernière advenir de la séquence signifiante déployée. De fait, l'association libre respecte les propriétés de structure de l'inconscient, permettant une forme d'accès à ce dernier via la langue. Lacan, par l'abord linguistique de la psyché et de l'inconscient, ouvre ainsi une légitimation scientifique et formelle de la méthode thérapeutique d'association libre en usage depuis Freud.

Dans le texte, « le retour au texte de Freud montre au contraire la cohérence absolue de sa technique à sa découverte, au même temps qu'elle permet de placer ses procédés à leur rang »⁷⁶.

c - Signifiant et sujet

Avant d'introduire la problématique symptomatique, quelques mots du sujet de l'inconscient et de son rapport aux signifiants. En effet, le symptôme implique la mise en cause d'un sujet souffrant ainsi qu'une modalité expressive spécifique propre à ce même sujet. Il importe donc de circonscrire ce sujet avant d'explicitier la nature et le sens du symptôme lacanien. Néanmoins, définir précisément ce sujet chez Lacan est une opération très complexe, dépassant le cadre et l'horizon de notre réflexion ci présente. Nous nous contenterons d'approximer brièvement cette thématique du sujet tel que pensé par l'auteur des *Ecrits*.

Introduisons d'emblée la radicale différence d'avec la conception du sujet explicitée par les tenants de l'ego-psychologie. Le sujet lacanien n'est pas le Moi, synthèse des fonctions psychiques et médiateur de l'adaptation à la réalité. Ce n'est non plus le sujet de la conscience tel que traditionnellement déployée en philosophie.

⁷⁶ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 511

Ainsi, la conception lacanienne propose un sujet vide d'identité, divisé. L'on peine à le saisir, il échappe de par sa nature. En opposition aux dimensions imaginaire et narcissique d'un Moi fictionnel, c'est dans une parole, articulation signifiante, que s'ébauche le sujet. Se dessinant au gré de la libre association et d'une mobilisation signifiante propre, il se devine subrepticement, par à coup.

Subséquent, le sujet n'est pas l'identité moiïque, nature fictive s'il en est du « Je ». Nous l'énoncerons dans la formule suivante : Ce qui articule d'une manière singulière l'articulation signifiante et autorise quelque chose d'une signification⁷⁷.

C - Symptômes et signifiant

Est donc posée la modalité signifiante-signifié comme traversant le champ de la psyché et avec lui, celui de l'inconscient freudien. Le psychiatre français s'attelle ensuite à sonder les conséquences de cela sur la dimension symptomatique.⁷⁸

Effectivement, si les propriétés de la chose inconsciente relèvent fondamentalement du diptyque signifiant-signifié, la symptomatologie doit s'originer dans une organisation troublée de cette partition. Autrement dit, il est possible de traduire le symptôme en termes d'économie structurale tel que développé par la science linguistique.

Lacan l'énonce limpide à de nombreux endroits, l'une des occurrences est tout à fait explicite, nous nous y rapporterons « il est tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse du langage parce qu'il est lui-même structuré comme un langage »⁷⁹.

⁷⁷ Nous pourrions aussi bien identifier le sujet lacanien à l'instar d'un opérateur du rapport métaphorique cher à Jakobson. Ce qui permet à l'énonciation d'advenir via la sélection insu d'une séquence signifiante dans une parole.

⁷⁸ Pour rappel, nous travaillons actuellement selon un prisme analytique. La symptomatologie est donc posée et pensée comme résultante de manifestations principalement inconsciente. Le symptôme au sens psychanalytique est ainsi défini par Freud dans son texte *Inhibition, symptôme et angoisse* : « Le symptôme serait le signe et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu. » (20) p. 3

⁷⁹ (12) J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage*, p. 267 Ce programme dans son étendue est par ailleurs verbalisé explicitement dans *fonction et champ de la parole*, p. 286 « la référence enfin à la linguistique nous introduira à la méthode (...) de différencier les effets propres du refoulement. »

Si le symptôme relève en définitive d'un processus inconscient, ce dernier étant structuré comme un langage, alors la loi du symptôme s'énonce d'une structure similaire à celle de l'inconscient. Cette structure étant celle obéissant aux propriétés signifiées-signifiantes.

A présent, tentons de préciser les conséquences de cette écriture particulière du symptôme et d'opérer quelques points de traduction de celui-ci en vocable se soutenant d'une certaine linguistique.

Prenons un exemple inspiré de notre clinique qui nous introduira à la dimension symptomatique dite comme métaphore : soit un sujet ayant une phobie de se rendre au collège ainsi qu'une phobie de certains objets. Historiquement, cette phobie fait suite à une plainte d'avances inadaptées proférées par le malade et dénoncées par une jeune fille que nous prénommerons Martine. Ces avances auraient été perpétrées via un appareil téléphonique. S'ensuit alors une phobie des appareils téléphoniques et photographiques notamment crainte d'être pris en photographie. La thématique de la jeune fille n'apparaît pas comme préoccupante, ce souvenir de plainte n'émerge qu'après plusieurs mois d'entretiens. La symptomatologie consiste en une phobie du collège et du téléphone.

Ici, il est possible d'envisager la séquence symptomatique sous un prisme métaphorique : soit le signifiant « téléphone », porteur de son signifié (à savoir outil servant à appeler, photographier. Dans le cas présent, il faut ajouter outil des avances...) et le signifiant « Martine », chargé d'un signifié que l'on pourrait définir comme désignant les attributs de Martine. La démarche de plainte de cette dernière à l'endroit du malade devrait surajouter la signification de crainte de poursuite à l'endroit de Martine. Or c'est le téléphone qui va venir porter cette signification.

On peut donc pointer le signifiant « téléphone », comme venant condenser certains signifiés et se substituer au signifiant Martine. Une partie du signifié, du sens de ce dernier signifiant s'étant condensé sur le signifiant téléphone. La signification de cette crainte renvoyant à l'épisode de la plainte de la jeune fille, le patient développera alors une phobie des appareils téléphoniques.

La métaphore déterminerait ainsi l'émergence d'un symptôme psychique via cette permutation d'un signifiant à un autre avec condensation des signifiés. C'est ainsi que Lacan déclare « le symptôme est une métaphore »⁸⁰.

Autre conséquence de la permutation structurale lacanienne, le mécanisme de refoulement est profondément remanié. Ce processus fondamental dans la survenue du symptôme se voit de fait déplacé. L'auteur des *Ecrits* y revient à de nombreuses reprises « le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre signifié et signifiant »⁸¹ ou encore « le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet »⁸². Le refoulement s'énonce alors comme refoulement du signifié laissant un signifiant seul subsister. Dans notre exemple précédent, l'absence de crainte de poursuite à l'endroit de Martine peut se dire comme refoulement d'un signifié. La présence ou appel du signifiant n'induisant aucune réminiscence du signifié (de la plainte).⁸³

Peut-on lire d'autres modalités symptomatologiques sous ce prisme structural ? Plusieurs pistes se donnent à voir dans l'argumentation lacanienne. Effectivement, les mécanismes de défense responsables de nombres de symptômes peuvent se dire comme autant de figures de style mobilisant les séquences signifiantes : « la périphrase, hyperbate, ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, la dénégation (...) sont les tropes, dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. »⁸⁴

Nous ne nous attarderons pas plus en détail sur cette traduction structurale du symptôme, ayant défini les deux concepts majeurs de cette traduction : la fonction métaphorique comme cœur de la production symptomatique et la modalité de refoulement comme refoulement portant sur la dyade signifiant/signifié.

En guise de conclusion, rappelons les dernières articulations proposées. Lacan énonce la nature signifiante de la pensée-langage et de l'inconscient. Cet énoncé de structure est étendu à la

⁸⁰ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 527

⁸¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 370

⁸² (12) J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage*, p. 279

⁸³ Par ailleurs, le refoulement peut tout aussi bien porter sur la disponibilité d'un signifiant. C'est notamment le cas dans la clinique amnésique où séquence de termes ou encore d'évènements n'est plus mobilisable par l'individu.

⁸⁴ (13) J. Lacan, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, p. 518

dimension symptomatique et permet une formalisation originale de l'abord pathologique, notamment via le concept de métaphore.

Cependant, dans l'article travaillé, *Instance de la lettre dans l'inconscient*, l'auteur en reste à la démarche de traduction structurale du symptôme. Il n'entre pas dans l'articulation de la masse des phénomènes pathologiques et leur rapport au signifiant-symptôme. Surtout, la traduction structurale explicitée ici, à savoir le symptôme comme métaphore, ne s'entend pas dans le registre de la maladie psychotique. En effet, ce type de traduction n'est valable que dans la névrose, nous l'expliquerons prochainement.

Rappelons notre prisme de travail actuel : déployer l'appareil de représentation psychique théorisé par Lacan afin d'autoriser une appréhension de la psychose, puis faire retour sur ce que la psychose enseigne de cet appareil. De fait, l'articulation-traduction de la maladie psychotique sous le champ du signifiant est longuement explicitée par Lacan dans son séminaire sur les psychoses puis dans son article *Du traitement possible de la psychose*⁸⁵. Nous nous attèlerons donc dans les prochains temps à suivre cette transcription.

3 - Clinique psychotique et paradigme lacanien

A l'image de l'écriture proposée pour expliciter la psychose dans le modèle freudien, nous nous proposons de travailler la maladie psychotique sous l'angle psychopathologique. Nous rappelons le sens de cet abord : il signifie l'analyse des mécanismes sous-jacents à l'œuvre dans la maladie psychotique. Puis, s'en suit une attention particulière aux conséquences cliniques et symptomatiques découlant de ces processus morbides.

Attention, il n'est plus question du destin des représentations de mot et de chose tel que déployé chez Freud dans sa Métapsychologie⁸⁶. Les concepts de signifiant, signification, métaphore et

⁸⁵ (21)

⁸⁶ (8)

métonymie sont ceux qui forment l'architecture de la réflexion lacanienne autour de la maladie psychotique.

Nous ne ferons pas retour sur la définition de ces concepts, largement explicités plus haut. Il importe néanmoins de formuler le lien très étroit entre l'émergence de la pensée lacanienne centrée autour du signifiant et la réflexion théorique et clinique autour des psychoses. En effet, les concepts de signifiant, signifié, métaphore et métonymie, réactualisés à partir de l'enseignement saussurien, connaissent leurs premiers déploiements dans le séminaire des psychoses. La voie semble ainsi toute tracée pour un enseignement mutuel d'un appareil de langage-pensée et de la maladie psychotique. C'est sur cette voie que nous poursuivrons notre travail.

Cela, selon le schéma suivant : la maladie psychotique pensée comme trouble grave dans la partition qui lie signifiant et signifié. Quatre temps fondamentaux d'un trouble de la partition du signifiant et signifié seront déployés, accompagnés de leurs conséquences cliniques respectives : la disjonction signifiant-signifié ou encore déstructuration de la loi qui les lie ; l'explosion imaginaire résultante de cette disjonction ; la dérive du sujet de l'énonciation ; les troubles du langage dans leur articulation aux rapports métonymiques et métaphoriques. Ces temps sont ainsi choisis car déterminants pour l'intelligence du phénomène psychotique dans son rapport à la langue-pensée et nettement repérables dans l'enseignement de Lacan sur les psychoses.

Nous suivrons cet enseignement à partir du séminaire sur les psychoses, notamment dans son analyse du président Schreber. Pour diverses raisons, nous nous bornerons à citer quand nécessaire les propos de Jacques Lacan. Nous ne rapporterons pas le texte des *Mémoires d'un névropathe*⁸⁷ lui-même. D'une part par souci d'intelligibilité, d'autre part du fait des citations de texte déjà effectuées par Lacan dans son séminaire. Par ailleurs, nous étayerons notre travail par l'article des *Ecrits II, Du traitement possible de la psychose*⁸⁸.

Enfin, nous ferons retour : d'un enseignement de ce trouble grave de la partition signifiant-signifié à l'œuvre dans la psychose sur les mécanismes et lois de la psyché. Ainsi, nous serons conduits à l'entour d'une armature de la loi symbolique. Nous la déploierons en son lieu.

⁸⁷ (22)

⁸⁸ (21)

A - D'un trouble dans la loi du signifiant

a - Disjonction du signifiant et signifié

Nous l'avons longuement établi auparavant : dans la perspective lacanienne, les éléments de langage, lettres de toute pensée, se structurent en unités différentielles dernières nommées signifiants. Un signifiant renvoie de fait à tout une chaîne de signifiants. Ces signifiants portent la signification, qui se donne dans l'énonciation d'un sujet donnée de façon non isomorphe au signifiant. Les structures et lois de la chaîne signifiante s'applique tant au langage et à la pensée articulée en parole vigile qu'à la pensée inconsciente.

L'un des fondements de cette loi consiste en une corrélation, interdépendance, du signifiant et du signifié. C'est cette jonction qui permet d'assigner une signification et un sens aux lettres de la langue. Dans la maladie mentale, cette propriété est susceptible de faillir, d'être prise en défaut, de manquer. Dans la pathologie psychique que constitue le phénomène psychotique, cette jonction est attaquée, fragilisée, s'estompant même : « Comment il peut se faire, dans l'expérience psychotique, que le signifiant et le signifié se présentent sous une forme complètement divisée. »⁸⁹Le destin des signifiants et du signifié prend alors une voie disparate bouleversant profondément l'ordre du langage et la raison inconsciente.⁹⁰

i. Déchaînement du signifiant

La chaîne signifiante se disjoint du principe de signification. Les signifiants se déploient dans une séquence vidée de sens. Apparaissent alors des phrases interrompues, ou manque la pensée

⁸⁹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 304

⁹⁰ La thèse de la disjonction n'est pas sans poser question sur son périmètre d'extension. Comme annoncé plus haut, l'ambiguïté règne sur les régimes touchés par cette dissociation. S'agit-il d'une disjonction du couple signifiant signification au sens linguistique, alors fragmentation de la langue ? Y a-t-il prédominance de la coupure sur les schèmes inconscients, que nous dirions segmentation de la parole ? Le silence du psychiatre français est pour le moins interrogeant au vu de l'ampleur du problème soulevé.

L'argumentaire lacanien semble néanmoins pointer vers une globalisation de la disjonction, sans que les sous-ensembles catégoriels ne soient explicitement déployés. Cette question est néanmoins lourde de conséquence du point de vue psychopathologique et épistémologique. Nous la systématiserons en ces termes : le psychosé est -il objet d'une fracture dans sa dimension d'être social, témoin d'une langue collective disjointe ; ou bien est-ce une parole individuée et historicisée qui se brise aux rets de la pathologie ?

principale. Le signifiant tourne à vide, le malade est envahi par des serinages, ritournelles⁹¹, dont la dimension significative fait défaut. Ces signifiants éclosent dans leur caractère anidéique et forment alors une jaculation venue d'un ailleurs, sous une modalité que l'on qualifie ordinairement d'hallucinatoire : « Il faut rattacher le noyau de la psychose à un rapport du sujet au signifiant sous son aspect le plus formel, sous un aspect de signifiant pur, et que tout ce qui se construit autour n'est que réaction d'affect au phénomène premier, le rapport au signifiant. »⁹² Voici quelques exemples d'éclosions du signifiant mentionnées par Schreber : « maintenant nous manque... », « parlez-vous encore... »⁹³, les *Mémoires du névropathe* sont pleines de ce type d'expressions, il est superflu de poursuivre plus ample citation.

Nous l'avons mentionné compendieusement, ces signifiants dévidés sont souvent la lettre de mots de liaison, de conjonction, où la pensée principale, sensée, fait défaut. Parfois, le sujet peut compléter le signifiant pur, halluciné, en vue d'orienter une signification précise. Il est alors bien spécifié qu'il ne s'agit plus d'une pensée hallucinatoire mais de l'adjonction d'une pensée propre du sujet. Un exemple notifié par Schreber éclairera le propos : « maintenant, c'est le moment... »⁹⁴ est un énoncé perçu sur le mode du signifiant vide, hallucinatoire. Schreber complète alors « qu'il soit maté » dans une volonté de faire signifier cette bribe imposée.

Chez Schreber, les signifiants dévidés se parent de différents atours, parfois serinages et ritournelles, affectivement neutralisés. Parfois cris et hurlements, sources de terreur et d'angoisse massive. Sont distinguées comme autres manifestations spécifiques, appartenant au champ des signifiants dévitalisés⁹⁵ :

« Le miracle du hurlement », cri terrible et prolongé menaçant de surgir lors de ce retrait. Lacan propose de le dire comme « parole d'une fonction vocale a-signifiante, qui contient pourtant toute les significations possibles »⁹⁶. Manifestation terrifiante anté signifiante, chargée de significations potentielles infinies. L'on est donc dans une déstructuration même de la chose signifiante en purs sons et cris, susceptible d'envahir le malade lors d'accès morbides.

⁹¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 115, p. 129, p. 219, p. 245, p. 294, p. 304

⁹² (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 284

⁹³ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 294

⁹⁴ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 245

⁹⁵ Ces phénomènes s'occasionnent notamment lors d'un vécu de retrait de dieu dans la phénoménologie du président de la cour d'appel.

⁹⁶ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 158

« L'appel au secours » décrit comme entendu par les nerfs divins s'étant séparés de Schreber. Cet appel se distingue du hurlement en tant qu'il comporte une légère signification, tout à fait élémentaire. Par ailleurs, il ne provient pas du malade mais de la trace laissée par ses rayons divins sous forme de comète.

Ces deux phénomènes relèvent d'un envahissement du signifiant sous une forme quelque peu particulière : quelque chose d'un anté-signifiant, le hurlement. Phénomène ou la signification naît et point : l'appel au secours. Ces manifestations de psychose mettent donc en jeu la dérégulation du signifiant. Il apparaît sous une forme dissociée, hallucinatoire, sans attache au sens. Dans ce même mouvement de désarrimage, une proto liaison à la signification se dessine sous la forme du hurlement et de l'appel au secours. Tout se passe comme si la maladie mettait à jour sous forme inversée les briques de liaison du signifiant au signifié, dans une forme de séquence génétique à rebours.

Rapprochons ces manifestations proto signifiantes de la psychose d'une trouvaille lacanienne émergeant d'un enseignement ultérieur : celui de signifiant unaire⁹⁷. Ce concept désigne sous l'écriture S1 l'émergence de signifiants primordiaux chez l'infans. Ne comportant pas de signification propre, ils permettent primitivement l'arrimage du sujet à l'ordre symbolique (noté S2-S3...). Cet arrimage primitif du sujet aux signifiants via le S1 étant dénommé trait unaire. Dans cette genèse de l'arrimage du sujet à l'ordre symbolique, la forme privilégiée du S1 est repérable comme cri, lallation, appel, de l'homme en devenir. L'inscription dans l'ordre du langage déplacera de fait ces diverses formes d'appel en éléments significatifs structurés.

Reprenons notre analyse de la psychose : ces phénomènes de cri-appel au secours produits par le malade peuvent s'entendre comme résurgences proto signifiantes, déconnection et retour des signifiants unaires. La maladie engendre un trouble dans la partition psychique fondamentale signifiant-signifié. Cette rupture laisse apparaître les sous-ensembles formant et autorisant cet ordre, dans une régression morbide : les S1 s'individuent et font retour.

De nouveau se distille l'enseignement du pathologique sur l'appareil de représentation. Le trouble de l'ordre symbolique nous enseigne et met à jour ses propres composants intimes et

⁹⁷ Signifiant et trait unaire sont deux concepts formalisés dans l'enseignement du séminaire IX, *L'identification*.

derniers dans sa dérélition. Ses éléments déconnectés, individués indiquent l'articulation nécessaire à l'émergence de la pensée sous la forme des signifiants unaires et binaires isolés.

ii. Eclatement de la signification

L'autre face de cette redoutable disjonction du diptyque signifiant-signifié s'énonce comme éclatement de la signification. Cette signification est pour ainsi dire à la dérive, elle peut affecter quantité d'objets et d'individus dans une profuse déliaison. Ainsi, des perceptions anodines, sans particularité, se voient chargées d'un sens particulier. Des gestes et bruits du quotidien sont perçus comme voulus, pensés, formés, à destination du malade. Dans le même mouvement, un sentiment de concernement s'empare du patient au regard du monde et des autres individus. Les autres l'observent, le scrutent et agissent en direction de sa personne. Il est traversé d'une « certitude de signification, sans contenu ».⁹⁸ Cette signification sans objet peut se dire comme une forme de la traditionnelle interprétation délirante des classiques⁹⁹.

Chez le président Schreber, quelques exemples des manifestations de cette signification nouvelle :

Les « bruits miraculés »¹⁰⁰ ; ce sont des bruits ordinaires, du quotidien, qui se nappent d'une propriété nouvelle. Ils sont perçus par le président de la cour d'appel comme porteurs de signification pour lui, ne se produisant pas par hasard mais à sa destination. Ainsi, le hennissement d'un cheval, le bruit d'un couloir, deviennent des bruits miraculés, produits pour lui. Nous ne sommes pas en présence d'un phénomène relevant de l'éclosion signifiante. Il s'agit plutôt d'un éclatement de la signification s'infiltrant dans des perceptions anodines.

⁹⁸ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 229

⁹⁹ Mécanisme délirant constitué d'un jugement faux à partir de faits réels observés, ou plus précisément des inférences d'un percept exact à un concept erroné.

Ces patients peuvent vivre comme agressifs certains faits de la vie quotidienne tels que la mimique ou la gestuelle d'un passant (interprétations exogènes), des sensations organiques ou des phénomènes psychiques attribués p. ex. à des drogues ou à des virus (interprétations endogènes). Ils peuvent aussi découvrir une signification persécutrice à des événements passés (interprétations rétrospectives, auxquelles des éléments imaginatifs participent tout autant). Il n'y a plus ou presque plus de hasard. C'est notamment par projection suscitant des prémisses fausses, liées à l'affectivité du patient, que se constitue l'interprétation. Une idée prévalente est fréquente. *Dictionnaire de l'académie de médecine, 2022.*

¹⁰⁰ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 158

Les « miracles » autres, consistent en la formation et l'appel d'êtres vivants, en général des oiseaux chanteurs. Ces êtres et leurs appels ont été formés tout spécialement pour lui.

b - Envahissement du signifiant, détour épistémologique

Il importe de situer le concept d'éclosion du signifiant dans sa dette à l'un des maîtres de Lacan, Gaétan De Clérambault. C'est en effet ce dernier qui formalise ce que d'aucun (Séglas, Baillarger...) dénommait sous diverses formes : xénopathie, syndrome d'influence, syndrome d'action extérieure. Sous les concepts de petit automatisme mental (syndrome S), écho de la pensée et grand automatisme mental, De Clérambault propose une description précise, séquencée et unitaire de phénomènes très largement présents dans la clinique des prodromes et de la psychose déclarée. Cela, dans une volonté de dégager le mécanisme psychopathologie fondamentale responsable des phénomènes morbides. Lacan récupère partiellement cette trouvaille afin de penser la psychose. Reprise que nous avons qualifié d'éclosion du signifiant. Pourquoi faire la genèse épistémologique du concept lacanien ? D'une part, situer la thèse lacanienne nous permettra de mieux la saisir et de l'ancrer dans sa dimension psychiatrique. D'autre part, cela nous permettra de suggérer une autre articulation potentielle des mécanismes de pensée dans leur rapport à la psychose.

i. Le syndrome S

De Clérambault distingue le petit automatisme mental dénommé syndrome S, un processus primordial dans l'éclosion de la psychose¹⁰¹. Elle consiste en une modification de nature et de la forme de la pensée « la pensée qui devient étrangère le devient dans la forme ordinaire de la pensée »¹⁰². A ce stade, il n'y a pas de sensations perçues comme extérieures, ce sont de pures « hallucinations » psychiques. La pensée s'émancipe alors d'elle-même. L'on est en présence d'une anomalie de la pensée dans le monde même de la pensée. Pour De Clérambault, ce syndrome apparaît très fréquemment au début de la maladie psychotique et habite nombre de

¹⁰¹ (23) G. Lanteri-Laura et G. Daumézon, *La signification sémiologique de l'automatisme mental de Clérambault*. L'ensemble de l'article a été consulté pour expliciter la thèse de De Clérambault relative à l'automatisme mental

¹⁰² *Œuvres psychiatriques, tome 2*, p. 493 cité dans (23) G. Lanteri-Laura et G. Daumézon, *La signification sémiologique de l'automatisme mental de Clérambault*.

sujets souffrant de maladie déclarée. Posé comme processus morbide originaire, il est anidéique, neutre et non sensoriel. C'est un processus automatique dont l'étiologie supposée résulte d'un dysfonctionnement cérébral.¹⁰³

Il est possible d'en distinguer deux sous-formes, le petit automatisme psychique et le petit automatisme verbal. Le premier se manifeste par une véritable clinique de troubles de la pensée, sans phénomènes verbaux. Dérangement de son cours, émancipation des abstraits ; dévidage des souvenirs, idéorrhée, étrangeté. Ou encore disparition des pensées, oubli, arrêt, dévidement, substitution de contenus, passage de pensée invisible. Le second consiste en une articulation verbale psychique spontanée, de nature étrange et discordante avec le cours du langage intérieur du sujet. On retrouve des mots explosifs, des jeux syllabiques, une kyrielle de mots, un psittacisme, des non-sens.

ii. Le Syndrome S dans son rapport aux mécanismes de pensée

Le petit automatisme mental est donc pensé comme surgissement d'une pensée autre, envahissant le sujet sur une modalité automatique et anidéique. Cela apparaît limpide, le concept de déchaînement du signifiant n'est pas loin. Le processus décrit est globalement similaire. S'imposent au sujet des énoncés purement signifiants, amputés de leur dimension significative.

A notre avis, la description de De Clérambault permet de situer le concept sur une dimension plus riche. En effet, corrélativement au petit automatisme verbal, existe le petit automatisme psychique, syndrome des anomalies de pensée dans leur forme. Comme si le déchaînement du signifiant, délié de la dimension signifiante, induisant un retour de la pensée à son état amorphe. Amputée de son capitonnage au diptyque signifiant-signifié, la pensée s'évapore et se dissout, retournant à cette masse informe décrite par Saussure dans laquelle le langage tranche et structure des unités de pensée-mot.

¹⁰³ Lacan fera écart relativement à cette conception organique de la genèse psychotique, il retiendra par contre le caractère d'automatisme, processus autre, externe et allogène au sujet.

iii. Echo de la pensée et grand automatisme mental

Vient ensuite le phénomène d'écho de la pensée, définie comme une même pensée répétée à deux reprises. Sous ce vocable, se rassemblent les échos anticipés, tout comme les échos de lecture et l'énonciation de gestes.

Dans un troisième temps, il y a émergence du grand automatisme mental, englobant les hallucinations psycho-sensorielles et psychomotrices, chargées en affect et en significations. C'est dans les suites de l'automatisme mental proprement dit que se constituera le délire, résultante d'une élaboration principalement « inconsciente » où une personnalité seconde se structure autour des nouvelles perceptions et sensations.

Nous ne nous attèlerons pas à rendre compte de la continuité psychopathologique des processus de petit automatisme mental, écho de la pensée et grand automatisme mental. En effet, le maître de l'infirmerie de Paris est assez succinct. Il ne rend pas précisément compte de la continuité explicative des phénomènes. On en retient néanmoins le continuum phénoménologique centré sur la question des troubles de la pensée ; où les processus morbides de pensée entraînent écho de la pensée puis grand automatisme mental.

Résumons : pour De Clérambault, le processus psychotique s'origine dans le syndrome S, surgissement de pensée et d'unités de langage déconnectées du discours-penser du sujet. Ce processus sera qualifié chez Lacan de déchaînement du signifiant ; stigmate de la rupture profonde dans la maladie psychotique de l'articulation signifiant-signifié. L'on entend alors le prisme sémiologique de De Clérambault comme une illustration éclatante de l'architecture de représentation Lacano-Saussurien dans sa dimension morbide, disjointe et pathologique. Revenons à présent à l'articulation psychopathologique des psychoses chez Lacan.

c - Du délire comme réarrangement de la partition signifiante

Dans les suites de cette partition signifiante troublée, disjointe, le malade est à même de réorganiser le champ de son rapport au langage et au monde. Les signifiants et significations sous forme disparate forment alors de nouveaux ensembles relativement ordonnés traditionnellement définis comme construction délirante : « ainsi que tout discours, un délire

est à juger comme un champ de signification ayant organisé un certain signifiant »¹⁰⁴. Ces ensembles prennent la forme d'une super structure organisant une nouvelle distribution plus fixe des signifiants éclos et des significations éparses, autorisant éventuellement un redéploiement du sujet. Si les circonstances sont favorables, une stabilisation de l'état du malade se construit autour de cette nouvelle organisation délirante. A l'instar de la perspective freudienne, le délire est donc pensé par Lacan pareillement à une tentative de guérison du malade.

Citons à l'appui de cette perspective les travaux classiques de Mignard et Petit : « Considérés sous ce jour, bien des délires seraient des formes de guérison relatives d'un sujet, qui sans cette réaction, serait tombé, s'il est halluciné, dans la confusion classique, peut-être même dans la démence, nous dirions sans doute aujourd'hui la schizophrénie. »¹⁰⁵

Nous avons donc mis en séquence les différents temps du trouble dans la loi du signifiant occasionné par la maladie psychotique. D'un déchaînement du signifiant dans une disjonction au sens, d'un éclatement-surgissement de la question significative, puis d'une réorganisation progressive des éclats épars sous la forme du délire. A présent, déployons l'une des conséquences de l'écartèlement symbolique morbide, l'envahissement imaginaire.

B - Explosion imaginaire et disjonction symbolique

La dissolution manifeste de la partition signifiant-signifié peut se dire comme rupture de l'ordre symbolique.¹⁰⁶ Nous avons préalablement déployé les conséquences de cette désunion en spécifiant l'éclosion signifiante et l'éclatement de la signification qui en résulte.

Une autre conséquence majeure se donne à voir de manière concomitante, il s'agit de l'envahissement imaginaire subi par le malade. Imaginaire que nous définirons à l'aide de Laplanche et Pontalis ainsi : en tant que l'un des registres essentiels du champ psychanalytique

¹⁰⁴ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 137

¹⁰⁵ (24)

¹⁰⁶ En effet, rappelons que c'est par ce syntagme d'ordre symbolique que sont qualifiés les lois organisant la pensée-langue et la structure inconsciente.

chez Lacan, il est marqué par la prévalence de la relation à l'image du semblable.¹⁰⁷ Lorsqu'opère le lâchage symbolique de la psychose, l'ordre des sensations éparses et des identifications narcissiques prend le pas. Les images et percepts ne sont plus structurés et mis en forme par l'articulation signifiante. Le psychosé est alors tantôt confondu avec ses identifications narcissiques, tantôt traversé par des percepts. On parle d'envahissement imaginaire : ce registre de la psyché occupe la place laissée vacante par le registre symbolique, « il donne sa forme à l'aliénation psychotique mais non sa dynamique »¹⁰⁸, sa structure (donnée par l'écartèlement épars du signifiant et du signifié).

Ce mouvement de rupture symbolique entraînant une expansion du registre imaginaire est plus nettement explicité plus loin « Il s'ensuit un processus dont nous avons appelé la première étape un cataclysme imaginaire, à savoir que plus rien ne peut être amodié de la relation mortelle qu'est en elle-même la relation à l'autre imaginaire. Puis déploiement séparé et mise en jeu de tout l'appareil signifiant-dissociation, morcèlement, mobilisation du signifiant en tant que parole, parole jaculatoire, insignifiante, ou trop signifiante, lourde d'insignifiante, décomposition du discours intérieur, qui marque toute la structure de la psychose »¹⁰⁹.

¹⁰⁷La notion d'imaginaire se comprend d'abord en référence à une des premières élaborations théoriques lacanienne concernant le stade du miroir. Dans le travail qu'il a consacré à celui-ci, l'auteur mettait en évidence l'idée que le moi du petit humain, du fait en particulier de la prématuration biologique, se constitue à partir de l'image de son semblable. A considérer cette expérience princeps, on peut qualifier d'imaginaire :

Du point de vue intrasubjectif, le rapport fondamentalement narcissique du sujet à son moi ;

Du point de vue intersubjectif : une relation dite duelle fondée et captée par l'image d'un semblable. Pour Lacan, il n'y a de semblable que parce que le moi est originellement un autre.

Quant à l'environnement : une relation de type de celles que l'éthologie animale a décrites et qui témoignent de la prégnance de telle ou telle gestalt dans le déclenchement des comportements.

Quant aux significations, un type d'appréhension ou des facteurs comme la ressemblance, l'homéomorphisme jouent un rôle déterminant, ce qui atteste une sorte de coalescence du signifiant au signifié.

L'emploi très particulier que Lacan fait du terme imaginaire n'est pas pour autant sans rapport avec le sens usuel : toute conduite toute relation imaginaire étant selon Lacan essentiellement vouée au leurre. Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* (1), p. 195-196

¹⁰⁸ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 167

¹⁰⁹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 361

C - La dérive du sujet de l'énonciation

Rappelons brièvement ce que l'on désigne dans notre travail par sujet de l'énonciation. Il s'agit de la potentialité d'un individu à organiser le trésor de la langue en parole individuelle, articulée ou pensée. Elle implique une sélection des termes de la langue au détriment d'autres, ce que Jakobson nomme rapport métaphorique. C'est cette sélection et son potentiel substitutif qui autorisent l'advenue du sens d'un énoncé pour un sujet, qu'il s'agisse d'une signification inconsciente ou linguistique plus globale.¹¹⁰

Ainsi, le concept de sujet et de sa parole individuée peut s'entendre sur deux plans qui conservent tout de même l'armature métaphorique comme charpente fondamentale. D'une part, comme parole au sens linguistique, où le sujet agence et sélectionne les termes de la langue en vue d'un contenu et d'une signification déterminée.

D'autre part comme parole au sens psychanalytique, la sélection/substitution potentielle des termes faisant alors intervenir la pensée/détermination inconsciente qui organisera l'articulation significative dans l'achèvement de la phrase. Le sujet apparaissant alors comme évanescent, épisodiquement constitué par cette articulation signifiance. On parle alors d'énonciation du sujet.

Dans la maladie psychotique, ces deux plans d'organisation se trouvent conjointement atteints. En premier lieu, le sujet apparaît traversé par un langage qui le tient à sa merci, dans une posture tout à fait passivée. Nul agencement ni sélection des termes, le psychotique est pour ainsi dire possédé par la langue : « le sujet témoigne effectivement d'un certain virage dans le rapport au langage, qu'on peut nommer érotisation, ou passivation. Sa façon de subir dans son ensemble le discours nous en révèle assurément une dimension constitutive. »¹¹¹ Ou encore : « Comment ne pas voir dans la phénoménologie de la psychose que tout, du début à la fin, tient à un certain rapport du sujet à ce langage tout d'un coup promu au premier plan de la scène, qui parle tout seul, à voix haute, dans son bruit et sa fureur comme aussi dans la neutralité ? Si le névrosé habite le langage, le psychotique est habité, possédé par le langage. »¹¹²

¹¹⁰ Pour de plus amples explications, nous renvoyons à l'exposé des concepts ci-dessus aux chapitres « Signifié et signification », « Sujet et signifiance » et « Métaphore et métonymie ».

¹¹¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 235

¹¹² (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 284

Non pas que le sujet sain soit exempt de cette traversé de son être par la langue, masse des discours de l'ensemble des sujets parlants. Néanmoins, il est susceptible d'agencer ces éléments et unités de langue dans une séquence phrasée, dont les termes sont sélectionnés, agencés, articulés. Chez l'aliéné, le processus s'interrompt. Il est parcouru et passivé par le discours, manœuvrant avec difficulté la dimension métaphorique de sa parole. L'énonciation, ordinairement constitutive du sujet, est en peine. La signification et son bouclage sont pris à défaut. Le phrasé est incertain, indécis. Une certaine perplexité se fait entendre. La « fonction de synthèse du moi »¹¹³, agenceur de l'ensemble des sèmes, s'amenuise. Cet échec de l'advenue du sens est magistralement décrite par Antonin Artaud. Ce dernier, atteint de trouble psychotique, témoigne en ces termes des débuts de sa pathologie : « Dans cet état, où tout effort d'esprit étant dépouillé de son automatisme spontané, est pénible, aucune phrase ne naît complète et toute armée, toujours vers la fin, un mot, le mot essentiel, manque, alors que commençant à la prononcer, à la dire, j'avais la sensation qu'elle était parfaite et aboutie » ou encore « Je ne peux rien approfondir, parce que la notion efficace de ce que je vise m'est retirée, dans son acception et dans ses développements internes au moment où je veux la saisir. »¹¹⁴

En second lieu, cette dérive du sujet de l'énonciation se formule comme impossibilité de l'agencement des signifiants en signification mobilisant les schèmes inconscients. Les signifiants sont épars, affleurants, désarrimés. En ce sens, l'inconscient est à ciel ouvert et traverse le malade passivé sans arrimage subjectif. « En somme, pourrait-on dire, le psychotique est un martyr de l'inconscient, en donnant au sens de martyr son sens, qui est celui d'être témoin (...) dans une position qui le met hors d'état de restaurer authentiquement le sens de ce dont il témoigne »¹¹⁵. Ou alors « L'inconscient est là dans la psychose(..). L'inconscient est là mais ça ne fonctionne pas »¹¹⁶.

Ce trouble de l'énonciation du sujet peut donc se dire en deux temps ; le linguistique et l'inconscient. Cette distinction de régime permet précision et rigueur à propos du sujet en mal de constitution. Il importe tout de même de réitérer le caractère relatif de la séparation des régimes. En effet, rappelons que le régime de la langue s'organise sous la loi du signifiant tout comme l'ordre de l'inconscient. Ces signifiants étant d'une teneur voisine, briques de la pensée-

¹¹³ Expression de P. Janet pour désigner la clinique typique mentionnée.

¹¹⁴ (25) Artaud Antonin, *Œuvres complètes*, I p. 203 et p. 197

¹¹⁵ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 149

¹¹⁶ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 164

langage et articulés selon des propriétés similaires dans leur dimension consciente comme inconsciente.

De fait, dans la théorisation lacanienne, cette difficulté à l'advenue d'une signification (linguistique comme inconsciente) est sous tendue par un principe unitaire, la carence du signifiant phallique. C'est ce signifiant phallique qui autoriserait l'émergence de la signification. Subséquemment, son absence entraîne les plus grandes difficultés à l'agencement d'effet de sens. Il est formalisé selon le schème suivant : comme signifiant majeur dont la signification serait le principe de signification, il relaie la potentialité significative des autres signifiants. Nommément défailant dans la pathologie psychotique, il est pourvoyeur des carences de sens et d'énonciation. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin.

Ont pu être exposés les différents temps d'un trouble majeur dans la loi du signifiant chez le sujet psychosé et certains de leur corrélat clinique. Disjonction du diptyque et trouble dans l'ordre symbolique, envahissement imaginaire en résultant, dérive du sujet de l'énonciation dans son impossibilité d'acter la partition métaphorique.

A présent, poursuivons par une analyse des troubles du langage dans la pathologie dont notre travail est l'objet.

D - Troubles du langage, principes et clinique

Penser la psychose comme dissociation de l'ordre symbolique ouvre une voie tout à fait remarquable à l'analyse des troubles du langage de la psychose. En effet, dire la psychose comme disjonction du diptyque fondateur de l'ordre langagier (à savoir le couple signifiant-signifié) permet d'emblée de situer la pathologie du langage dans une dimension psychopathologique, compréhensive. Orientant ainsi une masse considérable de faits cliniques par un principe unitaire. Ou encore, la perspective peut être renversé en une illustration de la pertinence des théorisations lacaniennes par la clinique des troubles du langage du psychosé.

Ainsi, pour Lacan, les manifestations pathologiques du langage sont longtemps apparues comme centrales pour l'analyse du trouble psychotique. Dans le séminaire dont nous faisons

l'exégèse, elles sont jusqu'au bout nécessaires pour poser le diagnostic « mais pour que nous soyons dans la psychose, il y faut des troubles du langage »¹¹⁷.

Dans notre exposé du trouble discursif, nous procéderons ainsi : établir comme déterminant dans l'émergence et la compréhensivité des troubles la dérégulation du rapport métaphorique et la prédominance du rapport métonymique. Puis, décliner les différentes formes cliniques résultantes des processus psychopathologiques affirmés de la psychose.

a - Du rapport métaphorique et métonymique

Cette grande difficulté du malade a exercé son droit métaphorique sur sa parole a été préalablement esquissée dans le chapitre précédent (dérive du sujet de l'énonciation). Nous avons pu établir la difficulté pour le sujet de se constituer comme tel, dans un profond embarras face à la sélection/substitution des termes mobilisés pour la construction d'un énoncé et l'advenue d'une signification.¹¹⁸

Dans la pathologie psychotique, le sujet est donc embarrassé par cette sélection/substitution de morphèmes au détriment d'autres et peine à faire advenir quelque chose d'un effet de sens et de signification. Il est passivé par la langue et entretient de manière prédominante un rapport métonymique à cette dernière. Les séquences verbales s'enchaînent, dominées par un principe de contiguïté. Les signifiants se lient à d'autres signifiants dans un topos proximal, où un certain voisinage phonématique ou bien de contexte appelle un voisinage d'énonciation. Nulle capacité de métaphore, de possibilité de substitution d'un signifiant par un autre. Seulement rapport de contexte et proximité signifiante dans le déroulé d'une parole.

Dans le texte lacanien : « Les relations de contiguïté dominant, à la suite de l'absence ou de la défaillance de la fonction d'équivalence significative par voie de similarité. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de cette analogie frappante pour opposer nous aussi, sous la double

¹¹⁷ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 106

¹¹⁸ Pour rappel, la métaphore d'inspiration jakobsonienne avait pu être définie ainsi dans le chapitre correspondant : Lorsqu'un sujet énonce une parole, certains termes sont choisis au détriment d'autres possibilités. Ces termes sont alors théoriquement substituables par d'autres. Cette dimension de substitution d'une unité à une autre érigée en loi de la langue est nommée rapport métaphorique. Cette dimension de substitution trouve son expression condensée dans la figure de style de type métaphore, avec un terme spécifique substitué à un autre.

rubrique de la similarité et de la contiguïté, ce qui se passe chez le délirant hallucinatoire. On ne saurait mieux mettre en évidence la dominance de la contiguïté dans le phénomène hallucinatoire qu'en pointant l'effet de parole interrompue telle qu'elle est précisément donnée, c'est comme investie, et donc libidinalisée. Ce qui s'impose au sujet est la partie grammaticale de la phrase, celle qui n'existe que par son caractère signifiant et par son articulation. C'est celle-là qui devient un phénomène imposé dans le monde extérieur. »¹¹⁹

Deux dimensions globales vont en conséquence traverser le langage du malade. La rareté des énoncés sous tendus par le rapport métaphorique tout comme la figure de style correspondante. La prédominance des relations de contiguïté et de contexte entre les différents termes des énoncés proférés, conséquence d'une suprématie du procès métonymique.

Donnons comme exemple un extrait cité par Jakobson dans son article *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie*¹²⁰. Cet extrait est tiré des œuvres d'un célèbre écrivain russe, Gleb Ivanovitch Uspenky, ayant souffert de trouble mental schizophréniforme. Son écriture est éloquente quant à la prédominance du procès métonymique dans ce type de pathologie : « Sous un vieux chapeau de paille à l'écusson marqué d'une tache noire, on pouvait voir deux touffes de cheveux semblables aux défenses d'un sanglier sauvage : un menton devenu gras et pendant s'étalait définitivement sur le col grasseux du plastron de calicot, et, en une couche épaisse, reposait sur le col grossier de son habit de toile, boutonné serré sur le cou. De dessous cet habit, vers les yeux de l'observateur, s'avançaient des mains massives, ornées d'un anneau qui avait rongé le doigt gras, une canne à pommeau de cuivre, un renflement marqué de l'estomac, et de très larges pantalons, ayant presque la qualité du percale, et dont les larges bords cachaient la pointe de ses bottes. » Ainsi, les détails descriptifs s'amoncellent, choisis et appelés par leur proximité phonématique ou de contexte avec les énoncés précédents. L'écriture est guidée par un rapport de contiguïté immédiat. Les synecdoques, figures incarnées de la métonymie, sont légion. Quant à l'opération de sélection des termes guidé par une volonté du sujet, elle n'apparaît que rarement. Si bien que le lecteur est en grande difficulté pour saisir le tout du portrait.

¹¹⁹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 249

¹²⁰ (26) p. 65 note (1)

b - Clinique des troubles langagiers

De nombreux autres stigmates de la psychopathologie du malade sont repérables dans son langage. Ce peuvent être des résultantes directes de la prédominance métonymique et de l'embarras métaphorique, ou alors des manifestations d'autres processus morbides. Ou bien encore des ébauches de procédés adaptifs. Trois sous-ensembles langagiers pathologiques seront présentés par la suite : les glossolalies, la graphomanie ainsi que les néologismes¹²¹. D'autres troubles du langage sont bien sur présents dans la clinique nous occupant, comme la tachyphémie, la logorrhée, le laconisme, les verbigérations pour n'en mentionner que quelques-uns. Notre propos se voulant clinique et psychopathologique, nous nous focaliserons sur les phénomènes cliniques éclairant de manière manifeste les processus et mécanismes morbides principaux.

i. Glossolalies

Ce phénomène connaît deux acceptions quelque peu enchevêtrées. La première, émergence d'un nouveau langage par un sujet lors d'accès extatiques. La seconde, renvoie à la composition par un sujet aliéné d'une langue nouvelle et obscure. Cette dernière acception peut aussi s'énoncer comme glossomanie ou encore forme cariée des schizophasies. C'est elle que nous retrouvons chez nos malades. Elle qui fascinante, indique et pointe le rapport tout à fait spécifique de la psychose au langage.

Nous la définirons ainsi, suivant en cela les linguistes Samarin et Jakobson : la glossolalie comme activité créatrice verbale ou quasi verbale où les sons du langage, totalement dépourvus de rôle discriminatoire de sens, n'en sont pas moins structurés phonologiquement et destinés à un certain type de communication.

Certes « néolangage », mais tout à fait curieux. La signification y fait défaut, et l'on peine à retrouver quelconque innovation dans ces pseudo-constructions. Tout laisse indiquer appauvrissements et déformations systématisées de langues existantes. On y retrouve une prédominance de l'éviction de la métaphore au profit du rapport métonymique, où lettre et phonologie s'emparent de la parole. Assonances, contiguïté et rapports phonématiques

¹²¹ Nous reprenons la séquence proposée par JC Maleval dans son chapitre éléments de clinique de la forclusion du nom du père, tiré de l'ouvrage La forclusion du nom du père, quoique dument remanié.

induisent ce phrasé étrange et dévidé qui caractérise nombre d'énoncés du psychosé. Et l'on peut alors entendre cette clinique de la glossolalie comme une hyperbolisation-généralisation des troubles du langage caractéristiques de l'aliéné.

Cet élan glossomaniaque ou simplement schizophasique, apparaît parfois très investi par le malade. Une certaine logorrhée affectée est susceptible de s'entendre à la profération du parler métonymique. Elle semble dessiner un certain attachement au signifiant dans sa sonorité et sa lettre. Comme si la disjonction des ordres signification et signifiant engendrait une réaction d'investissement intense de la lettre signifiante, évitant une dérive du sujet trop marqué.

En sus du procédé glossolalique, d'autres phénomènes langagiers vont signer cette érotique du signifiant. L'écriture psychotique, apposition matérialisée du dire, en sera l'une des manifestations privilégiées.

ii. Prégnance du signifiant

C'est un fait clinique tout à fait établi ; le fol surinvestit le mot, le terme, la « pensée ». Non comme contenu, dynamique, enchevêtrement conceptuel, mais comme lettre, cristal. Une forme d'idolâtrie du signifiant est à l'œuvre. C'est cette logolâtrie qui gouverne et oriente le cours de la pensée du sujet : « Mais une impression, un souvenir, une consonance suffisent pour changer la direction de leurs pensées (...) il est digne de remarquer que les idées se lient beaucoup plus par leurs rapports secondaires de mots et de son que par les rapports logiques. »¹²²

La logolâtrie peut s'incarner d'une fascination pour la chaîne signifiante dans sa perspective contiguë, successive, chaîne d'éléments mis bout à bout dans un renvoi proximal. Par ailleurs, elle peut aussi s'objectiver sous une forme alterne, arrêtée. C'est l'élément d'une chaîne signifiante comme pris isolément du reste de la séquence qui prend alors une coloration tout à fait spécifique. Cette clinique du signifiant stupéfait est nommée par Meyerson et Quercy *interprétation frustrée*. Détaillons le concept à l'aide d'un de leurs exemples cliniques « La voisine était en train d'arranger le treillage : elle coupait des branches ; alors elle a dit : tout ça c'est sauvage »¹²³. Le terme sauvage apparaît à de nombreuses reprises dans les dires de ce

¹²² (27) JP. Falret, *Leçons cliniques de médecine mentale*, p. 232-233

¹²³ (28) I. Meyerson ; P. Quercy, *Des interprétations frustrées*, p. 813

malade délirant et halluciné, aucune signification ne lui est attribuée. Il n'est pas non plus intégré dans la chaîne discursive. Il s'impose, revient à de nombreuses reprises sous la même apparence. Isolé, déconnecté des autres éléments lexicaux. Ce vocable, « sauvage », produit une fascination-angoisse certaine. Le sujet ne peut rien en dire. Seule certitude, ce signifiant isolé s'élançait, douloureux et dérangeant pour le malade.

Empêché par la maladie d'accéder à la partition psychique du lien de sens et de sa lettre, le malade introduit un mécanisme alterne de pensée et de cheminement. L'image acoustique psychique dans son rapport aux autres images acoustiques s'impose comme maître à bord des idées aliénées¹²⁴.

Ici, l'abord développé n'est plus seulement déficitaire. Le malade n'est pas ce strict amputé de la parole, grandement privé de sa potentialité métaphorique, cantonné aux rapports métonymiques de contiguïté et d'assonance. Une parade s'ébauche, la lettre du signifiant et son foisonnement métonymique ouvre un champ des possibles à un dire diffus structuré sur un mode alternatif.

Des effets de sens alternes émergent de ces lettres chargées. C'est alors la proximité phonologique qui induit la proximité de signification. Ainsi, les interprétations par homonymie dégagées par Guiraud¹²⁵ où deux personnes sont assimilées du fait de l'identité de leur nom. Ou encore, le calembour psychotique où deux termes se trouvent connectés entre eux du fait de leur similitude homophonique. C'est le jeu de mot qui vient nouer la séquence signifiante, l'image acoustique psychique qui sert d'union à l'enchaînement des idées (et non plus la dimension significative). L'ordre symbolique est donc réintroduit mais de manière remaniée, tangente, autre.

¹²⁴ La logolâtrie, fascination pour la lettre et le signifiant n'est pas propre à la psychose. Tout clinicien de l'enfant est confronté quotidiennement à cette symptomatologie dans le cadre de l'examen des enfants souffrant d'autisme. L'hyperlexie en est l'expression la plus manifeste et la plus courante. Cette remarque ouvre sur une perspective bien large. Si la prégnance du signifiant est stigmatisée d'une disjonction des rapports signifiant-signifié, cela suggère fortement un trouble du même acabit dans la pathologie autistique. Quelles relations ce trouble entretient-il avec celui du psychosé ? Y a-t-il un processus psychopathologique commun aux deux entités cliniques ? Nombre de questions sont soulevées par cette analogie symptomatique, il ne nous appartient pas dans ce travail de les mener à bien. Nous proposerons néanmoins l'indice ici renouvelé d'une structure pensée-langage constitutive de l'homme et de sa psyché ; résultante des jonctions signifiant-signifié et susceptible d'écartèlement dans les troubles mentaux graves que constituent la psychose et l'autisme.

¹²⁵ (29) P. Guiraud, *Les formes verbales de l'interprétation délirante*, p. 395-412

Osons encore abonder dans cette direction : si le signifiant substantifie l'élément concret et matériel de toute pensée possible, a-significatif par essence, n'est-il pas pertinent au sens d'un collage à la vérité de la langue, de s'en tenir à l'énoncé des chaînes signifiantes dans leur contiguïté et assonance ? Le psychosé n'est-il pas celui qui, traversé par la langue, s'empêche de la travestir, se cantonnant au miracle signifiant ? C'est en véritable témoin du trésor de la langue comme masse collective de l'ensemble des signifiants qu'il est possible de percevoir l'halluciné, traversé par la parole des autres et de l'entière humanité.

Nonobstant cet aparté, cette perspective n'est pas sans rappeler la perspective freudienne développée plus haut : celle d'un investissement privilégié de la représentation de mot relativement à la représentation de chose dans le phénomène psychotique. Et l'on se souvient du mouvement freudien consistant à dégager cet investissement comme adaptation et parade face au retrait libidinal des représentations de chose et d'objet. A l'instar du maître viennois, ouvrons la perspective lacanienne sur un espace similaire. La métonymie, à la fois impossibilité à la métaphore mais aussi parade face à cet embarras.

iii. Graphomanie

L'écriture est un vecteur privilégié d'incarnation de l'érotisation signifiante. En effet, l'inscription des signifiants redouble leur caractère matériel, concret. Elle les fige et les réifie dans leurs attributs de « lettre », faisant pièce aux morcellements signifiants pathologiques. La propension largement répandue du psychosé à s'emparer de ce média s'entend alors de manière limpide¹²⁶. Tout comme son allant passionnel pour les opérations faisant jeux de toute lettre : mots croisés, rébus, anagrammes et palindromes. A l'instar de la prégnance signifiante discursive, la question significative n'est pas déterminante dans l'écriture psychosée. Certains écrits sont ainsi purement consacrés à la forme de la lettre, sans souci aucun de frayage compréhensif.

En sus de l'abondance du procédé d'écriture chez les sujets malades, notons des modifications qualitatives notables du support. De fait, l'orthographe et la calligraphie sont l'objet de

¹²⁶Citons Ségla à l'appui : « D'une manière générale, on peut dire que les fous écrivent beaucoup » (30) J. Ségla, *Les troubles du langage chez les aliénés*, p. 204 ou encore « il est à remarquer que la versification est tellement à l'honneur chez les aliénés que beaucoup d'entre eux ont véritablement la manie de parler et d'écrire en vers » (30) p. 234

remaniements intenses, les lettres se mêlent au signes figuratifs et hiéroglyphiques. Les bornes phrasées, majuscules et points, se prennent d'autonomie. Les accents dansent selon un rythme que la grammaire collective ne connaît pas, les lettres de l'alphabet subissent des remaniements étranges et non partagés.

Quelques exemples rapportés par Séglas permettront d'illustrer cette clinique d'une richesse manifeste : « Une de nos malades remplace dans ses écrits les i par des y, allonge les voyelles en diphtongues, met à tout propos sur les lettres un accent circonflexe de son invention, tout cela pour donner de la force à ses idées et résister à l'aspiration de la pensée que lui font ses ennemis. Un ancien instituteur cité par M. Lauzit avait inventé un alphabet spécial dans lequel certains signes représentaient des syllabes et les c était remplacés par des q. Un malade de Legrand du Saulle séparait les syllabes d'un même mot par des traits d'union ou des signes inconnus (..) Certains écrits renferment des majuscules à tout propos (...) Lorsque les malades savent plusieurs langues, il n'est pas rare de rencontrer dans leurs écrits des signes graphiques appartenant à chacune de ces langues, sans que pour cela le mot ainsi formé appartienne à la langue correspondante. D'autres modifient les signes de leur langue usuelle. Un persécuté que nous avons observé écrivait les i en forme de croix ou de T renversé. De ces modifications de certaines lettres, il convient de rapprocher l'écriture hiéroglyphique qu'emploient certains aliénés. »¹²⁷

L'ensemble des descriptions graphomaniaques sus mentionnées met bien en évidence un point précis. Ici, le sujet n'est plus traversé par la langue, par définition entité collective formée par les masses des discours des parlants. Quelque chose d'une spécificité, d'un usage de langue particulier émerge. De fait, les modifications graphiques sont propres au sujet malade, ce sont des compositions éclectiques et originales. Le psychosé marque sa parole d'une intentionnalité diffuse par un ciselage approximatif des signifiants. Subrepticement, un effet de sens diffuse. Nous ne sommes plus dans une traversé passivée par la parole de l'Autre. Une ébauche proto énonciatrice s'esquisse¹²⁸.

¹²⁷ (30) J. Séglas, *Les troubles du langage chez les aliénés*, p. 238-242, voir l'ensemble des chapitres 7 et 8 du même ouvrage pour une perspective complète.

¹²⁸ Dans ce même élan, il est notable de constater la grande propension des malades graphomanes à composer des écrits structurés autour des demande et requêtes. Par ailleurs, la question de la publication, impression et diffusion de l'œuvre, (donc d'une forme d'adresse) est tout aussi fréquente.

iv. Néologismes

Les néologismes, très fréquemment présents dans la clinique de la psychose, appellent définitions et précisions. Tout d'abord, il est douteux de superposer à l'identique définition du néologisme psychotique et néologisme du sens commun (consistant dans la création d'un nouveau terme). Cette propension n'a rien de psychotique, l'on ne voit pas en quoi elle signerait une quelconque pathologie à elle seule.

Les auteurs classiques, minutieux cliniciens, en donnent une tout autre acception et précisent le caractère morbide du néologisme psychotique. Au-delà de la question formelle, un auteur comme Tanzi introduit la dimension fonctionnelle de cette création de mot. Qui possède comme fonction d'illustrer, de cristalliser, de condenser, les préoccupations particulières et délirantes du patient. Ils trouvent leur origine dans « le besoin d'exprimer une nouvelle et particulière différence de pensée(..) la néoformation verbale succède à une idée nouvelle » ou encore « le contenu du néologisme représente la fine fleur de l'idéation paranoïaque, le but le plus constant de la pensée, l'objectif caractéristique des préoccupations »¹²⁹. Le néologisme du malade s'entend subséquemment comme condensation dans un terme ou syntagme de toute une lignée associative, délirante et discursive spécifique.

Pour Lefèvre et Séglas, cette dimension fonctionnelle est ainsi déterminante dans la valeur du néologisme pathologique. Ces cliniciens distinguent néologisme passif et actif. Le premier, résultant d'associations par contiguïté et ressemblance. Le second, dans l'élan formulé par Tanzi, repose sur la volonté d'exprimer une idée nouvelle « A l'inverse, les néologismes actifs sont créés avec intention et correspondent à une idée, plus ou moins nette d'ailleurs dans l'esprit de l'individu »¹³⁰.

Lacan accorde une place importante au néologisme dans son appareil théorique des psychoses. A l'instar de ses prédécesseurs, il insiste sur la dimension fonctionnelle de la formation néologique du malade. Un certain terme s'alourdit d'une densité spécifique. Il se dote d'atours particuliers et spéciaux, non partagés par les usagers de la langue et venant comme substantifier l'édifice délirant du malade : « c'est un langage où certains mots prennent un accent spécial,

¹²⁹ (31) E. Tanzi, *I neologismi degli alienati in rapporto con delirio cronico*

¹³⁰ (30) J. Séglas, *Les troubles du langage chez les aliénés*, p. 51

La thèse de C. Lefèvre, *Etudes cliniques des néologismes en médecine mentale*, (32) est un véritable vivier de néologismes psychotiques illustrant leur dimension fonctionnelle, l'auteur y confirme la perspective de Séglas du néologisme actif comme venant fixer la pensée délirante de manière condensée.

une densité qui se manifeste quelquefois dans la forme même du signifiant, lui donnant ce caractère franchement néologique si frappant dans les productions de la paranoïa. Dans la bouche de notre malade de l'autre jour, a donc enfin surgi le mot galopiner, qui nous a donné la signature de tout ce qui nous était dit jusque-là. »¹³¹

Subrepticement, un autre destin du néologisme psychotique s'esquisse. Certes, condensation du délire et de la pensée pathologique du malade. Certes, stigmaté d'un processus morbide cristallisant des schèmes délirants cariés et enkystés. Mais aussi suturation d'une chaîne signifiante désarrimée. Où le signifiant est susceptible de panser sa rupture d'avec la signification. Face au trouble de la partition signifiante, le néologisme peut se dire comme tentative de colmater l'écartèlement des registres en forgeant un lieu d'ancrage. De fait, définir le délire comme réarrangement de la partition symbolique troublée autorise une énonciation du néologisme comme sous-catégorie de ce réarrangement délirant.

Ainsi, les troubles du langage sont manifestes dans la psychose, on ne saurait y couper. Toute théorie et approche de la psychose se doit d'en rendre compte dans son appréhension comme phénomène morbide. Néanmoins, l'examen attentif du matériel clinique psychotique ouvre sur une perspective dissemblable. Phénomène morbide indubitablement, toutefois de sa morbidité subite s'éveille une potentialité adaptative et créatrice. Le maniement de la lettre du psychosé en témoigne.

4 - Conclusion et retour

Concluons ce chapitre par une reprise succincte des théorisations dernières et leur conséquence enseignante sur l'appareil de représentation. Le paradigme lacanien nous a permis une appréhension de la psychose sous la dimension du symbolique, catégorie forgée à partir des travaux des linguistes structuraux. Dimension du symbolique introduite dans les travaux

¹³¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 42

lacaniens pour appréhender la faculté de pensée et de parole de l'homme. C'est donc à partir de l'ébauche d'un appareil de représentation psychique spécifique qu'a pu se déployer la théorisation lacanienne des psychoses.

Par ce biais, le cœur de la maladie a pu être définie fragmentation des régimes signifiant-signifié et dérive de l'énonciation du sujet. Les manifestations cliniques elles, ont été abordées comme résultantes de ces fragmentations, dérives, et des remaniements subséquents. Réitérons donc le constat d'une maladie psychotique formalisée par Lacan comme rupture des éléments derniers de la langue-pensée. Signifiant et signifié constituant les deux registres autorisant la pensée sous le sceau du langage, la psychose est l'occasion d'une disjonction des régimes. A ce titre, la pathologie psychotique s'en trouve définie nouvellement : on en déduit sa nature de maladie de l'appareil de représentation ou encore maladie de la faculté de pensée dans ses briques élémentaires et ses possibilités de stabilisation. A présent, proposons quelques éléments épars de retour et d'enseignement de la psychose et sa clinique :

Il y a rencontre d'une rupture des régimes signifiant et signifié dans le spectre du paysage humain que constitue la psychose, du signifiant déchaîné et de la signification isolée dans l'aliénation mentale. L'expérience fait montre de cette réalité disjonctive. A rebours, cette rencontre institue sa réalité structurale comme phénomène. C'est d'ailleurs par le biais de la pathologie psychotique que Lacan introduit la reprise saussurienne des catégories signifiant-signifié, actant la rencontre du phénomène disjonctif dans l'espace des hommes comme enseignant leurs réalités linguistiques distinctives.

La dérégulation des régimes dénoue leurs structures dernières. Effets de sens et signifiants sont segmentés selon des lignes particulières mettant à jour des sous-ensembles catégoriels. Mentionnons le cri, appel du nom, hurlement dont sont l'objet nombre de malades. Ces cris et appels sont identifiés comme signifiants de nature autre, prototypique, a-significatifs, autorisant la liaison du sujet à la chaîne signifiante. Ils font l'objet d'une segmentation-isolation dans l'aliénation mentale autorisant un repérage dans leur quiddité.

La rupture des ordres n'est jamais absolue. L'expérience avec les malades nous montre incontestablement un déchaînement du signifiant ainsi qu'un éclatement de la signification. Il est souvent majeur en début de pathologie. Néanmoins le sujet est souvent capable de se faire entendre et d'articuler signifiant et sens y compris dans ces premiers temps. Ensuite, assez rapidement, les réarrangements délirants colmatent la béance. Le phénomène est donc partiel

et alterne, intéresse un champ de parole et en exclue d'autres. De ce fait, une disjonction pérenne des constituants de la langue apparaît non pertinente au regard de la psychose. Un élément persiste à soutenir cette cohésion.

L'énonciation en berne peut être envisagée comme principe de cette disjonction significative. En effet, dans la perspective lacanienne, c'est l'énonciation avec son corrélat métaphorique qui introduit la dimension de sens. Sa défaillance consiste dans une prédominance métonymique et une difficulté au sens. Si la disjonction du sens et du régime signifiant peut s'envisager par le biais de cette énonciation errante, cette hypothèse n'épuise guère le fait disjonctif. Insistons sur cette phénoménologie de la disjonction comme noumène radical dont la dérive de l'énonciation serait l'une des possibilités explicatives.

Avançons une conceptualisation autre, ébauche d'une réflexion alterne : si les ordres signifiants et significatifs sont susceptibles d'écartèlement dans l'aliénation mentale, cela implique une jonction préalable dont il faut répondre, un principe organisant cette jonction ainsi qu'une fragilisation pathologique de cette dernière. Quel est donc ce ciment qui agrège les particules du langage et fonde les possibilités de parole et de pensée ? Serait-ce ce même principe qui autorise le fonctionnement partiel de l'ordre symbolique dans la pathologie ? Autrement dit, si principe unifiant il y a, de quel nom s'institue-t-il et de quelles propriétés fait-il montre ?

Cette dernière interrogation retient particulièrement notre attention. En effet, la question de la jonction des régimes signifiant-signifié est au cœur de l'articulation symbolique et des propriétés de la langue-pensée. Elle s'impose à notre réflexion dans l'examen de la psychose où ce principe unifiant apparaît défaillant. D'ailleurs, c'est sa défaillance dans la maladie mentale qui met sur la trace de son existence chez l'homme non psychosé. Sous le vocable de Nom-du-Père, une systématisation de cette investigation s'opère dans l'enseignement lacanien. C'est ce concept et son articulation à la psychose que nous déploierons afin de suivre cette investigation.

Troisième partie

Nom-du-père¹³²

¹³² Nous noterons dorénavant le Nom-du-père par l'abréviation suivante : Np et sa forclusion par fNp.

Reprenons : nous avons pensé avec Lacan la psychose comme disjonction des ordres signifiant et signifié. Ces ordres étant agencés dans le fonctionnement « normal ». Logiquement, nous en déduisons l'existence d'un principe de jonction des deux ordres dans la psyché non pathologique. En effet, si deux entités sont parfois disjointes parfois assemblées, on en déduit l'existence d'un principe d'assemblage. C'est d'ailleurs la comparaison des deux modes de configuration des principes (assemblés et non assemblés) qui permet d'inférer sur l'existence d'une variable les assemblant.

Ainsi, c'est la comparaison du pathologique, de la psychose, avec le fonctionnement non psychosé qui enseigne sur l'existence d'un principe jonctionnel des ordres du langage. En termes lacaniens, cela revient à énoncer la forclusion du Np comme enseignante sur l'existence du Np.

Notre travail ayant pour visée d'être enseigné par la psychose au sujet de l'appareil psychique avec ses composantes et lois, la fNp nous met donc sur la voie d'une composante majeure de la psyché, le Np¹³³. Opérateur, fonction et principe fondamental autorisant la liaison des ordres signifiant et signifié, brique de la langue-pensée. De ce fait, il nous importe d'en préciser la teneur et les ramifications.

Ce concept jonctionnel de l'ordre symbolique, le Np, apparaît d'une complexité extrême dans l'œuvre du psychiatre français, modulé à plusieurs reprises dans la diachronie de l'enseignement lacanien. Nous nous attèlerons à en transcrire quelques éléments théoriques déterminants selon la compréhension parcellaire qui est la nôtre et le travail centré sur les propriétés de la psyché qui nous occupe.

Nous en retiendrons deux paliers/formalisations décisives : le Np, signifiant de la loi symbolique ; le Np, un ailleurs garant de l'ordre symbolique. Nous nous aiderons en cela de l'ouvrage de JC Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père*¹³⁴, plus précisément de la première partie, Construction et évolution du concept.

¹³³ C'est d'ailleurs suite à la théorisation de la fNp que Lacan définit le Np.

¹³⁴ (33)

1 - Le Nom-du-père, signifiant de la Loi

A - Détour anthropologique et mythique

Une des propédeutiques à cet opérateur réside dans certaines conceptualisations proposées par Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté*¹³⁵. De manière globale, Lévi-Strauss ouvre dans cette étude la voie à une appréhension structurale de la psyché humaine. Les raisons d'une répétition inlassable de postures et de comportements dans l'histoire des hommes ne sont pas à rechercher dans une causalité circonstanciée et temporellement située mais plutôt dans une structure fondamentale de la psyché humaine. Il apparaît alors licite de déterminer des opérateurs de cette structure afin de rendre compte du fait humain.

Deux élaborations nous paraissent aptes à introduire la question du Np. La première est celle formulée par l'auteur de *La pensée sauvage*, qui fonde l'interdit de l'inceste comme fondamental à l'existence des sociétés humaines, au passage de l'homme de la nature à la culture. En effet, cet interdit introduit la nécessité d'exogamie¹³⁶, dirigeant l'homme vers la recherche de compagnes à l'extérieur de son foyer et permettant l'établissement d'une société définie. Ainsi, les lois de prohibition de l'inceste fondent la possibilité culturelle et la circulation de la parole. Elles instituent la possibilité d'un langage pensée comme masse parlante d'une société donnée. C'est ici la Loi qui d'un même tenant interdit l'inceste et autorise le fait de langage.

C'est dans la même disposition que l'anthropologue propose une lecture du mythe freudien élaborée dans *Totem et Tabou*. Le père tyrannique de la horde, possesseur de toutes les femmes du clan, est assassiné par ses enfants afin qu'ils puissent jouir des femmes jalousement gardées par leur père. La culpabilité faisant, les frères se frappent d'interdits religieux et moraux et vouent un culte à ce père assassiné. Ici, le souhait inconscient des hommes est mis en scène,

¹³⁵ (34)

¹³⁶ Cf le chapitre correspondant : (34) Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 81-91

celui du désir de la mère et des sœurs. Ce qui empêche le passage à l'acte, c'est la loi des hommes, celle de la culture et du langage.¹³⁷

La seconde élaboration est celle proposée par Lacan dans une construction génétique du signifiant tiré du même mythe freudien. Il est pareillement question de lire ce mythe comme évocateur d'une structure humaine constitutive. La figure du Père assassiné faisant échoir du Père ses substituts symboliques religieux et moraux, établissant ainsi une genèse sans cesse présentifiée de l'ordre de la loi. C'est le meurtre de la chose qui permet l'advenue du signifiant, d'un représentant psychique de ce dernier. Seule la mort de la chose « père » autorise sa venue au champ des signifiants et l'assise de la loi morale qui en découle¹³⁸. Dans le même allant, Lacan renforce cette acception du père comme fondamentalement ancrée dans la dimension signifiante par le biais d'une réflexion sur l'attribution de paternité. De fait, le père ne s'institue que d'une désignation symbolique. C'est la mère qui désigne le père de l'enfant. C'est par une opération signifiante que cette figure du père prend son efficace. Dans le texte lacanien : « C'est bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant. »¹³⁹

Résumons : Primo, nous avons convergence des régimes de la loi du langage et de la loi prohibitive dans un rapport mutuel incessant soutenant leurs existences. Secundo, cette loi advient par le détour d'une émergence signifiante, celle du père. Ce signifiant s'ébauche Loi morale et Loi de l'ordre symbolique ; il sera qualifié de Nom-du-Père ou de signifiant paternel.

B – Nom-du-père, signifiant de la Loi symbolique

a – Nom-du-père et signifiant

Le Np désigne dans la première acception lacanienne le signifiant du père en tant qu'il renvoie à la loi symbolique, à celle du langage. C'est donc un signifiant, au sein même du champ des signifiants, qui supporte le principe de l'ordre symbolique et de la genèse du sens. Ce signifiant,

¹³⁷ Cf (34) Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 563-564

¹³⁸ Cf (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 275

¹³⁹ (21) J. Lacan, *Du traitement possible de la psychose*, p. 34

le Np, est alors pensé comme capitonnage décisif des ordres signifiant et signifié : « Il faut admettre que le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant. »¹⁴⁰

L'insertion du Np, essentielle pour l'émergence d'une parole subjectivée, nécessite la circulation de ce signifiant jusqu'au sujet (ou encore au champ de l'Autre de ce sujet). Cette circulation se ferait par le truchement d'une identification au père selon l'une des hypothèses proposées par Lacan dans son séminaire des psychoses¹⁴¹. C'est donc à partir d'un signifiant existant au champ de l'Autre que ce signifiant transite, à l'image d'un héritage générationnel.

La modalité d'inscription du Np sera fortement remaniée et approfondie dans son séminaire IX, *L'identification*. Pour l'heure, cela n'est pas notre objet, dépassant le cadre de la première acception du Np. Retenons tout de même la nécessité d'une insertion de ce signifiant majeur, le Np. Insertion fondamentalement médiée par la parole de la mère dans sa tenue du Np.

b - Forclusion du Nom-du-père

Cela a été l'objet d'un développement antérieur, l'ordre symbolique est susceptible de disjonction, d'une fragmentation des dimensions signifiant-signification dans le phénomène psychotique. Si le Np est bien ce signifiant du régime symbolique au champ des signifiants, son éviction, absence et forclusion est alors à même de rendre compte de cette fragmentation de la loi symbolique. Et donc du phénomène de la psychose. L'approche étiologique ne concerne pas le fond du propos. Ici, la perspective est structurale. Il existe un opérateur unifiant le symbolique, le Np. Ce dernier est susceptible de manquer, d'où la disjonction des ordres et avec elle l'émergence pathologique. Ce qui est ici mis en évidence, c'est la qualité fondamentale de cet opérateur et les conséquences de son absence. Non les motifs de cette absence.

Peut-on rendre compte d'une élaboration plus audacieuse, pour le coup étiologique, de cette absence du Np ? Quelques fragments explicatifs sont envisagés par Lacan¹⁴². Un père

¹⁴⁰ (21) J. Lacan, *Du traitement possible de la psychose*, p. 56

¹⁴¹ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 240-241

¹⁴² Dans son séminaire des psychoses, Lacan est assez catégorique sur les principes étiologiques du Np, voir (14) p. 230-231 ou encore p. 240. Dans notre travail, nous les qualifions de fragments explicatifs, cette perspective étiologique nous paraissant trop tranché et éloigné du quotidien de la clinique. Qui plus

tyrannique, un père absent, un père néantisé par la parole de la Mère. En effet, si le Np est un signifiant et ne se confond pas avec l'imgo paternelle, son appréhension passe néanmoins par quelque chose d'une identification à celui qui porte ce signifiant, nommément le père ou encore la diction maternelle. Si ces derniers font massivement défauts, s'il y a lésion du signifiant paternel au champ de l'Autre, alors ce Np peut manquer. Et il manque alors comme signifiant.¹⁴³ Ce manque est pensé comme structurel, présent depuis les prémices de développement du sujet. Ses manifestations symptomatiques sont peu bruyantes et difficilement décelables. La fNp est constituée à l'état larvée.

c - Concept de forclusion

Dans les lignes précédentes, il a été question d'absence, éviction, carence du Np pour penser sa forclusion. Cet abord est quelque peu imprécis. Il importe subséquemment de délimiter l'idée de forclusion pour saisir le destin du signifiant Np dans la psychose.

Passons sur la genèse du concept dans les travaux lacaniens et tentons d'en proposer une définition succincte. La forclusion peut se dire comme rejet absolu d'un signifiant au sein du topos signifiant d'un sujet. Elle se distingue du refoulement, de la dénégation et du déni dans sa radicalité. De fait, il s'agit d'un signifiant évincé, qui n'a plus droit de cité dans l'espace psychique du sujet. Dans l'aliénation mentale, cette forclusion porte électivement sur le signifiant Np, structurellement lié au déclenchement de la psychose. Cela, dans la conception lacanienne des psychoses datant de la première acception du Np.

d - Manifestation de la forclusion du Nom-du-père

Poursuivons plus précisément sur le thème du déclenchement pathologique. Une fois posé ce manque, cette fNp ; comment ce signifiant manquant, fondamental certes, en vient-il à manifester ses effets d'absence ? Quel phénomène met en branle et en évidence cette carence ?

est, la conception du Np sera ultérieurement remaniée tout comme les principes de forclusion. Le qualificatif de fragment explicatif nous paraît dès lors approprié.

¹⁴³ Pour des raisons de concision et d'intelligibilité, la métaphore paternelle, formalisation de l'advenue du Np pour l'infans ne sera pas exposée. Nous renvoyons au besoin à l'article (21) *Du traitement possible de la psychose*, p. 35-36 où cette formalisation est déployée.

Là encore, une tentative est esquissée autour de la logique du Np. La rencontre d'une circonstance appelant le signifiant Np à fonctionner, par exemple une prise de fonction, une paternité, une relation amoureuse, appelle l'entrée en scène de ce signifiant dans le langage du sujet pour lequel le Np est forclus. L'appel de ce signifiant dans l'existence d'un sujet et son absence dans son périmètre signifiant serait à l'origine du déclenchement de la psychose, c'est-à-dire des effets actualisés de la forclusion du Np. L'impossibilité actualisée de se saisir du Np dans sa dimension paternelle serait à l'origine du délitement du Np dans sa dimension langagière.

L'expression de la pathologie s'en suit, à savoir disjonction des régimes signifiant et signifié, hallucinations, troubles du langage... Par ailleurs, privée de circonscription signifiante, l'imgo du père dans sa dimension imaginaire, se fait relai de l'ordre symbolique et envahit la psyché du sujet.

C - Eléments critiques de cette acception du Nom-du-père et de sa forclusion

Quelques mots de condensation : dans cette première théorisation lacanienne, le Np est pensé comme signifiant de la loi symbolique et du langage. Sa forclusion au stade de l'infans structure le sujet sur une modalité psychotique. Au détour d'un appel à la fonction paternelle, ce signifiant est à même de déployer son absence sous la forme d'une rupture du régime symbolique. La psychose clinique est alors décelable. Envisageons à présent quelques remarques critiques de cette formalisation :

Nous avons jusque présent suivi la conception lacano-saussurienne dans sa dimension linguistique. Ainsi, la psyché s'institue d'un alliage du signifiant et de la signification et s'actualise sous la forme de la chaîne signifiante. Signifiants aux rapports métaphoriques ou bien métonymiques. Dans sa recherche sur les psychoses, Lacan met à jour un principe unitaire, jonctionnel, des régimes signifiants et signifié, qualifié de Np. Or, cet opérateur est lui-même également partie prenante de l'ordre signifiant. Il en est effet défini comme tel, c'est-à-dire signifiant parmi les signifiants.

Il nous paraît étrange d'assimiler la nature d'un principe organisateur (celui de la loi symbolique) avec celle des organisés (signifiants). A titre d'exemple, il serait curieux

d'assimiler la nature des nombres et celles des lois de la multiplication. Ce qui régit les lois d'un ensemble de sèmes ne peut être lui-même du même tenant. C'est pourquoi cette perspective du Np comme signifiant nous paraît difficile à soutenir. Qui plus est, penser le Np semblablement à un signifiant supposerait un appel de ce signifiant à chaque énoncé de parole proféré par un individu. Appel signifiant venant soutenir la parole formulée et lui octroyant la faculté de se soutenir. Or, l'investigation des sujets sains comme malades, dans leur dynamique consciente comme inconsciente, ne retrouve pas cet appel constant d'un signifiant évoquant le Np.

Cette remarque a déjà pu être évoquée plus haut sur son versant psychopathologique (conclusion clinique et paradigme lacanien) : si fNp il y a, ses manifestations n'en sont toujours que partielles. La dérélition signifiante n'est jamais que fragmentaire, fluctuante et changeante. Ce point est étrangement éliidé par Lacan dans la théorisation rapportée.

La même thématique nous questionne au sujet de la prépsychose ou encore de la structure psychotique sans symptomatologie bruyante. Dans cette configuration, la parole du sujet est entendue. Il y a certes prédominance du rapport métonymique. Néanmoins, la question métaphorique est possible, le sens se distille dans les élaborations du sujet structuré sur le mode psychotique. De nouveau, au vu de la clinique offerte par les sujets, nous subodorons une élision partielle du Np. Partialité qui reste à définir.

Dans le même ordre d'idée, la thèse des identifications imaginaires suppléantes venant soutenir l'ordre symbolique chez le sujet à la psychose non déclarée, défendue en son lieu par Lacan, nous paraît curieuse. La dimension du signifiant obéit au régime très spécifique de la langue et des facultés du penser. On ne voit pas en quoi les procédés d'identification aux images des autres ou le défilé narcissique d'un sujet viendraient suppléer à cela.

Autre interrogation, l'absolu de la fNp. Certes, la fNp survient au stade de l'infans. Certes, elle conditionnera l'advenue d'une psychose déclarée. Cependant, quelle nécessité théorique fait dire à Lacan qu'il s'agit d'un phénomène définitif ? Pourquoi ne pas envisager d'insertion plus tardive, au tard de l'enfance par exemple. Ou bien même à l'orée du phénomène pubertaire.

Une interrogation similaire nous paraît légitime dans les suites du déclenchement de la maladie. Pourquoi supposer l'impossibilité d'une advenue du Np suite à sa forclusion et aux manifestations de cette dernière ?

Ainsi, le concept du Np se fait quasi nécessité dans le paradigme déployé, découlant de la perspective lacanienne des psychoses. Néanmoins, repérer les contours d'un opérateur ne suffit pas à sa délimitation. Il faut s'atteler à l'exercice de définition du principe. Un premier travail a pu être proposé ci-dessus, le Np catégorisé signifiant de la loi symbolique. Cette première acception du Np fait montre d'une heuristique remarquable, elle soulève néanmoins nombres d'interrogations. A présent, déployons une seconde approche du Np exposée par Lacan. Sans nul doute, certains questionnements seront levés, mais d'autres surgiront.

2 - Le Nom-du-père, un ailleurs garant de l'ordre symbolique

A - Incomplétude du signifiant, incomplétude de l'Autre

Pour introduire cette seconde approche, un retour à l'élaboration du signifiant est nécessaire. Rappelons l'acception du signifiant lacano-saussurien comme unité dernière de la langue, support élémentaire de toute pensée. Lors de notre exposition préalable (chapitre « signifiant saussurien, signifiant lacanien »), nous avons défini quelques propriétés du signifiant. Deux d'entre elles se doivent à présent d'être rappelées.

La première est celle du renvoi inéluctable d'un signifiant à un autre signifiant. En effet, dans la doctrine lacanienne, les signifiants s'organisent en chaîne ininterrompue, nécessitant l'intervention de cette chaîne pour faire advenir la signification. Propriété corrélatrice et déductible de la précédente, aucun signifiant ne se signifie lui-même.

La seconde conditionne la possibilité de la première : si le signifiant est susceptible d'un renvoi à un autre signifiant, c'est de la sorte qu'il se structure sur une modalité manquante, qu'il porte et signifie l'absence d'un autre signe, en sus de sa signification propre.

La dimension du manque est donc déterminante au sein même du phénomène de langue-pensée. Pour constituer la chaîne signifiante, pour instituer le défilé paradigmatique autorisant langue et parole, l'unité élémentaire se doit d'être trouée, manquante. La vacuité constituante

de l'élément signifiant est alors force d'appel d'un signifiant à l'autre. Elle fournit la condition nécessaire au déploiement d'une pensée structurée en chaînes signifiantes.

Ce qui tient et structure le défilé signifiant, c'est cette paradoxale béance du signifiant. Dans cette perspective, nul signifiant majeur et structurant de la loi signifiante. Pas de place pour un Np signifiant garant de l'ordre symbolique. Aucun signifiant n'est à même d'assurer cette garantie. Et ce, peu importe le système signifiant invoqué. Lacan le formule explicitement au sujet du régime symbolique mathématique : « Non seulement le système arithmétique ne peut lui-même assurer sa consistance qu'à en constituer son incomplétude, mais dans l'hypothèse, même fondée, de sa consistance, il ne peut pas démontrer cette consistance à l'intérieur de lui-même. »¹⁴⁴

Ce regard sur l'unité signifiante infiltre toutes les strates de la psyché humaine. En conséquence, l'Autre, lieu électif et dépositaire du trésor des signifiants, se voit porteur d'une béance qui le traverse. Une dimension d'inconnue voire d'inconnaissable ne cesse d'être rencontrée dans toute tentative de saisie. L'incomplétude de l'Autre est ainsi établie. Enoncé en termes lacaniens, cela donne : « Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre. »¹⁴⁵

De même, le sujet s'en trouve hautement dénudé. Le sujet substantiel de la philosophie est bien loin. Défini comme ce qui fait lien entre des signifiants, il apparaît évanescent, béant. Rapportons à cette occasion le célèbre aphorisme lacanien : « Un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. » Le sujet s'esquisse et s'ébauche alors dans l'intervalle du rappel d'un signifiant à un autre.

B – Nom-du-père et topos de la béance

La béance du signifiant est pour ainsi dire quasi-totale. Toute la structure des chaînes signifiantes, du langage-pensée, en est pénétrée. Étonnamment, ce trou émergeant d'un ailleurs est ce qui armature les possibilités associatives du penser. Ainsi, nous sommes en présence d'un

¹⁴⁴ (35) J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, d'un Autre à l'autre*, p. 99

¹⁴⁵ (36) J. Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits II*, p. 299

principe unitaire, quasi ubiquitaire, logiquement nécessaire aux opérations du signifiant et de fait fondateur de l'ordre symbolique.

Notre nouvelle acception du Np se dessine. Principe hétérogène au régime signifiant et condition nécessaire à sa loi, le Np vient y apposer une béance l'autorisant. Il est ce qui du dehors soutient l'ordonnance symbolique dans une dimension traversante, osons même, transcendante.

Autre formulation de cet ardu concept ; le Np est l'opérateur de l'inscription signifiante de la perte nécessaire à la fondation des régimes signifiant-signifié. Dans le commentaire de l'œuvre de Lacan par JC Maleval, cela est exprimé ainsi : « Il est justifié de considérer le signifiant d'un manque dans l'Autre comme un mathème du Nom-du-père dans la mesure où l'ordre symbolique se révèle articulé autour d'un trou. »¹⁴⁶ ou encore « Par homologie, Lacan rapporte le Père à un numéro au principe de l'ordonnement régulé d'une chaîne qui prend son départ sur un vide »¹⁴⁷.

Subséquentement, le Np est envisagé comme opérateur, ses propriétés sont objet de causerie et formalisées. Cependant, du Np lui-même, on ne saurait discourir. Par définition, la béance et l'innommable présentifié sont ses attributs ; nul accès signifiant et significatif ne sont envisageables au champ de l'indicible.

Faisons retour : le signifiant, unité élémentaire de la pensée-langue, tire ses propriétés paradigmatiques d'organisation en chaîne d'une carence intrinsèque. Carence elle-même fondée au Np et trace sans cesse actualisée de ce dernier. Voilà donc notre deuxième acception du Np chez Lacan, structurée autour de l'incomplétude du signifiant et d'un Np hétéromorphe, garant de cet ordre.¹⁴⁸

Chez Lacan, les effets du Np sur l'armature signifiante se soutiennent d'un jalon nécessaire entre ces deux altérités. De fait, les propriétés du Np se trouvent médiées par ce qui sera qualifiée de signifiant phallique. Il est alors licite d'interroger la nécessité d'une telle médiation

¹⁴⁶ (33) JC. Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique*, p. 99

¹⁴⁷ (33) JC. Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique*, p. 116

¹⁴⁸ Notre exposé condense en réalité deux temps différents du Np chez Lacan, celui de l'incomplétude du signifiant, datant des années 1958-1960 et celui de la réflexion logicienne autour de l'Un-Père. Il nous a paru judicieux d'articuler les deux approches d'un même tenant au vu de leur complémentarité conceptuelle et de la perspective heuristique en découlant.

du Np. Introduisons de manière très simplifiée cette nécessité : par quel biais s'envisage l'insertion de la fonction Np au sujet ?

a - Le signifiant phallique

Ainsi, l'introduction du Np sous le signe d'un ailleurs traversant est chevillée à l'énonciation d'un signifiant particulier, le signifiant phallique. Ce dernier est pensé comme un signifiant spécifique, intermédiaire, lieu de propriétés caractéristiques le distinguant de l'ensemble des signifiants. Connecté aux chaînes signifiantes dans leur multiplicité, il autorise de par sa nature nombre de lois régissant l'ordre symbolique. Il agit à l'instar d'un opérateur intermédiaire du Np, distillant sa présence au sujet.

Sa nature le constitue à l'instar des autres signifiants comme voilé, manquant, troué : « tous ces propos ne font encore que voiler le fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé à la fonction de signifiant. Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même qu'il inaugure par sa disparition. »¹⁴⁹ Cette dimension évanescence fonde ses autres propriétés et leur retentissement sur l'ensemble du régime signifiant. Il est le signifiant du manque, du trou, de la barre, béance permettant le renvoi continué d'un signifiant à l'autre. Il porte la béance du Np au champ des signifiants d'un sujet.

Lacan évoque alors une autre propriété maîtresse du signifiant phallique : il est aussi pensé comme le signifiant des effets de sens, permettant l'arrêt d'une signification précise. En effet, contrairement à l'ensemble des signifiants dont l'organisation en chaîne conditionne le renvoi perpétuel d'un signifiant à un autre, le signifiant phallique « est un symbole dont il n'y a pas de correspondant, d'équivalent. Cette dissymétrie signifiante... »¹⁵⁰. Deux conséquences à cela ; la première, c'est qu'il permet l'arrêt du renvoi continué des significations d'un terme à un autre, autorisant alors la suture de la signification par son bouclage. La seconde, c'est qu'on ne lui sait pas d'équivalent substitutif, à la signification similaire.

¹⁴⁹ (37) J. Lacan, *La signification du phallus, Ecrits II*, p. 170

¹⁵⁰ (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 198

Donc, légitimant l'advenue du sens par l'arrêt du renvoi continu des significations, il est « destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié »¹⁵¹. Le signifiant phallique est désigné vecteur de la potentialité significative de l'ensemble des signifiants de la langue, il commande les effets de signifié. C'est par son entremise que le sujet parvient à faire advenir quelque chose du signifié. Disons alors du signifiant phallique qu'il porte le sujet au champ des signifiants.¹⁵² Autrement dit, le phallus, symbole même de la castration, articule la présence du sujet au langage. C'est cette présence nommée signifiant phallique qui délimite le bouclage significatif.

Pour finir, ce signifiant phallique est défini comme « signifiant du désir de l'Autre »¹⁵³, syntagme que nous ne déploierons pas car cela nous éloignerait de la perspective développée.

Riche de significations, le signifiant phallique est un concept ardu à saisir sur lequel nous ne nous étendrons pas outre mesure. Résumons tout de même le schème proposé : Le Np instaure le signifiant phallique. Ce signifiant soutient deux propriétés nécessaires au régime signifiant dans sa dimension de parole individuée et subjectivée. Premièrement, sa faculté d'introduction du manque au champ des signifiants pour un sujet donné. Secondairement, sa désignation de signifiant de la signification permettant le bouclage du sens dans l'irruption subjective.

b - De quelques variations du signifiant

Avant de poursuivre, arrêtons-nous un instant sur l'unité signifiante. Nous avons posé avec Saussure puis Lacan sa nature unitaire, la pensée se décomposant en dernier lieu en unités signifiantes portant un signifié. Ses unités signifiantes étant toutes structurellement identiques dans leurs propriétés et leurs lois de composition. Or, l'introduction d'un manque irréductible porté au signifiant modifie la donne. Il est alors question d'une schématisation de l'introduction du manque au champ signifiant par différents opérateurs. Une distinction de nature s'opère de

¹⁵¹ (37) J. Lacan. *La signification du phallus, Ecrits II*, p. 168

¹⁵² (33) JC. Maleval. *La forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique*, p. 217. Rappelons la nécessité de l'intervention du sujet pour l'advenue du signifié, préalablement désigné comme rapport métaphorique permettant la fabrique de la parole. Ici, nous développons l'idée forgée par la Lacan d'un signifiant phallique insérant le sujet dans la langue et permettant l'advenue de sens. On peut le qualifier d'opérateur du rapport métaphorique. Ce signifiant particulier permet de joindre la thèse de la genèse du sens par l'énonciation du sujet à celle d'une signification autorisée par le Np.

¹⁵³ (37) J. Lacan. *La signification du phallus, Ecrits II*, p.172

ce fait entre les signifiants. Pour plus de clarté, déployons les différentes catégories signifiantes remodelées par Lacan :

Le signifiant unaire, S1, brièvement mentionné plus haut¹⁵⁴. Il désigne l'inscription primaire du sujet dans un protolangage. Les cris, appels, lallations de l'infans sont de cet ordre. Ce signifiant ne représente pas le sujet, nous dirions plutôt qu'il le désigne. Il ne renvoie pas à une cascade de signifiants, ne possédant pas la vacuité signifiante nécessaire à la fonction d'appel. Sa nature le rapproche du signe, trace d'un réel du sujet qu'il désigne de manière unilatérale.

Le signifiant phallique, déployé ci-dessus, se fait relai du Np. Il introduit la dimension du manque dans l'espace du sujet désigné par S1. Son opération « perce » le S1, il permet une inscription du sujet à l'horizon du défilé signifiant.

Le signifiant binaire, signifiant « classique » noté S2, est celui qui constitue la chaîne signifiante dans son acception décrite par Saussure puis Lacan dans sa reprise saussurienne. Il se compose en chaîne, anneau, renvoyant sans cesse à un signifiant autre (S2-S3-S4...). Cela étant permis par la propriété du manque introduite par la signification phallique. Ses lois sont celles de la métonymie et de la métaphore.

En somme, le S1 est introduit au S2 via le signifiant phallique, lui-même relai du Np. Ainsi, la seconde formulation du Np féconde l'espace signifiant, séquençant des catégories différentes articulées génétiquement et supportant des propriétés distinctes. Après cette présentation des conséquences du Np remaniée sur l'ordre symbolique, reprenons notre exposé. Le Np dans sa reformulation a pu être déployé jusque dans ses émanations sur le système signifiant. Intéressons-nous à présent à sa forclusion.

c - Forclusion du Nom-du-père, seconde acception

La seconde formulation du Np déplace quelque peu le concept de forclusion. En effet, Il ne s'agit plus de la forclusion d'un signifiant, le Np n'étant plus pensé comme tel. La fNp concerne alors la capacité de l'infans-sujet à métaboliser le manque irréductible du signifiant et de l'Autre. L'échec de l'opération se formule carence de la signification phallique, défaillance

¹⁵⁴ Chapitre « Déchaînement du signifiant »

d'une insertion du Np au sujet. S'en suit la dérélition des propriétés médiées par cette signification : la capacité de bouclage de la signification ; le trou du signifiant l'instituant intrinsèquement manquant et autorisant le défilé des chaînes associatives.

C - Conséquence de la nouvelle acception sur la clinique de la psychose

a - Carence de la signification phallique

De la sorte, la psychose, manifestation de la fNp, s'articule carence de la signification phallique. Ses effets subséquents recoupent strictement la clinique psychotique déployée plus haut. On y retrouve la disjonction des ordres significations-signifiants et la dérive de l'énonciation du sujet.

La disjonction est dès lors véhiculée par la carence de l'opérateur intermédiaire du Np que constitue le signifiant phallique. Cette absence empêche l'inscription du sujet à la langue et donc l'advenue d'une parole médiée par le rapport métaphorique. Subsiste un rapport métonymique prédominant. Tout cela coïncide avec une définition du signifiant phallique comme portant la signification, commandant les effets de signifié. Sa défaillance recoupe alors la clinique de la psychose déployée ci-dessus. Toutefois, de sa nature d'inscription du manque et donc d'une clinique de la « carence du manque », nous n'avons encore rien dit.

Quid des effets psychopathologiques et cliniques d'une défaillance du signifiant du manque dans l'aliénation mentale ?

b - Dé-chaînement du signifiant

Indubitablement, l'éclosion du signifiant¹⁵⁵ sous forme hallucinatoire, hachée, peut s'entendre comme arrêt de la circulation des signifiants. En effet, nous avons auparavant posé ce déchaînement du signifiant comme disjonction des régimes signifiant-signifié. Or, à la lueur de cette nouvelle acception du Np, un mécanisme distinct de cette éclosion se dessine. Le dé-chaînement pour ainsi dire des chaînes signifiantes et leur surgissement sous forme fragmentaire résulteraient d'une carence du manque, empêchant alors la circulation d'un

¹⁵⁵ Cf ci-dessus, chapitres « Déchaînement du signifiant » et « Syndrome S et mécanismes de la pensée »

signifiant à l'autre. De fait, rappelons la dimension du manque au champ signifiant comme nécessaire au déploiement d'une chaîne. Si cette absence fait défaut, il y a alors interruption et fragmentation des chaînes associatives. Fragmentation surgissante, s'imposant au malade, potentiellement exprimée sous forme externe, hallucinatoire. L'absence de la béance signifiante ouvre donc une nouvelle voie compréhensive aux processus de petit automatisme mental verbal et aux manifestations hallucinatoires.

D'autres manifestations pathologiques sont-elles repérables à la lumière de l'introduction du Np, seconde acception ? Lacan acquiesce et repère l'une d'entre elles, qualifiée d'holophrase.

c - Holophrase

A l'instar du néologisme psychotique, le concept d'holophrase psychotique est fort éloigné de son entendement commun. Pour en saisir la teneur chez Lacan, rappelons la nouvelle catégorisation signifiante corrélative de la formation du Np, seconde acception : S1, signifiant unaire, S2 signifiant binaire et signifiant phallique. Dans la psychose, l'on retrouve une solidification de certains S1-S2, figeant le couple signifiant, n'autorisant pas sa distribution dans une chaîne. Tout se passe comme si la dimension de béance du signifiant était prise en défaut. Le S1, non troué par la signification phallique, ne peut se faire support d'une chaîne signifiante déterminée. Le couple signifiant, S1-S2, est, d'une part, pétrifié, figé. D'autre part, sa non-béance plonge le malade dans une certitude abyssale, absolue, émanant de cette paire, S1-S2. Ses manifestations sont multiples : hallucination, intuition, sentence sont les lieux d'apparition du couple absolu, pétrifié. La solidification signifiante se dit alors holophrase.¹⁵⁶

On le voit, le remaniement de l'acception du Np féconde la compréhension de la forclusion et celle de ses manifestations cliniques, nommément la « psychose lacanienne ». Nous sommes

¹⁵⁶ Dans le texte lacanien « C'est que c'est précisément dans la mesure où il n'y a pas l'intervalle entre S1 et S2 – où le premier couple de signifiants se solidifie, « s'holophrase » si je puis m'exprimer ainsi – que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent illustrer, encore que dans chacun le sujet n'y occupera pas la même place » (38) J. Lacan. *Le séminaire XI, quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 131

probablement loin d'avoir exploré la puissance génératrice de ce remaniement du Np pour la clinique de la folie. Nous en resterons néanmoins là pour ce travail.¹⁵⁷

D - Séquence concluante et ouverture

Une nécessité logique s'est faite entendre, celle d'un opérateur de la loi symbolique. La psychose et sa clinique disjonctive nous ont montré la voie. Avec Lacan, nous avons formulé ce principe Np, jonction des régimes signifiants et signifié autorisant la langue-pensée. Esquissée, repérée dans sa nécessité, sa qualification précise fluctue, échappe. L'exercice de formulation, complexe, dessine des entours successifs. Deux acceptions du Np ont ainsi pu être déployées.

La première, le Np défini signifiant au champ des signifiant. Plusieurs difficultés ont jalonné cette appellation première. Obstacle majeur, sa nature de signifiant. Le, Np principe du langage, miscible dans sa quiddité au langage ? Récusant cette possibilité, nous avons été conduits à la lisière d'une seconde acception du Np.

Le Np, énoncé comme béance hétéromorphe à l'ordre signifiant, qui du dehors soutient son agencement et le fonde dans sa combinatoire. C'est alors en véritable opérateur du penser que s'établit le Np. Opérateur externe, duquel rien n'est dicible, dont la marque traverse l'ordre du signifiant sans discontinuer. Transcendance, lieu du langage, indicible, autant de vocables et d'effets nous introduisant subrepticement à la question du divin dans une parenté évidente au Np.

¹⁵⁷ Tout comme nous ne formulerons pas les autres acceptions du Np produites par Lacan sur le tard. Cela, pour de multiples raisons : complexité dantesque, nécessité d'une reformulation de la logique signifiante et d'un déploiement d'une logique du réel et de la jouissance, éloignement de la question de la psyché et du penser qui nous occupe...

3 – Nom-du-père et Dieu

A – Nom-du-père, formalisation d'un dire sur Dieu

Notre acception dernière du Np, ensemble vide aux effets transcendants le langage et l'autorisant, dénote une proximité manifeste avec un certaine formalisation du divin. Ce que d'aucuns nommèrent Dieu, les propositions lacaniennes l'identifient Np. D'ailleurs, la charge sémantique du morphème adopté par Lacan n'y trompe pas. Pour tout adepte de la religion chrétienne, le Nom-du-Père désigne l'une des figures de la trinité. Dans la tradition judaïque, le Nom, Hachem, renvoie directement à l'appellation de Dieu dans sa désignation courante. L'on sait par ailleurs que le séminaire non tenu sur les Np, n'ayant contenu qu'une séance en définitive (Novembre 1963), avait pour ligne annoncée une exégèse serrée de la Bible.¹⁵⁸

Les proximités ne sauraient être de pure homologie. Osons la superposition suggérée par Lacan, le Np se dit alors figure du divin¹⁵⁹. Béance hors discours, indicible ubiquitaire traversant le champ du signifiant, ce Dieu est opérateur du langage. Par l'inscription au champ du signifiant d'un manque irréductible, sa marque autorise l'advenue des lois du signifiant et de ses propriétés. Ses effets armaturent la loi symbolique dans un indicible constituant.

B - L'Un Nommé

Cette figure du divin, principe d'un ailleurs fondateur, n'est pas propre à Lacan. Elle n'émerge pas simplement d'un examen de la psychose dans sa dérégulation signifiante. Nous proposons de situer son énoncé à la tradition judaïque, dans un entour du Nom proposé par Maïmonide dans son *Guide des égarés*¹⁶⁰.

¹⁵⁸ Voir la séance III du séminaire de JA. Miller, *De la nature des semblants*, (39) p. 19

Dans ses travaux ultérieurs, Lacan procède du reste à un remaniement distinct du concept du Np dont l'énoncé se soutient d'un commentaire-traduction de la bible, Exode, tiré du verset 12 chapitre 3 proféré par Dieu. « Je suis ce que je suis ». Le Np sera alors formulé comme Réel.

¹⁵⁹ De fait, nous noterons parfois cette seconde acception du Np : Divin-Np

¹⁶⁰ (40)

Rabbin, philosophe, médecin ayant vécu au 12ème siècle au Caire, Maïmonide ou le Rambam est l'auteur d'une prodigieuse œuvre légale et exégétique intéressant l'ensemble des textes de la tradition

Dans sa somme magistrale, le philosophe consacre de longs chapitres à la thématique de Dieu. Il n'est pas dans notre horizon de déployer l'ensemble de son argumentaire pour d'évidentes raisons de complexité. Nous nous bornerons à mentionner quelques-unes de ses assertions principales concernant Dieu et la potentielle appréhension qui en résulte. Il s'agira alors de mettre en évidence sa parenté d'avec la conception du Np seconde acception, celle de l'ailleurs indicible. Le propos tentera ainsi une traduction approchée de la démarche péripatéticienne adoptée par l'aigle de la Synagogue.

a - Des attributs

Introduisons le propos par une présentation succincte de la problématique de qualification de Dieu chez le Rambam. En effet, il s'agit pour nous d'originer l'idée d'un Dieu indicible distillée chez Lacan, inaccessible au langage et à la qualification. C'est donc par le biais d'un examen du problème de la qualification de Dieu chez le Rambam qu'il nous faut procéder. Cet examen s'effectue notamment dans les chapitres 50 à 64 du *Guide des égarés, Première partie*. Nous ne citerons pas l'ouvrage de manière systématique et précise, notre propos se voulant succinct et grandement simplifié¹⁶¹.

En guise de préambule, posons les éléments suivants : dans le système philosophique aristotélicien, l'ensemble de la réalité peut être décrit sous le mode de la substance et de l'accident. La substance désigne la réalité essentielle des choses, ce qui les fonde dans leur nature. L'accident désigne ce qui est non nécessaire à la chose. C'est ce qui lui advient possiblement.

Ainsi, toute substance est susceptible de description, de qualification voir de nomination. On parle ainsi d'attribut de la substance. Ces attributs sont la modalité par excellence de

juive. Il reste à ce jour l'une des principales références juridiques et morales dans le champ de la Torah. Il compose un ouvrage philosophique au retentissement considérable pour la théologie et la philosophie de son temps : *Le Guide des égarés*. Les questions traitées touchent aux enjeux de l'homme de Torah, soucieux d'une harmonie entre science et philosophie d'une part et réflexion religieuse d'autre part. Quant à la philosophie invoquée dans cette dialectique, elle doit beaucoup à Aristote et ses commentateurs grecques et arabes.

¹⁶¹ En effet, il s'agit pour nous de mettre à contribution une réflexion de Torah et de philosophie aristotélicienne dans un travail s'occupant de psychiatrie et son rapport à la noétique. Ciseler finement cette articulation nécessiterait un travail conséquent impliquant une longue introduction aux approches de Torah et de philosophie péripatéticienne. Cela n'étant pas notre objet, nous nous contentons d'esquisser quelques traits déterminants susceptibles de nourrir notre théorisation sur le Np ailleurs indicible, envisagé comme Nom de Dieu. Nous espérons permettre l'intelligibilité du propos malgré l'absence d'approche introductive suffisante.

qualification des choses. Ces attributs ou modalités de qualification sont de type différent, on en compte cinq. Dans le système péripatéticien, cette modalité attributive, qualificative, recouvre l'ensemble des objets-choses du monde.

Si l'attribution signifie la qualification des substances, des choses, des sujets, est-elle susceptible de s'appliquer à Dieu ? Autrement, dit, y a-t-il possibilité d'une description ou qualification de Dieu ? Maïmonide s'attelle alors à exposer les différents types d'attributs et examine leur compatibilité d'avec l'idée de Dieu.

La première classe d'attribut désigne la définition véritable de la chose. C'est une explication d'un nom par ses qualificatifs nécessaires, qui le fondent dans sa nature. Par exemple, dans « l'homme est un animal raisonnable », animal raisonnable constitue l'attribut de définition du nom homme. C'est une propriété nécessaire et constitutive qui fait l'homme. Retirer la raison et le caractère animal d'un homme revient à lui retirer ce qualificatif. Point important, ce qui participe de la définition est posé comme antérieur au défini. Ainsi, la raison est antérieure à l'homme. Elle lui est apposée et cause son existence en tant qu'homme. Un nom ne se définit qu'à l'aune d'attributs le précédant et le constituant. Ainsi, il apparaît inenvisageable d'énoncer des attributs de Dieu selon cette première conception. En effet, cela supposerait un qualificatif, un attribut, le précédant. Or, Il est pensé comme La cause première. Il ne saurait donc souffrir d'une définition de ce type.

La deuxième classe d'attribut consiste en une spécification partielle d'une chose, définition par un des composés le déterminant. Par exemple, définir l'homme par le caractère animal ou alors raisonnable. Ce type de définition implique le recours à une composition de la substance définie. A cet égard, Dieu étant Unique, il ne saurait souffrir de composition. Ce second type d'attribut ne saurait lui être applicable.

La troisième catégorie d'attribut désigne ce qui arrive à la substance, au sujet, par accident. Par accident signifie qu'il ne s'agit pas d'une partie de sa définition intrinsèque mais d'une propriété extrinsèque. Par ailleurs, l'accident n'étant pas intrinsèque à la substance, c'est quelque chose qui lui arrive et le modifie. Par exemple, le caractère grand ou petit d'un homme est qualifié d'accident. Être homme n'implique pas nécessairement d'être grand ou petit. C'est en ce sens que ce qualificatif est accidentel, non nécessaire. Ce genre de qualification, d'attribut, ne saurait se concevoir de Dieu. En effet, Dieu n'est pas susceptible de modification, d'affection, il n'est

donc pas l'objet d'accident. Par ailleurs, la question des accidents impliquerait de nouveau une composition à son égard ce qui contredit l'idée de l'Unique.

Les trois premières classes d'attributs, de descriptions, ne sont donc pas susceptibles de s'appliquer à Dieu. Est-ce à dire qu'il faut récuser toute tentative de qualification de Dieu ? Pour le Rambam, cette absence de dire n'est pas absolue. En effet, deux voies d'attribution non contradictoire d'avec l'idée de Dieu sont proposées. Ce sont celles des attributs d'action et celles des attributs négatifs.

De fait, l'attribution d'action à une substance déterminée ne dit rien de sa nature. Dire que X a fait chuter la chaise ne dit pas de quelle manière X a procédé, quels moyens ont été employés : cela ne dit rien sur la nature de X. Les possibilités sont extrêmement larges. L'attribution d'action ne qualifie donc pas la substance d'une chose, ne renseigne pas sur cette dernière. Il est donc licite d'attribuer une action à Dieu, de le qualifier par Ses actes. Car ainsi, nous ne travestissons pas Son Être par une définition fallacieuse.

Dans le même allant, l'attribution négative préserve la qualification outrancière. Elle consiste en une énonciation descriptive négative. Rien n'est donc dit positivement de la substance. Elle est entourée, esquissée, mais non formellement définie. Pour Maïmonide, il est ainsi pertinent de procéder à une qualification de Dieu par une attribution négative. Il est licite de dire qu'Il n'est pas limité, qu'Il n'est pas imparfait, qu'Il n'est pas défaillant...

b - Nom de Dieu, Nom-du-Père

Condensons le propos : pour l'auteur du *Guide*, on ne saurait user de qualificatifs désignant l'essence, la substance de Dieu, sous peine d'une profonde erreur. Les attributions judicieuses sont soit négatives, soit d'action, ne concernant donc pas Sa nature. Ainsi, la définition échappe à l'entour du Nom, les qualificatifs se brisent aux rets de son Unité. Nulle prudence religieuse devant ce recul de l'attribution mais plutôt attention logique et rigueur philosophique face à la nature de l'attribution quant au divin.

Voilà donc notre acception de Dieu établi ailleurs indicible, Un-nommé, tel que formulé par Maïmonide. Ce Dieu échappe à la qualification, à la saisie par la pensée. Il est présence d'une radicale altérité, existant d'une existence radicalement autre, aux seuls effets perceptibles, mais à la nature fondamentalement inaccessible. Que dire si ce n'est qu'il s'agit d'un innommable

transcendant ? Cette figure du divin, résistant à la qualification mais dont l'existence point et laisse trace, nous proposons de la désigner béance hétéromorphe¹⁶² à la réalité.

Rejoignons à présent la formulation du divin précédemment ébauchée à l'aide des conceptions lacaniennes : à savoir le Np désigné comme béance hétéromorphe à l'ordre signifiant, duquel rien n'est dicible mais dont les effets transcendent la langue et autorisent son armature signifiante. Nourris du travail du Rambam, nous conservons l'acception d'un Dieu pensé indicible, innommable. Cette acception recoupe alors la conception du Np seconde formulation. En effet, la figure du divin dessinée à partir du Np est un indicible constituant, transcendant.

Notons tout de même des champs d'extension différents entre les deux conceptions (celle du Rambam et celle du Divin-Np). Chez le Rambam, l'Un-nommé est principe fondateur de la réalité matérielle comme formelle¹⁶³. Nous dirions béance hétéromorphe du réel dans sa totalité. Dans la formulation du Np déployée à partir de Lacan, le Divin-Np se veut source du régime signifiant, de l'ordre du langage-pensée. Néanmoins, malgré des champs d'extension différents, le divin selon les deux conceptions (Rambam et Divin-Np) porte une « propriété » fondamentale le caractérisant : la qualité d'indicible, résistant à la qualification.

C - Dieu, le penser et la psychose

Nous avons donc proposé d'originer la conception du Divin-Np envisagée comme béance hétéromorphe aux travaux de Maïmonide. Poursuivons sur cette conception du Divin-Np. Si le Np seconde formulation se superpose d'avec l'idée du Dieu ailleurs indicible, nous pouvons donc dire que le divin supporte les propriétés préalablement définies à propos du Np seconde acception. Ainsi, Dieu est formalisé opérateur du langage, principe ubiquitaire à l'ordre signifiant autorisant son advenue. Quelque chose de la béance divine, vacuité existante, est pour ainsi dire déposée à l'endroit de chaque signifiant. Cette béance constituée au champ du

¹⁶² L'expression béance hétéromorphe, dont avons fait usage pour qualifier le Divin-Np, est conservée. En effet, elle nous paraît apte à transcrire judicieusement la dimension innommable de Dieu. Ce qui échappe à la pensée, ce que l'on ne peut saisir ne mérite-il pas le vocable de béance ? Il ne s'agit pas d'une pure vacuité, d'une absence abyssale, mais plutôt d'un non saisissable, non pensable. Béance hétéromorphe car elle pointe et désigne un ailleurs d'une radicale altérité relativement aux éléments du monde.

¹⁶³ La forme désigne ici l'essence pensée des choses, l'idée constituante des objets. Dieu est alors principe de la pensée comme du régime matériel.

signifiant est force d'appel, autorisant la circulation signifiante sous une modalité continue et l'advenue de la langue-pensée.

Nous ne saurions guère discourir davantage. La figure dont il est question est irréductible à la parole proférée. Les qualificatifs ratent systématiquement leur objet. Seule la pensée-langue par son advenue témoigne de ses effets, unique pointage de ce topos défini comme radicale altérité.

A présent, retournons à la psychose à partir d'un formalisme énoncé plus avant : la psychose clinique dans une dérélition de l'ordre symbolique nous met sur la voie du Np comme principe de cet ordre. Or, ce Np dans sa deuxième acception peut se dire nom, qualificatif de Dieu. Nécessairement, cela revient à énoncer la psychose comme enseignante des entours d'un Dieu opérateur des lois du langage. Leçon inattendue s'il en est : la psychose envisagée sous l'angle d'une rupture symbolique met à jour la trace divine, lieu du langage et de la pensée.

D - Clinique de la psychose et figure du divin

Dans la psychose, la figure du divin ne s'esquisse pas seulement d'un pointage de la dérélition signifiante et de l'inférence d'un principe unifiant corrélatif. Plus exactement, la disjonction signifiante conduit d'autres manifestations cliniques évocatrices du divin. C'est avec insistance qu'elles sourdent chez le psychosé.

a - Divin imaginaire

Dans notre exposé des processus psychopathologiques acteurs de la clinique psychotique, une explosion du registre imaginaire, pendant d'une faille du symbolique, avait été mise à jour. Nous l'avions défini envahissement des sens et percepts, prédominance d'une logique narcissique et d'un dire homologique dans une carence signifiante déterminée. Une entité se distingue, supportant électivement ce traitement imaginaire : celle de Dieu.

L'expérience clinique des malades en forme le témoignage incessant. L'aliéné ne cesse d'invoquer l'irruption de divines figures. Il se déclare tour à tour mandaté, prophète, oracle, en situation maniaque d'élection ou encore terrorisé par un tyrannique démiurge. Traversé par une langue d'un ailleurs, incarnée hallucination, il se fige, stupéfait d'une centralité troublante.

Parfois même, il se voit transfiguré. Non plus seulement messager mais figure de la divinité. La déposition du président Schreber en est une illustration plus qu'éclatante, lui dont le délire et son cortège hallucinatoire s'articulent massivement autour d'un rapport au Dieu.

La prédominance des phénomènes impliquant le divin chez le psychosé trouble, si bien que la clinique indice une inhérence de la psychose à cette envahissement idolâtrique. Proposons de soutenir cette inhérence dans une formulation psychopathologique : si le Np peut se dire opérateur du symbolique, indice d'un qualificatif de Dieu, alors sa faillite forclusive conduit à l'émergence du dit principe sous sa forme imaginaire, envahissante si ce n'est terrifiante.

Lacan ne s'y trompe pas, quoique le systématisant sous une modalité distincte dans son séminaire des psychoses. C'est en tant que la fonction du père échappe au filet symbolique que s'origine l'envahissement imaginaire du président Schreber par son dieu¹⁶⁴. Nous dirions plus largement, du malade psychotique.

Ainsi, pour Lacan, l'insistance et l'envahissement d'une figure paternelle-divine marque la fNp dans une substitution de sa fonction par le processus imaginaire. Si son insistance va au vocable d'exaltation paternelle, notre modeste expérience tout comme nos élaborations théoriques dernières préfèrent parler d'envahissement déïque.

De fait, dans le texte schreberien, l'image du dieu et de ses avatars paternels s'imposent, persécutent dans une litanie ininterrompue le pauvre président. Ces images sont protéiformes, envahissantes et changeantes, prennent parfois des allures de fragments, reflets d'une individualité divisée¹⁶⁵. Il y a émergence d'Ahriman, dieu antérieur et d'Orzmond, dieu postérieur : le divin se veut imaginaire.

¹⁶⁴ « Il est indéniable que la fonction du père est si exaltée chez Schreber qu'il ne faut rien de moins que Dieu le père, et chez un sujet pour qui jusque-là cela n'avait aucun sens pour que le délire arrive à son point d'achèvement, d'équilibre. La prévalence, dans toute l'évolution de la psychose de Schreber, des personnages paternels qui se substituent les uns aux autres, jusqu'à s'identifier au Père divin lui-même, à la divinité marquée de l'accent paternel, est indéniable, inébranlable ». (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 354

¹⁶⁵ « A tel moment Fleschig soit dominant, qu'à tel autre ce soit une image divine, diversement située dans les étages de Dieu, car Dieu a aussi ses étages, il y a un antérieur et un postérieur ». (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 114

b - Clinique et intuition de l'opérateur

Lacan insiste à répétition sur un phénomène remarquable dans le rapport du président à son dieu. Le malade est sans arrêt soumis à une parole intérieure incessante¹⁶⁶ le concernant et qu'il perçoit de nature divine. La critiquant et la jugeant importune, il lui est néanmoins appendu. Si elle s'estompe, si le dieu se retire, le drame survient¹⁶⁷. Une angoisse terrible s'empare du président de la cour d'appel, les phénomènes de langage se désagrègent, ce qu'il nomme en leur lieu les miracles de hurlement et d'appel au secours. S'ensuivent une conviction du caractère dirigé et intentionnel de phénomènes anodins du quotidien ainsi que la perception de miracles forgés à son intention.

Nous avons préalablement pensé ces phénomènes comme disjonction mortifère des régimes signifiant et signifié¹⁶⁸. Nous persistons dans ce descriptif. Remarquons à présent le caractère lié de la dérélition signifiante d'avec le retrait de dieu. En effet, pour Schreber, elle s'origine de tout évidence dans une interruption du discours incessant produit par la divinité.

Tout se passe comme si le malade percevait incidemment le lien de la figure divine d'avec la question de sa parole et pensée. Comme si le malade intuitionnait la nécessité de cet opérateur pour faire tenir les régimes signifiant et signifié. Si la présence déique fait défaut, les régimes structurant de la langue périlissent, l'angoisse survient, le phrasé se désagrège.

Dans la lignée de notre travail, nous proposons d'y voir l'intuition-perception par le malade d'un opérateur du régime symbolique, à savoir Dieu. Si cette insertion défaille massivement, la langue ne donne plus que morcellement épars d'éléments isolés.

Deux instants cliniques sont retenus dans ce surgissement d'un divin désarticulé. Le premier est émergence d'une image de la divinité protéiforme, indice d'une non-insertion du Dieu lieu du langage, relégué à ses propensions imaginaires. Le second se dit endo perception du malade, éclat remarquable d'une perception des liens unissant Dieu et le régime symbolique. Si bien

¹⁶⁶ « Ce Dieu, le voici. Nous savons déjà que c'est celui qui parle tout le temps ». (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 142

¹⁶⁷ « Le retrait du Dieu ambigu et double dont il s'agit, qui se présente habituellement sous sa forme dite intérieure, est accompagné pour le sujet de sensations très douloureuses, mais surtout de quatre connotations, qui, elles, sont de l'ordre du langage ». (14) J. Lacan, *Le séminaire livre III, Les psychoses*, p. 158

¹⁶⁸ Cf chapitre « Déchaînement du signifiant » dans notre travail.

que le psychosé apparaît homme à saisir quelque chose du divin. De là à ériger le fol reliquat et témoignage du caractère structurel de Dieu ?

Conclusion

Articuler processus de pensée et mécanismes de la psychose dans une perspective enseignante, telle fut notre abord.

Arrivés au terme de notre écrit, reprenons les différents temps ayant jalonné cette articulation. Articulation que nous avons segmentée ainsi : énoncer un appareil de représentation psychique déterminé, dire une certaine clinique de la psychose, puis faire retour enseignant de la clinique vers l'appareil de pensée. Cela, selon deux paradigmes : ceux de l'approche freudienne et lacanienne.

Avec Freud

Notre première séquence de travail se fit sous l'égide freudienne. La représentation est apparue élément fondamental de la psyché. La masse des pensées des hommes s'envisageait alors sous la forme d'une succession de représentations. Lieu de propriétés spécifiques, la représentation s'entendait sous deux acceptions, représentations de mot et de chose. Nous dégagâmes différents destins possibles de la représentation psychique en fonction d'une appartenance différenciée aux régimes conscient et inconscient.

Par la suite, un examen des processus psychopathologiques de la psychose ainsi que de ses conséquences cliniques nous occupa. Nous proposons alors la centralité du mécanisme de déni de représentation dans l'émergence psychotique et la genèse du pathologique. Le déni de représentation fut énoncé processus déclencheur de la cascade symptomatique caractéristique de la psychose, à savoir : la survenue d'hallucinations, les représentations de mots tenues pour des représentations de choses, un retrait majeur de la vie sociale, une propension à la mégalomanie et au délire.

Enfin, nous fîmes retour : qu'enseignent la psychose et son déni de représentation ? Rappelons quelques conséquences mentionnées en leur lieu : l'influence majeure d'une partie sur le tout, la potentielle conversion des représentations en percepts, l'harmonie d'une psyché tendant vers une homéostasie des représentations en présence à l'instar d'un organisme vivant, ainsi qu'un pointage d'un probable opérateur du mécanisme de déni, non identifié.

Ces quelques éléments d'une approche compréhensive des psychoses ne sont pas sans conséquences. Indicer la psychose dans la perspective d'une maladie de la représentation oriente de fait le champ de la pathologie et de sa thérapeutique. Si la psychose peut se dire

maladie de la pensée dans son mécanisme et ses manifestations, originée dans un déni de représentation, son traitement passe alors par un soin éventuel du trou représentationnel.

Déni de représentation, ouverture et perspective

Est-il possible de parer au lieu d'une défaillance de la pensée ? La thérapeutique peut-elle suppléer à de pareilles absences ? A notre connaissance, deux auteurs ont, à des degrés divers, saisi cette dimension du déni de représentation et n'ont eu de cesse d'y parer, arguant de remarquables succès dans la thérapie des psychoses.

La première, G. Pankow, est une célèbre neuropsychiatre et psychanalyste ayant passé sa carrière à traiter des malades psychotiques. Son hypothèse de travail, au carrefour des approches phénoménologiques et psychanalytiques est la suivante : il existe deux fonctions primordiales de l'image du corps, la première constitue un lien dynamique structurant un lien du corps et sa totalité. La seconde donne le contenu et le sens du rapport corps et totalité¹⁶⁹. En ce qui concerne notre illustration, il nous suffira de poser avec Pankow la défaillance de la première fonction de l'image du corps, rapport des parties et de leur totalité, dans la psychose.

Cette défaillance de la première fonction de l'image du corps, repérée dans la psychose, sera traduite par Pankow sous la forme d'une disparition de la représentation correspondante. C'est la représentation de l'image du corps (dans sa première fonction) qui est détruite.

Le traitement proposé, notamment via le modelage, vise à restaurer les représentations corporelles détruites. Nous sommes donc en présence d'une destruction de représentation (spécifique certes, centrée sur la représentation psychique corporelle), posée corrélative de la psychose¹⁷⁰. C'est cette représentation détruite (nous dirions déniée) que le thérapeute se propose de restaurer, reformer.

¹⁶⁹ (41) G. Pankow, *L'être-là du schizophrène*, p. 17-18

¹⁷⁰ Chez Pankow, il ne s'agit jamais d'un abord étiologique dernier mais d'une proposition compréhensive et thérapeutique.

Second auteur où se déploie l'heuristique d'un déni de représentation dans la psychose, G. Benedetti. Fameux psychiatre italien s'étant attelé sans relâche aux soins des malades psychotiques, il développe nombre de concepts d'une richesse considérable. Celui de sujet transitionnel nous paraît rendre compte d'une parade au déni de représentation. Modélisant l'advenue d'une pensée-interface commune entre le patient et son thérapeute, elle permet au sujet d'accéder aux séquences de représentations détruites corrélatives de sa maladie via les capacités associatives du praticien. Le récit de rêve, du praticien au malade, semble procéder des mêmes intuitions¹⁷¹. De fait, le malade psychotique, ayant subi les affres d'une destruction-déni de représentation, est susceptible de reformer certaines séquences obliérées via les voies associatives offertes dans la thérapie.

Ainsi, avec Freud, la proposition d'une psychose considérée à l'aune d'un trouble de la représentation ne se veut pas seule orientation théorique. L'articulation conceptuelle ouvre de remarquables abords thérapeutiques.

Autour de Lacan

Passons à notre deuxième séquence de travail, segmentée selon des modalités similaires à la première. Exit l'hypothèse d'un appareil de pensée structuré par la représentation psychique. Sous-tendu par la logique structurale et linguistique, le diptyque signifiant-signifié s'est vu constitué la brique élémentaire des phénomènes de pensée, régnant alors en maître aux lieux conscient comme inconscient. Les propriétés de l'unité élémentaire furent posées métaphore et métonymie, structurant le déplacement comme l'advenue du sens.

Armé de cette architecture de représentation nouvelle, le champ de la psychose put s'éclaircir. Ses manifestations processuelles et cliniques furent dites disjonction des régimes signifiant et signifié, dérélition d'une jonction. Ou encore rupture de la circulation signifiante dans sa dimension associative continue. Rendant ainsi compte, dans une lignée explicative unitaire, de nombre de phénomènes morbides : troubles du langage, hallucinations, délire. Dès lors, la

¹⁷¹ Dans une relation transférentielle constituée entre un malade et son thérapeute, Benedetti postule l'importance de faire état de ses rêves (du soignant) au patient si ces derniers le mettent en scène. Comme si le thérapeute prêtait sa capacité de penser et d'associer au patient, lui permettant de combler la carence induite au lieu des représentations disparues.

psychose put être envisagée à l'instar d'une dérélition des phénomènes de la langue-pensée dans ses constituants et propriétés élémentaires.

Identifiant cette dérélition des régimes signifiant et signifié dans la maladie psychotique, nous fûmes conduits par la psychose à l'entour d'un principe unitaire, jonction du régime symbolique faisant alors défaut. Avec Lacan, le Nom-du-Père permit une formulation et un étayage de ce principe unitaire, forclos dans la pathologie. Deux acceptations de ce principe jonctionnel du régime symbolique furent déployées. La première, envisageant le Nom-du-père comme signifiant parmi les signifiants. La seconde, l'identifiant principe hétéromorphe, lieu de la béance, traversant l'ordre du langage et permettant son organisation en chaîne signifiante.

Nous pointâmes alors les rapports étroits de cette seconde acception du Nom-du-père d'avec l'idée de Dieu. Cela, selon la formulation explicitée par Maïmonide d'un ailleurs innommable transcendant. Subséquemment, le Nom-du-père constitua l'une des appellations de ce Dieu. Dire le Nom-du-père seconde acception opérateur de la loi symbolique revient en effet à désigner Dieu principe jonctionnel et unitaire du régime symbolique, ordonnateur du langage. Autrement dit, le situer opérateur des propriétés du penser.

En conséquence, la forclusion du Nom-du-père corrélatrice de la psychose put se dire défaillance, non insertion du Dieu, ailleurs un-nommé. Défaillance, rupture qui se traduit par un morcellement de l'ordre symbolique. Tout comme par l'envahissement d'une figure déique tyrannique, reflet insigne et débridé d'un ailleurs manqué.

Psychose et divin

Nous sommes bien conscients de la hardiesse de notre proposition consistant à lier métaphysique et maladie mentale, Dieu et psychose. Cette assertion semble néanmoins se déduire logiquement d'une clinique de la psychose formulée autour du paradigme Saussuro-Lacanian.

Les conséquences cliniques et thérapeutiques potentielles de cette hypothèse sont nombreuses. Les déployer dépasserait de très loin l'objet de notre travail, modeste ferment de cette intuition. En guise d'ouverture, proposons quelques repères potentiels. Du côté de la clinique, posons la pertinence du repérage clinique et psychopathologique de la figure du divin chez nos malades.

Sur le versant thérapeutique, osons l'accueil d'une parole métaphysique dans une perspective signifiante.

Appareil de pensée et Dieu

Enseigné par la dérélition psychotique, l'entour d'un Dieu principe du langage s'est fait entendre. Cette formulation d'un Dieu armature des phénomènes de pensée peut paraître curieuse et hors de propos dans le paysage intellectuel contemporain. Pourtant, de nombreuses écoles philosophiques antérieures, et non des moindres, ont déployé une véritable architecture des liens serrés connectant Dieu et le penser, dans ses émergences et processus. Citons succinctement les plus fameux : Aristote et son école, dont la position est illustrée dans son traité « *De l'âme* ». La mouvance philosophique judéo-arabe, héritière des travaux platoniciens et aristotéliens, noblement représentée par Averroès et Maimonide. L'école des mystiques Rhénans dont Albert le Grand et maître Eckhart constituent les figures de proue. De manière relativement différenciée, ils déployèrent une architecture des phénomènes psychiques et posèrent le phénomène de pensée comme foncièrement structuré dans un rapport au divin.

La rencontre d'avec la psychose considérée sous le prisme d'une maladie de la pensée nous conduit alors sur les voies tracées par nos prédécesseurs : Dieu comme opérateur des lois de la pensée. Peut-on envisager un retour à rebours ? Si la maladie psychotique peut se dire foncièrement trouble de la pensée dans une déroute de son armature et principe, ne peut-on pas féconder l'horizon d'une réflexion sur la psychose par les travaux philosophiques de nos prédécesseurs ?

VU

Strasbourg le 10/9/22

Le Président du Jury de Thèse



Professeur Gilles BERTSCHY

Vu et approuvé
Strasbourg, le 13 SEP. 2022.
Doyen de la Faculté de Médecine, Maïeutique et
Sciences de la Santé
Professeur Jean SIBILIA



Bibliographie

1. J. Laplanche et B. Pontalis. Vocabulaire de la psychanalyse. 5^{ème} ed. Paris : PUF ; 2007, 523 p.
2. S. Freud. Contribution à la conception des aphasies. 5^{ème} ed. Paris : PUF ; 2009, 160 p.
3. M. Arrivé. Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses ; Cliniques méditerranéennes ; Éres. 2003;(68), p 7-21.
4. S. Freud. Le président Schreber, Un cas de paranoïa. Paris : Payot ; 2011, 85 p.
5. S. Freud. Les psychonévroses de défense. Névrose Psychose Perversion. 1894, 14 p.
(En Ligne). [Httpsephcomsitesdefaultfilesimgutil12TD2016-2--Psychonevroses--Def--Freudpdf](http://sephcomsitesdefaultfilesimgutil12TD2016-2--Psychonevroses--Def--Freudpdf). Consulté le 10/12/2021
6. S. Freud. La dénégation. 1925, 3 p.
(En ligne):https://psyaanalyse.com/pdf/freud_La_denegation.pdf. Consulté le 15/01/2022
7. S. Freud. Pour introduire le narcissisme. 1914, 18 p.
(En ligne) http://psyaanalyse.com/pdf/freud_Pour_introduire_le_narcissisme.pdf. Consulté le 05/11/2021
8. S. Freud. Métapsychologie. Paris : Champs Flammarion ; 2012, 325 p.
9. F. de Saussure ; publié par C. Bally, A. Sechehaye, A. Riedlinger. Cours de linguistique générale. 3^{ème} ed. Paris : Payot ; 1971, 327 p.
10. J-C. Milner. Le périple structural, Figures et paradigmes. 2^{ème} ed. Paris : Verdier ; 2002, 376 p.
11. A. Arnaud et P. Nicole. La logique ou l'art de penser. Paris : Gallimard ; 1992, 404 p.
12. J. Lacan. Fonction et champ de la parole et du langage, In : Ecrits I. Paris : Seuil ; 1999, p. 235-321.
13. J. Lacan. Instance de la lettre dans l'inconscient, In : Ecrits I. Paris : Seuil ; 1999, p. 490-526.
14. J. Lacan. Le séminaire livre III, Les psychoses. Texte établi par J-A Miller. Paris : Seuil ; 1981, 362 p.
15. E. Benveniste. Les niveaux de l'analyse linguistique. In : Problèmes de linguistique générale, tome I. Paris : Gallimard ; 1966, p. 119–131.

16. R. Jakobson. Deux aspects du langage et deux types d'aphasies. In : Essai de linguistique générale. Paris : Les éditions de minuit ; 1963, p. 38–67.
17. N. Charraud. La topologie freudienne, *Ornicar*, revue du Champ freudien N°36. 1986, p. 21-41.
18. S. Freud. L'interprétation du rêve. Paris : PUF ; 2010, 760 p.
19. J. Lacan. La psychanalyse et son enseignement, In : *Ecrits I*. Paris : Seuil ; 1966, p. 434-456.
20. S. Freud. Inhibition symptôme et angoisse. 1926
(En ligne) : https://www.psychanalyse.com/pdf/freud_Inhibition_symptome_angoisse.pdf
Consulté le 15/12/2021.
21. J. Lacan. Du traitement possible de la psychose, *Ecrits II*. Paris : Seuil ; 1999, p 9-61.
22. D-P. Schreber. Mémoires d'un névropathe. 2^{ème} ed. Paris : Seuil ; 1985, 542 p.
23. G. Lanteri-Laura, G. Daumézon. La signification sémiologique de l'automatisme mental de Clérambault. *Journal français de psychiatrie*, N°45 : Ères ; 2017, p. 11–25.
24. Mignard, Petit. Délire et personnalité. 7^{ème} congrès belge de neurologie et de psychiatrie. Ypres- Tournay : 1912, 14 p.
(Cité dans la thèse de médecine de J. Lacan. De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Paris : Seuil ; 1975, p. 126-132)
25. A. Antonin. Œuvres complètes, Tome I, Volume I. Paris : Gallimard ; 1976, 336 p.
26. R. Jakobson. Deux aspects du langage et deux types d'aphasie, In : Essai de linguistique générale. Paris : Les éditions de minuit ; 1963, p. 43-67
27. J-P. Falret. Leçons cliniques de médecine mentale. Paris : Baillière; 1854, 306 p.
28. I. Meyerson, P. Quercy. Des interprétations frustrées, *Journal de psychologie, de neurologie et de médecine mentale* N°9. 1920, p. 811-822.
(Cité dans la thèse de médecine de J. Lacan. De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Paris : Seuil ; 1975, p. 136)
29. P. Guiraud. Les formes verbales de l'interprétation délirante, *Annales médico-psychologiques*, Tome I ; 1921, p. 395–412.
30. J. Séglas. Les troubles du langage chez les aliénés. *Kessinger's legacy reprints* ; 1892, 304 p.
31. E. Tanzi. I neologismi degli alienati in rapporto con delirio cronico,
(Cité par J-C Maleval dans son ouvrage : *La forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique*. Paris : Seuil ; 2000, p. 180)

32. C. Lefèvre. Etudes cliniques des néologismes en médecine mentale. Paris ; 1891,
(En ligne): https://archive.org/details/BIUSante_TPAR1891x229/mode/2up. Consulté le 12/03/2022
33. J-C. Maleval. La forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique. Paris : Seuil ; 2000, 491 p.
34. C. Lévi-Strauss. Les structures élémentaires de la parenté. 3^{ème} ed. Berlin : Mouton de Gruyter ; 2002, 583 p.
35. J. Lacan. Le Séminaire, livre XVI, d'un Autre à l'autre. Texte établi par J-A Miller. Paris : Seuil ; 2005. 430 p.
36. J. Lacan. Subversion du sujet et dialectique du désir, In : Ecrits II. Paris : Seuil ; 1999, p. 273-308
37. J. Lacan. La signification du phallus, In : Ecrits II. Paris : Seuil ; 1999, p.163-174
38. J. Lacan. Le séminaire XI, quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Texte établi par J-A Miller. Paris : Seuil ; 1964, 321 p.
39. J-A. Miller. Séance III, Séminaire De la nature des semblants. 1991.
(En ligne): <https://archive.org/details/19911992DeLaNatureDesSemblantsJAMiller/1981-1982%20-%20Scansions%20dans%20l%27enseignement%20de%20Jacques%20Lacan%20-%20J.A%20Miller/> Consulté le 12/08/2022
40. M. Maïmonide. Le Guide des égarés. 2^{ème} ed. Paris : Verdier ; 2012, 1315 p.
41. G. Pankow. L'être-là du schizophrène. 3^{ème}ed. Paris : Champs Flammarion ; 2006, 274 p.

RÉSUMÉ :

Dans ce travail, nous tentons d'envisager la psychose selon un certain prisme, celui d'un trouble des processus de pensée et de représentation. Nous faisons le choix d'aborder cette réflexion sous un angle psychodynamique, aiguillés successivement par la pensée freudienne puis lacanienne.

Poser la pathologie psychotique sous l'angle d'une pathologie de la pensée implique une définition de la nature du phénomène de pensée. De ce fait, nous débutons par la définition d'un appareil de représentation psychique précis.

Puis nous envisageons la clinique de la psychose à l'aune de ces éléments de définition établis. Cela nous permettant de dire la psychose et ses phénomènes cliniques comme maladie de la représentation.

Pour finir, nous faisons retour. Il est alors question d'être attentif à l'enseignement du pathologique vers le non morbide, de la pathologie de la représentation psychique vers le fonctionnement psychique général.

La séquence *définition d'un appareil psychique déterminé-clinique de la psychose-retour enseignant* exposée ci-dessus est menée selon deux articulations successives. La première, freudienne, est centrée sur les concepts de représentation de chose et de mot. La seconde, lacanienne, aborde le penser sous l'angle du signifiant.

Rubrique de classement :

Psychiatrie, option psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent

Mots-clés :

Psychose, appareil de pensée, représentation, signifiant

Président :

Monsieur Gilles BERTSCHY, Professeur

Assesseurs :

Monsieur Jean Christophe WEBER, Professeur

Monsieur Martin ROTH, Docteur

Madame Julie ROLLING, Docteur

Adresse de l'auteur :

15 quai des pêcheurs, 67000 Strasbourg

DÉCLARATION SUR L'HONNEUR



Document avec signature originale devant être joint :

- à votre mémoire de D.E.S.
- à votre dossier de demande de soutenance de thèse

Nom : COMAN Prénom : YASSIF

Ayant été informé(e) qu'en m'appropriant tout ou partie d'une œuvre pour l'intégrer dans mon propre mémoire de spécialité ou dans mon mémoire de thèse de docteur en médecine, je me rendrais coupable d'un délit de contrefaçon au sens de l'article L335-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle et que ce délit était constitutif d'une fraude pouvant donner lieu à des poursuites pénales conformément à la loi du 23 décembre 1901 dite de répression des fraudes dans les examens et concours publics,

Ayant été avisé(e) que le président de l'université sera informé de cette tentative de fraude ou de plagiat, afin qu'il saisisse la juridiction disciplinaire compétente,

Ayant été informé(e) qu'en cas de plagiat, la soutenance du mémoire de spécialité et/ou de la thèse de médecine sera alors automatiquement annulée, dans l'attente de la décision que prendra la juridiction disciplinaire de l'université

J'atteste sur l'honneur

Ne pas avoir reproduit dans mes documents tout ou partie d'œuvre(s) déjà existante(s), à l'exception de quelques brèves citations dans le texte, mises entre guillemets et référencées dans la bibliographie de mon mémoire.

A écrire à la main : « J'atteste sur l'honneur avoir connaissance des suites disciplinaires ou pénales que j'encours en cas de déclaration erronée ou incomplète ».

J'atteste sur l'honneur avoir connaissance des suites disciplinaires ou pénales que j'encours en cas de déclaration erronée ou incomplète.

Signature originale :

À STASROUVE, le 06/10/2022

Photocopie de cette déclaration devant être annexée en dernière page de votre mémoire de D.E.S. ou de Thèse.